This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

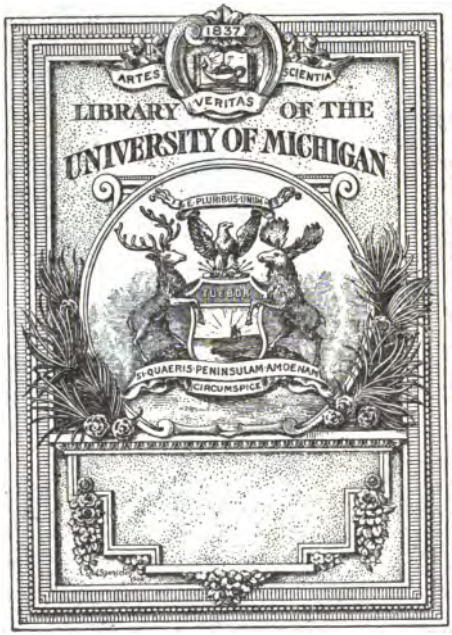
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 940,531


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
B86p

Portraits intimes

Il a été tiré à part sur papier vergé à la forme, dix exemplaires numérotés de *Portraits intimes*.

Ces exemplaires sont mis en vente au prix de 8 francs.

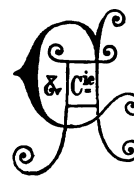
Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 451-94.

ADOLPHE BRISSON

Portraits intimes

155272



PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
Libraires de la Société des Gens de lettres
5, RUE DE MÉZIÈRES
1894
Tous droits réservés.

LES LETTRES

Re-cat 11-26-26 RSM

LES DÉBUTS LITTÉRAIRES DE HENRI MEILHAC

« Sais-tu ce que c'est que le théâtre? Pauvre garçon! Tu as fait comme ces filles de portière qui, après avoir contemplé pendant un quart d'heure la fenêtre d'une actrice célèbre, rentrent rêveuses dans la loge maternelle. Qui de nous n'a pas rêvé du succès? Le théâtre est une robe de satin doublée de vieilles loques. Si tu as du talent et de la force, tu vaincras, mais à quel prix! Sinon, tu finiras par te mettre aux gages d'un petit journal, et cuistre littéraire, à trente sous la page, tu auras l'insigne honneur de faire hausser les épaules aux habitués d'un estaminet! »

De qui sont ces lignes amères? Elles sont de Henri Meilhac. Quand il les écrivait, en 1853, il avait juste vingt et un ans; il débutait chez un libraire et collaborait, sous le pseudonyme de Talin, au *Journal pour rire*.

Le théâtre s'est généreusement vengé sur Meilhac des injures de Talin, il l'a comblé de richesses et

d'honneurs. Vous l'avouerai-je? je ne crois pas que même en 1853, Meilhac fût bien sincère en médisant du théâtre; il ressemblait à ces jouvenceaux qui affectent de nier l'amour, parce qu'ils n'osent pas aimer. Comment le futur auteur de *Ma Cousine* n'eût-il pas adoré la scène, puisqu'il était né pour y briller? Je n'imiterai pas ces commentateurs qui prétendent découvrir dans les balbutiements de l'enfant, les traces certaines du génie de l'homme. Mais je vous assure que, dans les premiers articles de Meilhac, on trouve, en germe, quelques-unes de ses rares qualités.

Je viens de les parcourir; ce sont des études sur le milieu des lorettes, sur le monde des coulisses; des articles troussés d'une plume alerte, pleins de boutades malicieuses et de mots piquants. Meilhac fut-il supplanté dans le cœur d'une ingénue par un homme de finance? Je l'ignore. Cependant, il traite les banquiers avec une désinvolture qui semble cacher un dépit mal dissimulé.

« Le banquier est un homme chauve et qui a du ventre. Ses petits yeux clignotent sous le verre de ses lunettes. Son nez menace de prendre des tons violets. Il a de bonnes grosses lèvres papelardes, qui sourient niaisement, et des mains courtes et grosses. Ses pieds qu'il emprisonne dans des bottes trop étroites, protestent contre cette incarcération et font prendre au cuir les formes les plus capricieuses. Le banquier passe pour un homme sérieux. Il est titré,

décoré et marié. Il néglige sa femme pour courir après une rouée, qui le traite comme un laquais, le trompe et se soucie de lui autant que d'une vieille paire de gants. »

Le portrait est légèrement chargé. Les banquiers ne ressemblent plus à ce modèle, et j'imagine qu'en 1853 ils n'avaient pas tous le *nez violet* et les *lèvres papelardes.* L'aimable M. Bischoffsheim, le grand ami de Meilhac, qui était alors dans toute la fleur de l'élégance et de la jeunesse, désavouerait assurément ce croquis. Mais on ne peut exiger d'un débutant, qui se jette à corps perdu dans les lettres, le goût sûr d'un moraliste. On ne lui demande que de la verve.

Or, pour de la verve, Meilhac-Talin en a, et de la meilleure. Il la gaspille à tort et à travers; il raille un peu tout le monde, il fronde l'Académie (naturellement!), il crible d'épigrammes le Conservatoire, les actrices et leurs mères. Chemin faisant, il laisse échapper cette profonde pensée :

« On reconnaît l'actrice qui vient du Conservatoire à sa mère qui l'accompagne. Chez l'actrice-lorette, la mère est remplacée avantageusement par une femme de chambre. Disons, pour être exact, qu'il est difficile de distinguer la mère de l'une de la femme de chambre de l'autre. »

Des actrices, il passe à ceux qui les protègent et saisit au vol ce dialogue délicieux. Une jeune personne est assise à côté d'un homme mûr, qui la regarde avec

attendrissement. La petite se penche vers lui amoureusement et d'une voix câline :

« — J'ai joué à la Bourse, chéri, et j'ai gagné.

« — Ah ! ah !...

« — J'ai rejoué à la Bourse, chéri, et tu as perdu. »

Enfin il ne craint pas de s'attaquer aux institutions les plus puissantes, entre autres à celle du vaudeville. *Comment se fait un vaudeville*, tel est le titre d'un de ses articles; c'est une charge à fond de train dirigée contre ce genre qui, à cette époque, n'était pas encore suranné. Il faut distinguer, dit-il, le vaudeville de la comédie-vaudeville. Le premier est sans façon, la seconde « vise au style et conduit son auteur à l'Académie ». On ne saurait mieux parler. Meilhac lui-même en sait quelque chose !...

Quant au vaudeville à couplets, il sert de cible au jeune Talin, qui lui décoche ses traits les mieux aiguisés. Trousser un couplet ! la belle affaire ! Il n'est pas nécessaire d'être intelligent pour y réussir, ni d'être poète, ni même de savoir écrire en français !...

Et le chroniqueur nous donne la recette de cet art, moins difficile à ses yeux que celui « d'accommoder les pommes de terre. »

« Il y a des gens naïfs qui croient que, pour faire des couplets, il est nécessaire de faire des vers. Erreur profonde ! Un vers ne doit avoir qu'un certain nombre de syllabes — huit, je suppose. On écrit une ligne de prose, on y laisse les huit syllabes les plus

importantes et on remplace les autres par des apostrophes. »

Meilhac joint aussitôt l'exemple au précepte, et propose à ses lecteurs l'*exercice* suivant :

« Faites deux vers de huit syllabes avec cette phrase : *L'autre jour, en traversant la rue, je faillis être vu par mon tailleur.* »

Eh bien! trouvez-vous les deux vers? Non? C'est l'habitude qui vous manque, car il n'est rien de plus aisé. Vous écrivez :

L'aut' jour, en traversant la ru'
Par mon tailleur j' faillis êt' vu.

Ce distique n'est pas foudroyant, mais il est d'un lyrisme très convenable! Scribe en a produit de plus mauvais...

Ah! le couplet! quelle mine féconde! Talin-Meilhac en fait ressortir tous les avantages; le plus précieux, c'est qu'un couplet bien fait peut, avec une légère variante, remplir à lui seul toute une scène, sans que l'auteur se donne aucun mal. Exemple. M. de Marbœuf est en visite, il se lève, il s'avance vers la porte; on s'imagine qu'il va sortir. Pure illusion!... Il se retourne et, avec un gracieux sourire, il laisse échapper ces mots :

De mon devoir il faut que je m'acquitte,
Pardonnez-moi de vous quitter si vite.

Là-dessus, le maître de la maison s'incline à son tour et s'écrie :

De ton devoir, puisqu'il faut qu'tu t'acquitte,
Je te pardonn' de me quitter si vite.

... Enfin les autres personnes présentes, ne voulant pas être en reste de politesse, se consultent du regard et chantent en chœur :

De son devoir, puisqu'il faut qu'il s'acquitte,
Pardonnons-lui de nous quitter si vite.

Ces aimables gamineries devaient plaire aux abonnés du *Journal pour rire*. A partir du 1er janvier 1853, les articles de Talin se multiplient, ils sont de plus en plus longs; certains d'entre eux remplissent un numéro... Sur ces entrefaites, François Ponsard fait jouer à l'Odéon, avec un grand succès, *l'Honneur et l'Argent*. Il s'agit de publier une parodie de la pièce. On s'adresse à Meilhac qui accepte cette tâche avec l'intrépidité de la jeunesse. En deux jours il accouche de mille alexandrins mirlitonesques, où le chef-d'œuvre de l'école du bon sens est persiflé d'importance.

Je ne citerai pas cette parodie comme un chef-d'œuvre d'atticisme, ni même comme un modèle du genre; elle ne vaut pas *Harnali ou la contrainte par cor* de Duvert et Lausanne, mais elle contient quelques drôleries fort réjouissantes, entre autres ce couplet du vertueux Mercier, épicier retiré, qui inter-

roge son notaire pour savoir si le prétendant de sa fille est dans une belle situation :

. . . . . Notaire, écoutez-moi :
Ce Georges veut, je crois, entrer dans ma famille.
En fiacre, il a pincé le genou de ma fille,
Et ma fille a passé la main dans ses cheveux...
Il la botte. C'est bien! Moi, pas bête, je veux
Savoir s'il a de l'os...

Cette fantaisie ultra-lyrique, illustrée par Marcelin, obtint un réel succès. Talin semblait être devenu une des colonnes du journal, lorsque, brusquement, vers le mois de septembre 1853, sa collaboration s'interrompit. Le chroniqueur s'éclipsa devant l'auteur dramatique! Talin donna naissance à Meilhac, et c'est sous son vrai nom que ce dernier fit jouer au Palais-Royal, le 29 mai 1856, une pièce en un acte, intitulée la *Sarabande du Cardinal.*

Assurément, ce premier essai n'est pas exempt de gaucherie, c'est une œuvre d'enfant lorsqu'on la compare à *Gotte* ou à *Décoré*, mais on y trouve de l'esprit, de la finesse et même quelque chose de plus, un soupçon de cette ironie souriante qui donne une saveur si spéciale aux comédies de Meilhac.

Au lieu de choisir pour sujet de pièce un de ces imbroglios savamment emmêlés, dont l'action sur le public est irrésistible, notre jeune auteur emprunte à la vie de tous les jours les éléments de son œuvre. Ne trouvez-vous pas ce fait digne de remarque? La *Sarabande du Cardinal* n'est pas un vaudeville à

tiroirs : c'est déjà une comédie, dont l'action repose sur des sentiments humains.

Meilhac y met en scène un diplomate grotesque, qui rappelle par sa physionomie compassée la future silhouette du baron Grog. C'est un duc authentique, fier de ses dix quartiers, et qui se vante (c'est une de ses prétentions) de n'avoir jamais cédé aux fantaisies d'une femme. Il est bientôt puni de son orgueil. Amené chez une comédienne, Mlle Caprice, il subit le charme de son sourire, il est pris au piège de ses yeux rieurs. Caprice n'a pas le respect des ambassadeurs.

« — Pourquoi vous êtes-vous fait diplomate? demanda-t-elle au duc.

« — Parce que j'ai trois cent mille livres de rentes, dit-il gravement, et que j'ai pensé que les gens riches doivent à leur pays le sacrifice de leur intelligence. »

Ce dialogue est déjà plein de malice, la suite est plus piquante. Caprice reçoit, de son théâtre, une lettre, lui ordonnant de doubler, le soir même, une de ses camarades. Elle sait le rôle; mais elle a besoin de le répéter, et elle n'a personne pour lui donner la réplique. « Ah! si Gontran était ici, s'écrie-t-elle, il ne se ferait pas prier! On m'embrasse à chaque instant dans la pièce. Gontran adore cette pièce-là... » Le duc ouvre les yeux; la perspective de remplacer Gontran ne lui semble pas désagréable. Il propose ses services d'une voix timide; on les accepte, et, cinq minutes après, l'ambassadeur et la comédienne échangent un dialogue dans le goût de celui-ci :

« CAPRICE (*jouant*). — Mais je ne me trompe pas, ce personnage grotesque, ce Huron qui se drape dans une toile à matelas, c'est mon traître, c'est Chicandard.

« — On vous fait dire de jolies choses au théâtre, dit le duc scandalisé.

« — Allez donc, allez donc, reprend la comédienne; je suis pressée; donnez-moi la réplique! »

Et le duc, un peu honteux du rôle qu'on lui fait jouer, lit d'un air majestueux la phrase suivante :

« — Ohé! les titis, les balocheurs, les flambards et les chaloupeuses. Ohé! du moelleux, mes amours, et de la décence, du moelleux surtout! »

Caprice ne peut garder son sérieux, elle éclate de rire au nez de Son Excellence :

« — Eh bien, monseigneur, direz-vous encore que vous résistez toujours aux volontés d'une femme? Je me suis offert le plaisir de vous transformer en débardeur! »

C'est la morale de la comédie...

LE JUBILÉ DE SARCEY

La petite ville de Dourdan, d'ordinaire si paisible, est en rumeur... Les habitants se massent dans la grand'rue pour regarder passer quelques douzaines de citoyens qui se dirigent, à petits pas, vers l'hôtellerie du Croissant... Quels sont ces personnages? Des fermiers, reluisant de propreté, des bourgeois sanglés dans la redingote du dimanche... Deux ou trois d'entre eux marchent lentement, les jambes vacillantes et le chef branlant; presque tous ont franchi le cap de la cinquantaine... Ils échangent des poignées de main, ils causent avec animation; ils évoquent des souvenirs, où le même nom revient sans cesse, le nom de « Sarcey »... Ces braves gens, accourus des quatre coins de la Beauce, et réunis aujourd'hui à l'occasion d'un banquet confraternel, sont les anciens élèves de l'institution Sarcey, les compatriotes, les amis d'enfance, les camarades de classe de notre critique national Francisque Sarcey.

Et notre cher doyen est au milieu d'eux, exubérant et joyeux comme toujours, ravi, mais pourtant un peu ému de revoir, après un demi-siècle, l'endroit où s'écoulèrent ses années d'écolier... Oui, c'est bien sa vieille ville!... Elle n'a pas changé! Il la reconnaît!... A chaque coin de rue ce sont des exclamations. Voici la boutique jaune du boulanger. (Fabrique-t-il encore cette exquise galette dont le « fils à M. Sarcey » se délectait vers 1839?) Voici l'officine du charcutier... (Qu'est devenue la belle charcutière qui trônait au comptoir et débitait avec tant de majesté les boudins du réveillon?) Plus loin, tout à côté de l'hospice, brille l'étalage d'un épicier fastueux. C'est là qu'Émile Bergerat grandit, au milieu des pains de sucre et des pôts de confiture; là qu'il reçut du bon Francisque ses premières leçons de grammaire, et qu'il apprit à forger les armes dont il devait se servir!... (l'ingrat!) pour molester son excellent maître!... Voici d'autres échoppes, croûlantes et enfumées : le savetier, le bourrelier, le marchand de graines, et l'antique auberge du *Soleil-Levant*, avec sa branche de houx et son enseigne grinçante... Voici les monuments historiques de Dourdan, le château, le marché couvert, le pavillon du prince Lucien, où, chaque année, à la Saint-Florentin, se réunissaient les riches meunières, couvertes de soie et de diamants. Avec quelle crainte, mêlée d'orgueil, les jeunes potaches offraient leur bras aux belles meunières!... Hélas! où sont les neiges d'antan!...

... Sarcey marche de plus en plus vite. Il saute comme un cabri, il escalade les ruelles tortueuses, il s'insinue entre les murs effondrés et arrive tout courant, tout bouillant, devant une construction assez banale, mais qu'il contemple d'un œil attendri. C'est la maison où il est né, la maison où son père vint se fixer après les Cent-Jours, pour y fonder un modeste pensionnat... Et ses impressions s'éveillent en foule, et mille souvenirs lui montent du cœur aux lèvres :

« Il ne roulait pas sur l'or, mon pauvre père... Il avait commencé par être canut à Lyon et tirait la navette sans aucune espérance de faire fortune. Il s'enrôla malgré sa myopie excessive, dans l'armée de l'Empereur, fit la campagne de France, et se trouva en 1815 échoué à Paris, avec quelques sous vaillant. Un de ses amis lui conseilla de s'établir à Dourdan et d'y ouvrir une institution. Il suivit ce conseil qui, par hasard, se trouva être excellent. Dame! les premiers temps furent durs. Chacun dut mettre la main à la pâte. Mon père, qui n'avait reçu qu'une instruction sommaire, élargit ses connaissances. Ma mère, dont l'activité était merveilleuse, veillait au grain, faisant tout par elle-même, trouvant le moyen d'être partout à la fois, au marché, à la cuisine et au parloir, où elle recevait les parents d'élèves... Il me semble la voir, trottinant, claquant les portes, gourmandant les servantes, suspendant le linge de la lessive ici même, où nous sommes, dans cette allée de tilleuls... Car je la reconnais, cette allée... J'y ai joué si souvent à la

toupie! Seulement, dans le temps, elle me paraissait immense, tandis qu'à présent elle me paraît toute rabougrie. On dirait qu'il n'y a qu'à enjamber! Comme les choses changent d'aspect avec l'âge! Je suis comme Perdican... Où j'ai laissé un lac et une forêt, je retrouve une flaque d'eau et des brins d'herbe! »

Sarcey en est là de ses réflexions, quand une voix cordiale frappe son oreille.

— Eh quoi! c'est donc toi, mon vieux Francisque!...

Un gros paysan s'avance vers lui, blouse bleue, sabots de frêne, bâton noueux à la main, casquette en peau de chèvre...

Sarcey regarde, un peu étonné...

— Je suis Michel, le petit Michel. Tu ne te rappelles pas nos bonnes farces sur les remparts.

— Si je me les rappelle! Ah, mon pauvre Michel! viens que je t'embrasse!...

Et les deux copains s'en vont bras dessus, bras dessous et ils arpentent, d'un pas gaillard, la longue pelouse du jeu de paume...

Tandis qu'ils s'éloignent, en bavardant des choses passées, j'examine le lieu où je me trouve; je suis frappé par la physionomie placide des gens qui m'entourent. Je remarque que cette physionomie est en parfaite harmonie avec l'aspect de Dourdan... La petite ville (une des plus anciennes de Gaule) a l'air de dormir. Ses rues calmes et propres, ses jardins

muets et bien peignés, ses maisons closes, ses murailles féodales, le donjon de son château et le clocher de son église qui se regardent depuis tant de siècles... De tout cela s'exhale comme une odeur de cimetière ou de musée, une odeur fade et moisie...

Je communique mon impression à l'un de mes voisins, homme considérable du pays :

— Je vous reconnais bien là, me dit-il en souriant. Vous ne saurez jamais, vous autres Parisiens, apprécier et comprendre la province. Vous vous imaginez que cette ville est morte, parce que ses rues sont désertes. Erreur profonde! Elle vit, mais d'une vie tout intérieure et qui ne se manifeste pas au dehors. C'est comme un feu qui se cache sous la cendre. Écartez la cendre et vous découvrez des tisons brûlants. Ces maisons médiocres renferment de véritables trésors, des écus amassés par plusieurs générations, enfouis soigneusement dans des bas de laine. Voyez-vous ce paysan qui marche devant nous les mains dans ses poches? Il possède deux millions en terre et près d'un million en titres de rente... Cependant, allez lui rendre visite à l'heure de son souper. Vous le trouverez dans sa cuisine, une écuelle de soupe sur les genoux, et mangeant à la lueur de l'âtre, afin d'économiser un bout de chandelle... Et ils sont tous ainsi, ou presque tous, poussant l'épargne jusqu'à l'avarice et n'ayant qu'un plaisir au monde, thésauriser, placer leurs louis d'or, arrondir leur patrimoine... Ils végètent de la sorte, chacun chez soi, ne

se faisant point de politesses, car les politesses coûtent cher, ne se recevant à dîner qu'aux jours traditionnels de mariage, de baptême ou d'anniversaire. Le père transmet à son fils ses traditions, en même temps qu'il lui lègue sa fortune. Et le fils (sauf de rares exceptions) accroît le dépôt sacré de ses ancêtres : il pense avoir bien mérité de sa famille et de sa patrie, quand, avant de mourir, il a doublé ou triplé son capital... Je sais que ces mœurs ne sont pas celles de Paris, ni des grands centres, ni des cités populeuses où règne un luxe effréné... Mais je crois que tous les cultivateurs de France, tous les habitants de nos communes, de nos bourgades, de nos chefs-lieux d'arrondissement et de canton, sont animés du même esprit d'ordre, dominés par les mêmes instincts d'économie...

« Ceci vous explique, poursuivit mon député (ai-je dit que mon interlocuteur était député?), comment notre admirable pays a pu résister à l'effroyable assaut des cinq milliards; comment il peut supporter les lourds impôts qui l'accablent et comment dans quelques années il aura, sinon oublié, du moins réparé en partie les ruines causées par l'écroulement du Panama... »

Mon député avait raison... Ne méprisons pas trop ces bonnes gens, qui donnent à la France le pur froment dont elle a besoin pour subsister. Ne raillons pas la médiocrité de leurs goûts, la mesquinerie de leurs habitudes, l'étroitesse de leurs aspirations. Son-

geons que sous ces mornes apparences se dissimulent de rares vertus : le courage, la résignation, la persévérance dans le travail. Et rendons grâce à ces milliers de Fourmis qui consentent à payer les folies de nos Cigales!

UN AMATEUR DE VIEUX LIVRES

J'ai reçu hier matin une petite brochure. Je ne sais trop d'où elle vient, ni par qui elle est signée. L'auteur qui se cache sous le pseudonyme de Sylvius, nous apprend dans sa préface qu'il fut pendant vingt ans l'ami de Xavier Marmier, le confident de ses pensées, le compagnon de ses promenades, l'hôte de son foyer... Il décrit avec une pieuse exactitude la retraite où l'excellent homme passa sa vie, ce modeste appartement de la rue Saint-Thomas-d'Aquin, encombré de livres, d'estampes, de bibelots. Il exalte la générosité, la délicatesse, la bonte d'âme de Xavier Marmier, et nous rappelle (nous le savions déjà) que le défunt immortel lutta de toutes ses forces contre la candidature académique d'Émile Zola. Il cite à ce propos, une anecdote qui vaut la peine d'être contée :

« Un jour, Émile Zola se présenta chez Marmier, en visite officielle. Marmier le reçut courtoisement... Mais il se garda bien de lui parler de ses œuvres. Il

plaça l'entretien sur un terrain moins brûlant, et fit à l'écrivain naturaliste les honneurs de son logis. Il lui montra ses manuscrits, ses autographes, ses éditions rarissimes; tout en causant, il le promena à travers les pièces, ne lui faisant grâce ni de la salle à manger, ni de la chambre à coucher, ni même de la cuisine. Au bout d'une heure, Émile Zola avait tout vu et tout admiré. Comme il prenait congé, Marmier lui désigna de la main une porte bâtarde, sur laquelle se détachaient ces deux lettres fatidiques, W. C., puis, d'un air narquois :

— Cher monsieur, lui dit-il, vous connaissez maintenant mes humbles pénates. Il n'est que cet endroit où je n'aie pas osé vous conduire, car j'ai l'habitude d'y pénétrer seul, et de ne point l'ouvrir au public. »

Émile Zola rit beaucoup de cette boutade. Il avait trop d'esprit pour s'en montrer offensé...

Pauvre Marmier! Ce fut sans doute un écrivain médiocre. Mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé les livres, les splendides reliures et les marchands de bouquins du quai Voltaire. Sylvius nous retrace ses touchantes manies, ses courses matinales, ses entretiens familiers avec les étalagistes, ses ingénieux manèges pour acquérir à bon compte les volumes qui manquaient à sa collection... Il assure que Xavier Marmier trouva le bonheur dans la bibliophilie.

Comme je comprends ce vieux sage et comme je l'imiterais si j'en avais le loisir! Est-il rien de plus

charmant?... N'avoir qu'un culte : sa bibliothèque, l'entourer de soins attentifs, veiller sur elle comme un amant jaloux sur sa belle, l'enrichir peu à peu par des acquisitions judicieuses et longuement méditées... Se mettre en chasse dès l'aurore et longer la Seine à petits pas, en fouillant dans les cartons, en remuant les paperasses moisies, et respirer — ô délices — l'odeur particulière qui s'exhale des reliures anciennes exposées à la pluie et au soleil. Odeur plus douce au nez du savant que le parfum de la rose.

Et ne croyez pas que ce goût soit dispendieux. Il est, au contraire, très productif. Pour peu que l'on s'y connaisse, on fait d'excellentes affaires en achetant des livres d'occasion, et l'on place son argent en bon père de famille... Je crois utile, sur ce point, d'édifier ceux qui me lisent et de dissiper leurs préventions. Racontez à un bourgeois de votre entourage, qui a fait sa fortune dans le commerce des huiles ou dans la quincaillerie, que vous collectionnez les vieux bouquins, vous le verrez aussitôt hausser les épaules :

— Pauvre garçon! s'écriera-t-il, il mourra sur la paille, il va dévorer son saint-crépin...

Eh bien! ce préjugé est absurde. On ne « mange pas son saint-crépin » en fréquentant chez nos amis les libraires et, bien loin de se ruiner, on peut trouver l'occasion de s'enrichir. Il n'en va pas des livres comme des tapisseries et des faïences. Ces derniers objets ont atteint des prix ridicules; on les paye

au poids de l'or, tandis que les livres sont demeurés abordables. Le marchand d'antiquités vous demandera deux mille francs d'un mauvais lambeau de tapisserie, d'une « verdure » reprisée et rafistolée. Et vous aurez pour quatre cents francs une magnifique édition des *Fables* de La Fontaine, illustrée par Oudry, exemplaire à grande marge, en parfait état, relié en veau marbré. La reliure des quatre volumes représente à elle seule votre prix d'achat, et vous possédez une merveille dont la valeur ne peut qu'augmenter.

D'où vient cette différence entre les livres et les bibelots?... Pourquoi les livres coûtent-ils si bon marché et les bibelots si cher? C'est que les femmes adorent les bibelots et qu'elles ne s'intéressent pas aux livres. Le bibelot est décoratif, on le met dans son salon, on l'accroche au mur. Tout le monde le remarque et s'extasie.

— Ah! ma chère, quel joli plat vous avez! Ravissant! délicieux! C'est du Strasbourg, n'est-ce pas?

Et la maîtresse de maison jouit de son triomphe.

Le pauvre livre, lui, est modeste, il se cache, il ne s'étale pas au grand jour; il dérobe ses richesses aux curiosités vulgaires. Enseveli dans son obscure retraite, il attend qu'une main pieuse l'en vienne tirer. Mais aussi comme il récompense ceux qui savent l'apprécier, quelles joies sereines il leur procure!

Donc, n'hésitez pas, cher lecteur! Sacrifiez sans regret à l'amour des livres, et vous préparerez votre

félicité à venir, et vous vous créerez, pour la vieillesse, une consolation moins banale et tout aussi efficace que le whist ou le bésigue. Placez vos économies en in-folio, en in-quarto, en vélins immaculés, en maroquins du Levant. Si vous êtes riche, *bibliophilez* avec passion, avec fureur, avec rage, et, si vous n'avez pas le sou, contentez-vous de *bouquiner* en flânant aux abords de l'Institut, tout autour de l'endroit où s'éleva jadis la tour de Nesle.

Bibliophiler, *bouquiner*, ces mots sont synonymes pour le profane. Un abîme les sépare. La *bibliophilie* est au *bouquinage* ce qu'est la haute industrie au petit négoce; ce qu'est le faubourg Saint-Germain aux Batignolles; ce qu'est M. de Rothschild au changeur du coin. Le *bibliophile* est celui qui se nourrit à la Maison d'Or, le *bouquineur* est celui qui mange au bouillon Duval. Le *bibliophile* n'ingurgite que viandes rares, sauces exquises, savant coulis; ne boit que vins fameux, voiturés en des corbeilles d'osier. Le second se contente du carafon de vin bleu, et, comme le rapin de Murger, pique sa fourchette dans la marmite commune, d'où il retire tantôt un bifteck cuit à point, tantôt une semelle de botte.

Sans doute il est agréable de dîner plantureusement en un cabaret huppé et de savourer la bisque dans la vaisselle d'or et d'argent. Mais à ce régime le palais se blase et l'estomac se fatigue. On éprouve le besoin de raffiner ses jouissances, et l'on en arrive à des recherches ruineuses pour la bourse et pour la santé.

Les plaisirs que goûte le pauvre diable sont tout aussi vifs, quoique moins dispendieux. Au lieu de suivre à la piste les Bibles du XVIe siècle et les elzévirs, il jette son dévolu sur les curiosités bibliographiques; il furette dans les casiers à vingt-cinq centimes; il y pêche des brochures oubliées, des tomes défraîchis, des pages de caricatures et des feuilles satiriques. Quelquefois un heureux hasard le seconde; et l'ignorance ou la distraction du marchand lui procure une aubaine inattendue.

Moi-même, qui vous parle, j'ai fait en ma carrière de bouquineur quelques trouvailles dont je suis très fier. Je me promenais un soir sur le quai des Grands-Augustins. J'avise à l'étalage, au milieu d'une foule d'œuvres sans valeur, un ravissant petit volume habillé de maroquin plein à grain long, couleur amarante. C'était le tome deuxième d'une édition de *Télémaque*, imprimée chez Crapelet, avec gravures de Marillier.

— Combien cet exemplaire dépareillé?

— Ah! monsieur, si l'ouvrage était complet, j'en demanderais cent cinquante francs. Je vous cède ce volume pour un louis.

— Un louis, c'est-à-dire cent sous. Les voici.

— Allons! emportez-le...

Je me sauve avec mon butin. Dix pas plus loin, je m'arrête devant une autre boîte remplie de paperasses crasseuses, et que vois-je, ô surprise! enseveli sous une collection du *Charivari*? le tome premier

du *Télémaque*, habillé de la même robe, orné des mêmes fers, et dans le même état de conservation! Je fais appel à tout mon sang-froid et, d'une voix que je cherche à rendre indifférente, je négocie avec le marchand. L'affaire fut vite conclue; je déboursai quatre francs cinquante, et le frère aîné alla rejoindre le frère cadet dans la poche de ma houppelande. Les deux frères furent, j'imagine, très heureux de se revoir, mais leur contentement ne devait pas encore égaler le mien. Songez donc! rouler deux marchands qui, en unissant leurs richesses, eussent pu se partager plusieurs douzaines d'écus sonnants et trébuchants; leur enlever pour quelques francs un joli joyau de bibliothèque. Quelle satisfaction et quelle gloire! Et vous voyez combien sont égoïstes les collectionneurs! J'aurais dû éprouver quelques remords en songeant au mauvais tour que je venais de jouer à ces malheureux étalagistes. Hélas! j'en rougis maintenant, j'étais ravi, je nageais en pleine ivresse. L'âme des bouquineurs est inaccessible à la générosité.

Il y a une autre catégorie d'amateurs de livres, dont j'ose à peine parler. Ceux-là n'opèrent pas au grand jour; ils dédaignent les innocentes distractions du quai Voltaire. Ils se glissent sournoisement en certains passages, en certains recoins obscurs, où ils trouvent leur pâture, qui se compose ordinairement d'images ignobles, d'estampes graveleuses, d'opuscules orduriers. Les industriels qui débitent cette

marchandise ont recours à mille ruses pour dépister la police.

L'un d'eux nichait naguère (peut-être sa boutique n'a-t-elle pas disparu) en une galerie voisine de la rue Chauchat. Vous vous approchiez, attiré par la richesse de quelques manuscrits étalés en montre, et vous n'aperceviez (spectacle édifiant!) que des ouvrages hautement recommandables : l'*Histoire universelle* de Bossuet, les *Œuvres complètes* de Walter Scott, le *Théâtre* de Racine, la *Cuisinière bourgeoise*.

Mais les initiés ne s'arrêtaient pas à ces bagatelles de la porte; ils poussaient furtivement le loqueteau, traversaient le magasin et s'engouffraient dans un escalier en colimaçon qui les conduisait au seuil de l'enfer. Là s'étalait sans vergogne ce que l'imagination des hommes de lettres de tous les pays et de tous les temps a produit de plus malsain.

Ce genre de trafic est, tôt ou tard, découvert. Le triste individu (un petit juif de Hongrie) qui avait monté cette officine fut poursuivi et condammé à plusieurs mois de prison, mais il avait eu le temps de garnir son bas de laine, et il avait pu, comme le lieutenant de la *Dame Blanche*, mais par des moyens moins honorables, acheter un château sur ses économies.

Le croiriez-vous? Le meilleur client de ce libraire trop spécial était un Anglais, et un Anglais de marque, un lord authentique, un diplomate qui représentait la pudique Albion dans une île lointaine de l'Océanie.

Ce gentleman avait, paraît-il, grand besoin de se distraire. Il se faisait envoyer chaque mois un ballot de livres plus que légers, qui lui arrivait sous une grave enveloppe hermétiquement close (quel douanier se fût permis de violer les secrets d'État de Son Excellence?) et, grâce à ces adjuvants ingénieux, le consul supportait gaiement les misères de l'exil!...

LA PREMIÈRE IDYLLE DE JULES LEMAITRE

Il est, dans l'âme de Jules Lemaître, des coins mélancoliques et très tendres. Ce critique a commencé par faire des vers (peut-être finira-t-il ainsi qu'il a commencé). Un de ses élèves qui l'a aimé et qui est mort, prématurément enlevé aux lettres, le pauvre Jules Tellier, me disait que Lemaître adorait rimer des ballades et des sonnets, alors qu'il professait la rhétorique au lycée du Havre, et que, bien souvent, il terminait son cours par une lecture de Sully-Prudhomme. C'était son poète de prédilection, celui dont l'état d'âme lui plaisait le plus. Il goûtait infiniment ses délicatesses, ses complexités, ses pénétrantes langueurs, et l'on retrouve les traces de son influence dans les premiers vers qu'il a écrits. Ces vers, que Lemaître griffonnait entre deux classes, au hasard de l'inspiration, sur des feuilles éparses et sur des dos de copies, reflètent des impressions très diverses. Il en est de gais, il en est de tristes, il en est d'amou-

reux et de moqueurs. Tantôt le jeune écrivain chante, après Horace, le vin aux flots pétillants :

Ouvre, ô vin disert, les âmes des sages.
Qu'est l'argent poli? Miroir des visages.
Et le vin vermeil? Miroir des esprits.
(La comparaison est de source grecque.)
Sois frais au gosier comme une pastèque
Et plus chaud au cœur qu'un baiser surpris.

Tantôt il dédie à une inconnue des strophes exquises, où il palpite comme un écho des *Vaines Tendresses* :

Au fond de ta prunelle noire,
Si douce pour moi quand tu veux,
Chère âme, j'ai lu ton histoire,
Ton enfance grave et sans jeux,

Le couvent et la solitude
D'un cœur qui n'ose se livrer
Et la sombre et chère habitude
De rêver seule et de pleurer...

O ma chère désespérée,
Ma belle aux amours soucieux,
Je t'ai tout de suite adorée
Pour la tristesse de tes yeux.

Sully-Prudhomme n'a rien écrit de plus intime et de plus délicieux. Lut-il ces vers, prodigua-t-il des conseils et des encouragements à ce petit professeur de province, alors inconnu? Je le croirais volontiers; car le premier recueil poétique de Lemaître (recueil épuisé aujourd'hui et qui passa à peu près inaperçu), contient une pièce dédiée à Sully-Prudhomme, et toute débordante de sympathie...

Jules Lemaître partit pour Alger. C'est là qu'il rima ses strophes les plus colorées et les plus piquantes. Il parcourut en curieux les coins de la vieille ville, il se grisa de soleil, et connut les belles Orientales, aux âmes primitives, aux yeux sans pensée :

Ta pitié sans pensée est bonne à ma souffrance,
Elle endort dans mon sein le souvenir dompté;
Tes yeux, où rêve en paix ta divine ignorance,
M'emplissent lentement de leur sérénité.

Hier, comme j'allais, — tout plein de notre idylle, —
Par la fente du voile et du haïk jaloux,
Je les ai reconnus, dans la rue, entre mille,
Tes yeux si noirs, tes yeux si longs, tes yeux si doux.

On se blase sur les plus beaux spectacles... Au bout de quelques mois, notre poète éprouvait un soupçon de fatigue à contempler l'éternel azur du ciel, de la mer et des montagnes; il songeait parfois au pays de France, et nous trouvons dans un morceau intitulé *Nostalgie* l'expression de ce regret :

Et je veux vous revoir, ô ciel changeant et tendre,
Coteaux herbeux, petits ruisseaux, coins familiers...
Saules, je vous désire! — Et je veux vous entendre,
Chuchotements plaintifs des tremblants peupliers...

Eh! quoi! est-ce l'ironique Jules Lemaître qui parle ainsi, qui laisse couler de sa plume ces douces plaintes? Mon Dieu, oui!... Discernez-vous la tendresse d'âme qui se cache sous le scepticisme extérieur?

J'ai le bonheur de posséder un manuscrit inédit de

Jules Lemaître... Je le reçus, voilà tantôt huit ans, des mains d'Alphonse Daudet. L'auteur du *Mariage blanc* était encore ignoré du grand public, et cherchait à placer sa prose, à droite et à gauche, dans les recueils périodiques... Le manuscrit en question est intitulé *Histoire d'un vieux sonnet.*

C'est un souvenir d'enfance, ou plutôt d'adolescence, une simple anecdote malicieusement contée. Elle me parut alors un peu vive pour le journal de famille dont la direction littéraire m'était confiée; je mis de côté le manuscrit, avec l'intention bien arrêtée de le rendre à l'envoyeur. Je croyais l'avoir restitué depuis longtemps, quand l'autre jour en remuant des paperasses, je l'ai retrouvé, un peu pâli, mais immaculé — vingt pages couvertes d'une écriture nette et légère.

Je n'imprimerai pas ici cette œuvre ancienne, ce serait un abus de confiance; mais je puis, sans trahison, vous la résumer et en citer un fragment : elle en vaut la peine, car elle est pleine de grâce...

Vous vous rappelez les strophes célèbres de Victor Hugo :

> Je ne songeais pas à Rose;
> Rose, au bois, vint avec moi...

Le récit de Lemaître est une paraphrase de cette idylle.

Son héros avait seize ans; il commencait sa rhétorique. Il adorait les vers et couvrait ses cahiers d'improvisations poétiques, où Victor Hugo et surtout

Musset étaient mis en coupe réglée. Il avait reçu (en réponse à certaine ode enflammée) et gardait précieusement un billet de Victor Hugo ainsi conçu :

« Courage, vous êtes l'avenir. Je m'incline devant le mystère que vous portez en vous et je presse vos mains cordiales.

« VICTOR HUGO. »

Vinrent les congés de Pâques. Notre écolier alla passer trois jours chez un de ses parents à la campagne. Ce parent possédait une fille de dix-huit ans, nommée Fanny, et c'est ici que commence le petit roman. Fanny avait les plus beaux yeux du monde, des yeux effrontés et troublants. Elle les leva vers l'adolescent timide, et celui-ci se sentit ému; il rougit, il pâlit, il se rappela les chants d'amour de ses poètes, récita en lui-même le *Don Juan* de Musset et résolut de marcher bravement à la conquête de sa cousine.

Tout d'abord il fallait lui faire un sonnet : c'est le préliminaire classique de toute cour sérieuse. La nuit venue, le rhétoricien s'enferma dans sa chambre, alluma sa lampe, prit une belle feuille de papier, se plongea la tête dans les mains et s'abandonna à l'inspiration... Quelques heures après, à l'aube naissante, il avait pondu les quatorze vers suivants :

Vierge aux cheveux d'ébène, au sein de pur albâtre,
Lorsque tu viens à moi, rêvant et souriant,
J'embrasse ta beauté d'un regard idolâtre
Et je suis ton brahmine immobile et priant.

Profonds comme le ciel aux déserts d'Orient,
Tes yeux impénétrés brillent d'un feu bleuâtre.
Leur brûlure est mortelle, et Strophus, ce croyant,
Eût oublié pour eux les yeux de Cléopâtre.

Le sourire ambigu de la Monna-Lisa,
Que nul, fût-il sorcier, oncques n'analysa,
Voltige sur ta bouche, ô candide ménade...

L'antre du sphinx, jadis, voyait les os blanchir
De ceux qui n'avaient pu deviner sa charade...
Faut-il donc deviner ton secret ou mourir?

Pas trop mal, ce sonnet, pour un débutant. Les rimes en *âtre* étaient fort ingénieuses, et le jeune poète était ravi de cet hémistiche : *Ton cœur impénétré...* Impénétré! Une trouvaille! Enfin, ces vers fleuraient les belles-lettres, ils étaient tout imprégnés des souvenirs de l'antiquité...

Il s'agissait maintenant de les envoyer à leur adresse. Cela fut fait le même soir. Le papier, plié en huit, fut glissé dans une petite main blanche, qui s'ouvrit furtivement et se referma de même... Et notre écolier attendit, le cœur palpitant d'angoisse, la réponse de Fanny.

Elle ne se fit pas attendre. Le lendemain, nos deux amoureux rougirent beaucoup en se rencontrant, et s'en furent promener dans les allées du jardin. (Je laisse la parole à Jules Lemaître) :

« Fanny me fit asseoir sur un banc, à ses côtés.

« — Mon pauvre garçon, me dit-elle, ton sonnet ne vaut pas le diable, et je m'en vais te le prouver.

« — Oh ! je t'en crois sur parole, répondis-je un peu vexé.

« Et, comme elle serrait mon autographe sur ses genoux, entre ses doigts, je fis un geste pour le lui reprendre.

« Elle le replia vivement, et le glissa dans son corsage.

« — Viens le prendre !

« Et, du même ton lamentable qu'elle avait récité le *Lac*, la veille, en jouant au tonneau, elle déclama :

Vierge aux cheveux d'ébène, au sein de pur albâtre...

« — Tu sais bien pourtant, que j'ai les cheveux châtains... Tiens, regarde !

« Je regardai. Ils étaient bien jolis, les cheveux de ma cousine. Théoriquement, elle se coiffait en bandeaux; mais ses cheveux avaient si mauvais caractère, qu'ils s'échappaient de partout, et qu'on ne savait si c'étaient des bandeaux ou des frisettes.

« — Quant au « pur albâtre », tu t'avances beaucoup... car, enfin, tu n'en sais rien, mon pauvre petit.

« Elle s'arrêta, attendant ma réponse. J'avais très chaud. Je sentais que si je voulais parler, ma voix s'étranglerait dans ma gorge.

« Elle continua, et son accent devenait plus railleur, avec je ne sais quoi d'impatient et de dépité :

Et je suis ton brahmine immobile et priant.

« — Oh! non, tu sais, les brahmines, ce n'est pas mon genre. Je ne suis pas pour les contemplatifs, moi!

Tes yeux impénétrés brillent d'un feu bleuâtre.

« *Impénétrés* me plaît, parce que j'aime les mots que je ne comprends pas bien. Mais « feu bleuâtre » est inexact. Ils sont vert pâle, mes yeux, regarde.

« Je ne voulus pas regarder; je boudais. La voix de Fanny trembla d'une petite colère :

Leur brûlure, est mortelle, et Strophus, ce croyant...

« — Qui ça, Strophus?

« — Dame! le Strophus de Victor Hugo, dans la *Légende des Siècles*.

« Fanny reprit de son ton moqueur :

Le sourire ambigu de la Monna-Lisa.

« — Qui ça, Monna Lisa?

« Mais j'avais le cœur trop gros, je n'y pus tenir, je me mis à pleurer comme un enfant, de dépit, de confusion — et d'autre chose encore.

« — Oh! le pauvre petit! dit ma cousine. Mais c'est qu'il pleure!

« Elle me jeta ses deux bras autour du cou et me couvrit de baisers.

« — Allons, bébé! consolez-vous. J'ai été méchante, je ne le serai plus. Faut-il être enfant pour pleurer comme ça!

« — C'est que je t'aime tant, dis-je au milieu de mes larmes.

« — Et moi aussi, bêta! je t'aime.

« Au même instant, nous entendîmes les pas de mon parent qui s'approchait. Fanny me dit rapidement à voix basse :

« — Ici, dans une heure. J'y serai... »

Ce qu'il advint de cette amourette, je ne le dirai pas. Vous le saurez, si jamais Jules Lemaître se décide à publier ce petit conte oublié. Il serait fâcheux que ces fraîches pages fussent perdues.

JULES LEMAITRE CONSEILLER MUNICIPAL

... Serait-ce vrai?... La nouvelle m'a été donnée hier par un ami de notre spirituel confrère... Oui, Jules Lemaître ne se borne pas à goûter les douceurs de la gloire littéraire. Il a brigué les suffrages du peuple; il fait partie d'une assemblée délibérante. Cette assemblée est le conseil municipal de sa commune natale, située sur les confins du Loiret. Et ne croyez pas que Jules Lemaître soit un conseiller pour rire, un conseiller amateur. Il prend au sérieux ses devoirs d'édile. Il est plus assidu aux séances du conseil, qu'il ne le sera un jour à celles de l'Académie.

On rencontre parfois, le samedi soir, un homme affairé qui file en toute hâte vers la gare d'Orléans... C'est Jules Lemaître qui se prépare à siéger... On croise, dans les ministères, un solliciteur qui lasse la patience des bureaux... C'est Jules Lemaître qui réclame à cor et à cri, le percement d'une route, la réfection d'un mur de clôture ou l'établissement d'un

pont... Vous pensez si chefs de bureaux, sous-chefs, expéditionnaires et commis se mettent en quatre! Le village de Jules Lemaître est le mieux doté de France...

... Comment ne l'aimerait-il pas? Il y a passé son enfance; il y a reçu les premiers éléments de l'instruction; il y a joué la comédie aux jours de distribution de prix. Il y possède une maison, sa maison familiale, qui a pu s'arrondir et s'embellir grâce aux droits d'auteur de *Révoltée* et du *Député Leveau*. Quand Jules Lemaître se sent las de la vie parisienne, ou qu'il a besoin de travailler, ou simplement quand revient la belle saison, il court s'enfermer en sa chère solitude. Il y goûte la plus pure des joies, qui est de regarder pousser l'herbe, de se chauffer au soleil et d'écouter le frais gazouillis des sources...

Jules Lemaître s'est expliqué là-dessus, dans une lettre adressée à sa cousine : il y fait, en termes exquis, l'apologie de l'existence champêtre :

« A mesure que je vieillis, je trouve que c'est un avantage inestimable que d'avoir quelque part un village à soi, un village où se sont écoulées les années d'enfance, où l'on n'a jamais cessé de faire tous les ans de longs séjours, où la figure du sol vous est connue dans ses moindres détails, vous est familière et amie. Le peu que j'ai de sagesse, de douceur d'âme et de modération, je le dois à ceci, qu'avant d'être un homme de lettres (hélas!) qui exerce son métier à Paris, je suis un paysan qui a son clocher, sa maison et sa prairie... »

Le critique des *Débats* a toujours adoré son coin de terre... Partout où il est allé, il en a emporté la vision attendrie. Lorsqu'il enseignait la rhétorique aux écoliers du lycée d'Alger, il ne jouissait qu'à demi des splendeurs du ciel d'Afrique. L'azur de ce ciel lui était moins doux à contempler que les nuages gris-pommelé du ciel de France. Au pénétrant parfum des orangers de Blidah, il préférait l'odeur de la douce violette qui se blottit sous les feuilles; il regrettait la mélancolie des soirs d'automne, le cri de l'alouette, le bruissement des hauts peupliers... Il se consolait en invoquant, dans des vers mélancoliques, les grâces de son pays.

Jardins de l'Occident, douce terre natale,
D'un cœur trop peu fervent, je t'aimais autrefois,
O Touraine, où, sur l'or des sables fins, s'étale
La Loire lente, honneur du vieux pays gaulois!

Mais le ciel d'Orient, dont l'immuable gloire
Brûle mes yeux et pèse à mon corps accablé,
Par un lent repentir ramène ma mémoire
Vers ton sourire humain et de larmes voilé...

... Là-bas, au pays, la terre est maternelle,
La nature a, chez nous, la grâce et l'ondoiement,
Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle,
Et des vagues contours le mystère charmant.

Elle a le bercement infini des murmures
Et les feuillages fins, dissous dans l'air léger.
Elle a les gazons frais sous les molles ramures
Et les coins attirants où l'on vient pour songer...

... Je sentais bien, là-bas, que je vis de sa vie
Et que je suis né d'elle, et qu'elle me comprend;
C'est une volupté que cette duperie;
J'ai trop souffert, ici, du ciel indifférent.

Et plus tard, quand il revit, après un long exil, les rives de la Loire, il écrivit ce sonnet, où se reflètent la majesté et la sérénité du grand fleuve :

La Loire est une femme, amoureuse et pâmée,
Mais prompte à s'échapper en des caprices fous.
Sa perfide langueur dort sur les sables roux
Et baise les contours de sa rive charmée.

La Loire est une reine, et les rois l'ont aimée.
Sur ses cheveux d'azur, ils ont posé, jaloux,
Des châteaux ciselés ainsi que des bijoux,
Et, de ces grands joyaux, sa couronne est formée.

Vous passez votre vie, ô peupliers tremblants,
A la voir s'égarer en détours nonchalants,
Muette, énigmatique, et souple, et lente, et bleue...

Tels, éternellement debout, sur le chemin
D'une Reine, deux rangs d'estafiers, pique en main,
Regardent fuir, en serpentant, sa robe à queue...

Il n'est pas d'âme, si desséchée, en qui ne palpitent les souvenirs du clocher. Jugez quelles racines ce culte a dû laisser dans une âme féminine et sentimentale !...

Jules Lemaître a raison. Rien n'est meilleur pour l'homme de lettres que d'aller, de temps à autre, se retremper dans le « sein de la nature ». C'est le seul moyen de retrouver l'équilibre de ses nerfs. La campagne est bonne conseillère, elle vous apaise, vous console, vous détache des ambitions et des vanités mondaines. La lutte y est moins âpre qu'à la ville; on ne pense plus aux places que l'on voudrait obtenir, aux compétiteurs qu'il s'agirait d'évincer, on y

pense, en tous cas, avec moins de fièvre. Jugeant les choses de plus loin, on les juge mieux.

Certains événements, qui passionnent à Paris l'opinion publique, demeurent ignorés du paysan. La plupart de nos grands hommes, les membres de nos assemblées savantes, nos plus éminents vaudevillistes sont, au delà de dix lieues, totalement inconnus... Et le philosophe, écrasé par l'immuable jeu des forces éternelles, se demande s'il convient d'attacher tant d'importance aux misérables combinaisons de la vie humaine [1]...

Bien souvent notre confrère a exprimé ces idées. Il a le dessein (à ce que prétendent ses intimes) de se retirer plus tard, beaucoup plus tard, dans sa thébaïde, d'y vivre en solitaire, avec beaucoup d'animaux et très peu de livres, et d'y attendre la mort, sans impatience, mais sans frayeur...

On ne dit pas s'il fabriquera des souliers, à l'exemple de Tolstoï, ou s'il se fera végétarien, ou s'il taillera sa vigne comme l'abbé Constantin... Gageons plutôt qu'il écrira des comédies en vers pour le Théâtre-Français, et des drames en prose pour le Gymnase; — à moins qu'il n'écrive une féerie shakespearienne pour le Châtelet, et des chansons ironiques pour Mlle Yvette Guilbert.

En attendant, Jules Lemaître se dispose à entrer résolument dans la voie de la retraite... Et voilà

1. Les Contemporains (*Billets du matin*).

pourquoi, le samedi soir, on le voit se diriger d'un pas rapide vers la gare d'Orléans, préludant aux travaux rustiques que l'avenir lui destine, et réalisant, à la fleur de l'âge, l'idéal du parfait conseiller municipal...

ALPHONSE DAUDET AUX CHAMPS

Jadis, Alphonse Daudet logeait en un petit moulin délabré, situé au fin fond de la Provence, sur un coteau rocailleux et brûlé par le soleil... Aujourd'hui son « moulin » s'élève sur les rives de la Seine, à l'ombre du clocher de Champrosay. Autour du « moulin » s'étendent, à perte de vue, des pelouses, des garennes, de gras potagers, des allées majestueuses : le « moulin » lui-même est devenu somptueux. Il renferme des objets d'art, des tableaux, des bibelots, des meubles rares, des faïences historiques. Adieu la table boiteuse sur laquelle fut improvisée l'épopée de *Tartarin*, adieu la chaise de paille, et le banc de pierre, et le maigre olivier, et les murs peints à la chaux... Le luxe, ou mieux le confort, règne en cette demeure, qui abrite un des princes du roman français.

Mais, si le « moulin » s'est transformé, le meunier a gardé sa belle humeur, la gentillesse et la vivacité

de son esprit. J'ai passé près de lui, cet automne, une heure charmante, dont il m'est doux de fixer le souvenir.

En apercevant Alphonse Daudet coiffé d'un chapeau rustique, avec ses longs cheveux tombant en broussailles autour de ses joues halées, j'eus d'abord la vision d'un berger de son pays — de ce pâtre qui garde les brebis en contemplant les étoiles, ou du Balthazar de *l'Arlésienne*, ou du poétique Valmajour... Dès qu'il ouvrit la bouche, l'illusion se dissipa... J'avais devant moi le subtil artiste, l'écrivain délicat dont Tourgueneff a vanté la grâce.

Je ne sais pas de causeur plus séduisant. Sa voix est mélodieuse, parfumée d'un léger accent, qui lui donne comme une saveur de terroir. L'œil, extraordinairement mobile, s'anime au feu du discours et brille d'un éclat fiévreux...

Tout en cheminant le long des sentiers, fleuris d'œillets et de pivoines, il me parle d'un tas de choses, de son jardin, de sa maison, du village de Champrosay et des souvenirs dont ce village est peuplé, il me parle du dernier livre qu'il a publié et de celui qu'il prépare.

« En ce moment, me dit-il, je me repose. Je prends des forces pour l'hiver; depuis trois mois, je n'ai pas écrit une ligne. Je ne suis pas de ceux qui peuvent, comme Zola, travailler chaque jour pendant un nombre d'heures déterminé... Je m'abandonne au caprice de l'inspiration, je traverse sucessivement des

périodes d'excitation cérébrale et des périodes d'accalmie. Il est si agréable de ne rien faire et de mûrir lentement, de ruminer en soi-même le sujet de son roman ou de sa pièce à venir! »

Nous poursuivons notre promenade... Ce parc ne ressemble pas à tous les parcs. Il est semé de constructions pittoresques et de maisonnettes qui lui donnent l'aspect d'un hameau enfoui dans la verdure. Voici l'orangerie, voici l'habitatiou de M. Ebner, le fidèle secrétaire, le vieil ami du maître de céans. Voici le chalet où Daudet vient chercher un refuge contre les ardeurs de la canicule et goûter chaque jour les douceurs de la sieste. Très joliment meublé ce chalet. Tout y invite au repos. Nattes étendues à terre, hamac suspendu, large et moelleux sopha, petite table basse, où le dormeur laisse négligemment tomber le roman ou le journal commencé... Les rayons du soleil, tamisés par des vitraux, nous illuminent de lueurs roses... Daudet nous montre, par la fenêtre ouverte, l'église de Champrosay.

« Cette église que vous voyez sera l'héroïne de mon prochain livre. Son histoire est curieuse. Elle fut construite par un monsieur très riche, qui eut le malheur d'être trompé par sa femme. Il se jeta, pour se consoler, dans les bras de la religion, et légua tous ses biens à la commune. Autour de cet épisode romanesque je grouperai quelques types de villageois, de propriétaires, de petits rentiers et de bourgeois châtelains; les modèles ne manquent pas, Dieu

merci, et depuis vingt-deux ans, que j'habite ce pays, j'y ai vu défiler de singuliers personnages. »

Daudet nous conduit au bord de la Seine, en suivant le jardin qui descend doucement jusqu'à la berge. Il s'arrête auprès d'un pavillon de forme ronde, entouré de lierre, surmonté d'un toit moussu.

« Voici, nous dit-il, mon coin de prédilection. C'est ici que j'ai écrit l'*Immortel*. Lorsque je veux travailler sérieusement, je m'enferme en cette tour. Nul bruit humain n'y pénètre; nulle visite importune ne m'y vient distraire; j'y pourrais vivre en ermite. Quand j'y ai pris ma retraite, il ne me manque qu'une robe de bure et un chapelet pour ressembler au bon saint François d'Assise... Et puis le voisinage de la Seine me remet en mémoire les beaux jours de ma jeunesse. Tel que vous me voyez, je fus un canotier intrépide. Il n'est pas un repli du fleuve que je n'aie exploré, jadis, pas une île où je n'aie déjeuné en joyeuse compagnie. Oh! ces îles de la Seine, l'île d'Amour, près de Corbeil, et ces bras de l'Orge, si verdoyants, et ces cabarets où l'on confectionne, avec du vin bleu, de si savoureuses matelotes!... Nous vieillissons, hélas! Où sont les neiges d'antan!... »

Et tandis que Daudet, assis près du chemin de halage, évoque ces images lointaines, je me rappelle certain chapitre, où sont célébrées en termes exquis les joies ineffables du canotage :

« Oh! nos promenades sur l'Orge, jolie, moirée, toute noire d'ombre, embroussaillée de lianes odo-

rantes comme un ruisseau d'Océanie ! On allait devant soi, sans savoir. Par moments on passait entre des pelouses mondaines où traînait la queue d'un paon blanc, des robes claires faisant bouquet. Un tableau de Nittis. Au fond, le château, tout pimpant de sa flore de keepsake, plongeait sous les hauts ombrages opulents, brodés de roulades sonores, d'un gazouillis d'oiseaux de riches. Plus loin, nous retrouvions les fleurs sauvages de notre île, les ramures folles, les saules grisonnants et tordus, ou bien quelque vieux moulin, haut comme un château fort avec sa passerelle verdie, ses grands murs irrégulièrement percés, et sur le toit chargé de pigeons, de pintades, un frisson continu d'ailes que la grosse mécanique semblait mettre en mouvement... Et le retour au fil de l'eau en chantant de vieux airs de nature ! On se courbait à l'entrée de l'Orge pour passer sous l'arche basse du pont, et tout à coup la Seine, apparue dans les brumes du crépuscule, nous donnait l'impression de la pleine mer. »

Cependant, Mme Alphonse Daudet vient nous joindre. Ai-je besoin de tracer sa silhouette et de louer son talent ? Tout le monde a admiré, dans *l'Enfance d'une Parisienne*, l'art de ces analyses minutieuses, de ces notations presque impalpables, de ces évocations d'un passé de rêve à demi voilé... Nul n'a su peindre, comme elle, les sensations de l'enfant dont l'âme s'éveille à la vie, les extases de la première poupée, de la première fête de famille célébrée

sous les lambris d'un de ces hôtels du Marais, au souvenir desquels elle a voué un culte attendri...

Durant la belle saison, Mme Daudet néglige la psychologie pour le jardinage. Elle soigne ses roses et daigne, à l'occasion, s'occuper des plus humbles légumes du potager. Sa sollicitude s'épanche tour à tour sur les potirons et sur les lis, sur les salades et les orchidées. Elle agit en bonne mère qui aime tous ses enfants indistinctement et qui les enveloppe, quels qu'ils soient, de la même affection.

« Comment ne me plairais-je pas en ce pays? Tant de liens m'y attachent! Mon père possédait une maison près d'ici, à Draveil-Vigneux. Elle existe encore, et, quand je jette un regard à travers la grille, j'aperçois la pelouse où je jouais toute petite, et le bassin et les bosquets, et la grange où l'on empilait les bottes de foin qui sentaient si bon! Rien n'a été changé... »

Et Mme Daudet nous vante, avec beaucoup de sincérité, les douceurs de la campagne. Daudet fait chorus. Que n'y peut-on demeurer toute l'année, loin des vaines agitations de Paris!

« Il faut que je vous confie un projet que j'ai, nous dit l'auteur de *Sapho*. Depuis longtemps on me sollicite de fonder une revue. Un éditeur de New-York m'a offert dernièrement la direction d'un *magazine* à des conditions superbes avec un million de capital. J'ai décliné ces flatteuses propositions. Mais une autre idée m'est venue, c'est de créer, ici, au fond de

ma solitude, un journal, que j'appellerai le *Journal de Champrosay*, et dans lequel je dirai chaque semaine mon mot sur ce qui s'y passe, le mot du philosophe qui voit les événements de très loin et qui les juge sans passion. »

Et Daudet sourit. Et je devine à ce sourire qu'il ne réalisera pas de sitôt son dessein et que sans doute le dix-neuvième siècle s'achèvera avant que le « journal du philosophe » éclose au soleil de Champrosay. N'en est-il pas ainsi de nos rêves les plus chers que nous caressons toute la vie et que nous laissons inachevés?...

Nous avons accompli le « tour du propriétaire »; visité la pelouse où s'exercent les joueurs de lawn-tennis; rencontré chemin faisant, sur les bras de sa nourrice, un superbe poupon resplendissant de santé, heureux héritier de deux noms illustres, petit-fils d'Alphonse Daudet, arrière-petit-fils de Victor Hugo... Maintenant nous nous reposons, assis devant la maison. Autour de nous s'épanouissent, dans leurs caisses vertes, les lauriers-roses et les orangers; là-bas, tout au bout du jardin, coule le fleuve endormi; au-dessus de nos têtes, suspendus à une fenêtre du second étage, gazouillent en leur volière quelques oiseaux des îles, apportés par M. Edmond de Goncourt... Et c'est une causerie à bâtons rompus, qui effleure mille objets divers, les présents et les absents, la littérature et les beaux-arts, le roman et le théâtre. Quelqu'un prononce le nom de Jules Claretie. Et un ami de Daudet me conte cette anecdote...

La scène se passe au mois de janvier 1871. Paris est assiégé. Un bataillon de la garde nationale est campé hors des fortifications, avec mission de surveiller les environs de la porte de Versailles. Une escouade se détache et s'avance dans les champs. Il s'agit de poster une sentinelle au croisement de deux routes. L'emplacement est choisi, l'escouade s'éloigne et le factionnaire demeure seul. C'est un tout jeune soldat, un *bleu*, qui n'a sans doute jamais servi... Il porte de grosses lunettes — des lunettes de myope — et sur sa capote brille la croix de la Légion d'honneur... Il va de long en large, frappant du pied pour se réchauffer, serrant son chassepot qui lui glace les doigts, à travers ses gants de laine, et fredonnant un refrain de régiment... Les heures s'écoulent, le ciel s'obscurcit... De vagues murmures s'élèvent de la plaine blanche, qu'éclairent maintenant les lueurs blafardes de la lune... Le jeune soldat interroge avec inquiétude l'horizon... L'aurait-on oublié?... Le bataillon est-il rentré à Paris? Pourquoi n'est-on pas venu le relever?... Soudain, il tressaille... Un bruit de pas frappe son oreille... Il croise la baïonnette : « Qui vive? — Ronde d'officier! — Avance au ralliement!... » En effet, c'est un officier, un officier supérieur, un colonel. Déjà notre fantassin présente les armes, mais le colonel pousse un cri : « Daudet! — Claretie! — Et que fais-tu là, mon pauvre Daudet! — Tu le vois, mon colonel, je monte la garde! — Mais, malheureux, tu es gelé. — Oui, certes! — Allons, je

t'emmène!... » Et le fusilier Daudet et le colonel Claretie, bras dessus, bras dessous, regagnent le camp, transis, à demi morts de froid, mais ravis de cette heureuse rencontre...

. . . . . .

A évoquer ces histoires d'autrefois, le temps file vite, le soleil s'incline vers le couchant. Les oiseaux d'Edmond de Goncourt continuent de gazouiller. Je prends congé de mon hôte, et comme je le complimente sur les délices de son castel :

— Mon Dieu, j'aime beaucoup Champrosay. C'est ravissant, Champrosay!... Mais enfin, ça manque un peu de cigales!

Tant il est vrai que — même quand on se nomme Alphonse Daudet — on n'est pas du Midi impunément!

COMMENT ON DEVIENT JOURNALISTE

Dix heures du soir chez Durand, place de la Madeleine... Le grand salon du premier étage est très animé... Soixante critiques sont là qui pérorent, gesticulent, fument des cigares, et discutent les intérêts de leur association... L'un d'eux propose qu'avant de se séparer, l'on vote des remerciements au président, M. Hector Pessard, pour l'activité qu'il déploie dans ses délicates et laborieuses fonctions...

Et un chœur de sympathies s'élève autour de M. Hector Pessard, et toutes les mains cherchent la sienne...

M. Hector Pessard ne compte dans la presse que des amis. Ses confrères estiment en lui l'écrivain de talent, le juge intègre, le galant homme qui, dans aucune circonstance de sa vie, n'a failli au devoir professionnel, et qui, par sa dignité et sa parfaite droiture, a grandement honoré le journalisme contemporain.

Ses débuts furent humbles. Fils d'un petit employé

d'octroi, n'ayant pas un sou de patrimoine, Hector dut aviser, dès ses jeunes ans, à se suffire à soi-même. Le théâtre l'attirait. Il pénétra, comme flûtiste, dans l'orchestre de la Porte-Saint-Martin. L'emploi n'était pas grassement payé. Mais à l'âge heureux de l'adolescence on se nourrit d'espérance et l'on s'abreuve d'eau claire... Hector, chaque soir, descendait de sa mansarde, son instrument sous le bras, et s'acheminait vers le boulevard en grignotant un petit pain sec... Dès que la toile était levée, il oubliait ses privations, il entrait dans le royaume du rêve; il devenait le cousin de Lagardère, le contemporain de Benvenuto Cellini, le frère des pirates de la Savane. Il s'intéressait prodigieusement aux faits et gestes de ces héros légendaires et professait une admiration sans bornes pour le génie de Mélingue.

On n'avale pas impunément de larges tranches de littérature, même quand cette littérature porte la griffe de Victor Séjour... A force d'écouter les tirades de Mélingue, l'idée vint à Pessard d'en écrire... Il se creusa la cervelle, et, après quelques semaines de méditation, il brocha une chronique pour le *Figaro*, et composa un drame en cinq actes. Le drame fut refusé, mais la chronique parut. Et notre flûtiste eut l'orgueil, un beau matin, de voir son nom s'étaler au beau milieu du journal le plus bruyant de Paris.

C'en était fait de sa destinée! Villemessant avait dit à Hector : « Tu seras journaliste! » Hector renonça à la flûte, à Mélingue, à la Porte-Saint-Martin, et se

mit à l'œuvre fiévreusement. Ce qu'il improvisa de contes, de nouvelles, de dialogues, de fantaisies, de causeries dans le goût du jour et de courriers de Paris, Dieu seul le pourrait dire. Le pauvre garçon s'imaginait, dans sa naïveté, que le *Figaro* lui était ouvert. Ses illusions tombèrent; il connut le martyrologe des débutants, les stations humiliantes à la porte du journal, le trimballage des manuscrits, les réponses évasives et décevantes, les mille souffrances d'amour-propre par où passent les nouveaux venus qui cherchent dans les lettres leur subsistance.

Découragé, influencé par sa famille, Hector Pessard se tourna vers l'administration et accepta une place de surnuméraire dans les douanes. Mais cette place arrivait trop tard. Il avait mordu au fruit de science, il avait frôlé les gloires parisiennes; il se sentait dévoré d'une sourde ambition. Lorsqu'il débarqua à Blancmisseron, petit trou franco-belge où l'administration le reléguait, lorsqu'il parcourut les ruelles boueuses de ce village, lorsqu'il pénétra dans l'ignoble bureau qui lui était destiné, lorsqu'il aperçut ses futurs collègues, un tas de malheureux, abrutis, déplumés, à l'œil morne, au front fuyant, au rictus imbécile..., il recula d'horreur; une sueur froide perla sur ses tempes. Plutôt la misère! plutôt la mort! Et Pessard reboucla sa valise, et il revint à ses feuillets de copie, et il se remit en campagne et demanda à tous les échos une feuille hospitalière.

Il fit flèche de tous bois, remua le ban et l'arrière-

ban de ses relations. Aux uns il envoya de poétiques messages. Voici quatre alexandrins que je découpe dans une lettre du 8 novembre 1859 :

> Pourtant, j'ai foi, Monsieur, et je crois en l'étude.
> Si, dans le grand concert, je n'en suis qu'au prélude,
> Je sens en moi la force et l'amour des labeurs
> Qui font les fronts plus haut et grandissent les cœurs.

Aux autres il dépêcha des suppliques brûlantes et désespérées. Un ami de son père, le docteur Quinet de Quiévrain, voulut bien le recommander à Delescluze, le futur dictateur de la Commune, et à Étienne Arago. En même temps, l'*Impartial du Nord* consentait à ouvrir ses colonnes au jeune Pessard et lui offrait, pour un article hebdomadaire, les appointements fabuleux de cinquante francs par mois.

Cinquante francs!... le pain assuré!... Pessard n'en demandait pas davantage..., pour le moment. Il regagna en toute hâte le boulevard... Les recommandations du docteur Quinet firent merveille. Étienne Arago se montra suave, Delescluze délicieux et Nefftzer, qui venait de fonder le *Temps*, plus charmant encore en enrôlant dans sa rédaction notre ex-douanier... Pessard possédait enfin ce qu'il rêvait depuis si longtemps : une tribune retentissante. Il se jeta avec fureur dans la mêlée, polémiquant, tirant des coups de fusil, obligeant les ministres de l'Empire à se retourner. Sa verve impétueuse lui valut une prompte renommée. Les maîtres du journalisme

eurent l'œil sur lui, et Émile de Girardin, qui se connaissait en hommes, manifesta le désir de faire sa connaissance. Pessard a raconté, dans une page piquante, cette première entrevue :

« Au jour dit, j'entre, je salue et attends. Le grand journaliste vient au-devant de moi, me tend une main longue, froide, velue et sèche, et, sans préambule, avec une dureté de ton presque choquante, me dit :

« — J'ai lu vos articles. Je viens d'acheter la *Liberté*. S'il vous plaît d'être mon collaborateur, vous vous rencontrerez avec Clément Duvernois et Vermorel. Êtes-vous libre?

« — Je le serai demain, répondis-je du même air.

« — Que voulez-vous faire?

« — Tout.

« — Que voulez-vous gagner?

« — Ce qu'il vous plaira.

« — Quand voulez-vous commencer?

« — Tout de suite.

« Le lendemain matin, à six heures, je venais chercher les instructions d'Émile de Girardin. Le grand journaliste avait déjà fait un article, découpé et rangé, dans les immenses tiroirs disposés autour de son cabinet, des extraits de journaux du soir et du matin, munitions tenues en réserve pour les polémiques futures. Le cou nu dans une chemise de fine toile largement ouverte, drapé dans une robe de chambre pourpre, couvrant d'une écriture de femme de petites feuilles de papier à lettres, se hâtant, à la

lueur d'une lampe défaillante, vers la fin de son travail, Émile de Girardin ressemblait à Voltaire, au Voltaire de Houdon. »

A cette époque le monde de la presse était, plus encore qu'aujourd'hui, agité de passions violentes. Les journalistes ne professaient pas notre élégant scepticisme. Ils avaient l'esprit de corps, l'amour-propre du métier. Chaque grande feuille possédait ses rédacteurs attitrés, exclusifs, qui défendaient l'honneur de son pavillon. En ce moment, nous voyons des chroniqueurs éparpiller leur copie dans vingt journaux différents, sans distinctions de genre, ni d'opinion politique. Henry Fouquier, pour n'en citer qu'un, collaborera indifféremment au *Petit Marseillais*, journal radical, à l'*Écho de Paris*, journal littéraire, au *Gaulois*, journal royaliste. Et nul n'y trouvera à redire. En 1865, il n'en allait pas ainsi. Non seulement les journaux vivaient entre eux sur un perpétuel qui-vive, mais ils se divisaient en deux factions ennemies, en deux groupes acharnés à se détruire. Il y avait la *grande presse* et la *petite presse*. La *grande presse* méprisait la *petite presse*, et la *petite presse* se vengeait en lardant la *grande presse* de mordantes épigramme. « Cabotins, histrions! » tonnait la *grande presse*. « Cuistres, pédants! » glapissait la *petite presse*. Et bien souvent, ces aigres disputes se terminaient par des coups d'épée... Or, un peu après 1860, Émile de Girardin eut l'idée de fonder une *troisième presse*, qui n'était ni la *grande presse*, ni la

petite, mais qui était la PRESSE D'INFORMATIONS. Sans glisser comme le *Figaro* jusqu'aux cancans de coulisses, il s'éloigna pourtant des tirades dogmatiques, des articles éloquents mais graves qui s'étalaient en première page du *Siècle* et de l'*Opinion Nationale*. Il ne renonça pas précisément au domaine des idées, mais il élargit celui des faits.

Terrible fut le scandale! La *grande presse* poussa les hauts cris. Le nouveau journal de Girardin, la *Liberté*, devint le point de mire de virulentes attaques. On en voulait d'autant plus à cette feuille que son tirage croissait chaque jour, et menaçait l'existence des feuilles voisines. On reprochait à Girardin ses alinéas, ses faits divers (le *reportage* et l'*interview* n'avaient pas encore été inventés), on incriminait jusqu'à ses feuilletons qui semblaient manquer de littérature.

Francisque Sarcey rédigeait alors la causerie dramatique de l'*Opinion Nationale*. Il s'avisa d'y résumer ces griefs. Tout en rendant hommage à l' « admirable talent de polémiste » d'Emile de Girardin, il critiquait l'étroitesse de son goût, l'accusait de « rabaisser le journalisme contemporain », et terminait son article par cette peinture peu flatteuse et peu flattée du régime que venait d'inaugurer la *Liberté* :

« Ce n'est plus qu'un amas informe, indigeste de petits faits, qui tombent les uns par-dessus les autres, sans qu'aucun ferment d'idées mette en jeu et fasse lever cette pâte coupée en lourdes tranches. Tous les

mondes défilent tour à tour devant les yeux; chacun contient son fait divers. Mais de tous ces pitoyables ragots il ne se dégage pas une pensée juste, pas une vue d'ensemble, pas même une observation de détail : *c'est la conversation pure et simple de Prud'hommes d'estaminet en face d'une chope et d'un domino...* »

Pâles de rage, les rédacteurs de la *Liberté* s'assemblèrent. Ils savaient en matière de duel les principes d'Emile de Girardin. Mais, puisque le général refusait de croiser le fer, les soldats pouvaient se battre. Ils jurèrent de laver dans le sang de Sarcey l'injure faite à la *Liberté*. Ils tirèrent au sort. Le sort désigna Pessard. Il fut décidé que le bouillant Hector enverrait ses témoins au redoutable Francisque.

Les péripéties de ce duel légendaire ont été souvent contées. Il se trouvait que Pessard avait pour Sarcey la plus franche sympathie, et que Sarcey tenait Pessard en particulière estime. Le hasard n'en fait jamais d'autres. Néanmoins l'honneur commandait : les deux champions devaient obéir. Ils montèrent en landau par une froide matinée d'octobre et se dirigèrent vers les solitudes du bois de Vincennes. Sarcey et Pessard échangeaient, malgré leur querelle, des regards presque amicaux. Leurs témoins les mirent face à face le glaive en main, puis s'éloignèrent de quelques pas, afin de régler un point de détail. La discussion fut longue, car, si les adversaires étaient d'humeur pacifique, les témoins se haïssaient. Malespine et Arnould d'un côté; Duver-

nois et Fonvielle de l'autre, criaient à tue-tête, trépignaient, levaient les bras. Pendant ce colloque, Sarcey et Pessard, réduits à l'inaction, causaient tranquillement à quatre pas l'un de l'autre.

— J'ai froid, dit Sarcey. Je vais remettre mon paletot.

— Excellente idée! ajouta Pessard... Nous avons bien le temps de nous égorger... Et, ma foi! mon cher Sarcey, puisque l'occasion s'en présente, je ne résiste pas au plaisir de vous dire que j'honore infiniment votre caractère et votre talent.

— J'en ai autant à votre service... Mais alors que faisons-nous là?

— Je ne sais trop. Il paraît que vous m'avez abreuvé d'outrages.

— En êtes-vous sûr?...

— Dame! Tout le monde me l'affirme. C'est pourquoi il est nécessaire que je vous tue, à moins que vous ne préfériez me tuer.

— Moi! mon cher Pessard, j'aimerais mieux déjeuner avec vous au café Vachette!...

— Vous n'êtes pas dégoûté...

La conférence s'éternisait. Porthos-Malespine menaçait du poing d'Artagnan-Fonvielle, et Aramis-Arnould faisait siffler sa cravache aux oreilles d'Athos-Duvernois. Alors Sarcey, pris d'un rire homérique, laissa échapper ce mot devenu célèbre :

— Allons séparer nos témoins!

Ce grotesque incident eût dû mettre fin à la polé-

mique. Elle repiqua de plus belle. Émile de Girardin, qui ressemblait à Voltaire, mais qui n'écrivait pas comme lui, publia le lendemain la lettre suivante, dans laquelle Sarcey était balourdement insulté :

« Demander réparation d'une injure, c'est lui faire l'honneur de l'élever jusqu'à soi; sa juste flétrissure n'est pas dans le péril qui la change en courage; elle est dans l'impunité qui lui garde sa lâcheté et fait paraître l'injure encore plus vile. »

Les représailles étaient faciles. Sarcey railla agréablement le style de M. de Girardin et couvrit de ridicule sa pompeuse et prétentieuse phraséologie. Toutes les gazettes s'en mêlèrent, et les journaux illustrés, et les journaux satiriques. L'un d'eux représenta Girardin en costume de général en chef, se cachant derrière le flot pressé de ses rédacteurs. Un autre le montra se servant du cadavre d'Armand Carrel comme d'un bouclier, pour parer les coups d'épée... Girardin ne transigea point avec ses principes. Il demeura dans sa forteresse, et chargea seulement Duvernois de clore par un duel sérieux cette interminable et fastidieuse dispute...

Cependant la politique attirait Hector Pessard et l'entraînait dans son tourbillon... Il s'était rallié au bataillon des ennemis de l'Empire; il collaborait au *Courrier du dimanche*; il faisait cause commune avec les membres de la jeune opposition : Gambetta, Ranc, Jules Ferry, Henri Brisson, Adrien Hébrard, Spuller, Floquet. Son ami le plus intime, Clément

Duvernois, avait fondé un journal, *l'Époque*, qui tout d'abord mena contre le gouvernement une énergique campagne et qui bientôt se laissa corrompre... Pessard se sépara de Duvernois pour entrer au *Gaulois*, nouvel organe, mis par Edmond Tarbé au service des opinions libérales... La guerre éclata, puis la Commune. Les anciens camarades d'Hector Pessard, recueillant le fruit de leurs longues luttes, se hissèrent aux plus hauts emplois de la République. Il aurait pu, comme eux, s'atteler au « char de l'État » et se mettre à la tête des affaires. Il préféra garder sa plume de journaliste et conserver son indépendance. Le seul poste qu'il voulut bien accepter fut la direction de la presse au ministère de l'Intérieur. M. de Marcère, qui l'appréciait et l'aimait beaucoup, s'inspira souvent de ses conseils. Pessard le suivit dans sa retraite et prit la rédaction en chef du *National* Pendant près de dix ans il y défendit avec éclat la cause qui lui était chère; il rompit des lances en faveur de la république modérée; il chercha à secouer la torpeur du centre gauche, de ce groupe qui, pouvant s'appuyer sur la bourgeoisie française, ayant pour le soutenir les forces vives de notre pays, ne sut ou ne voulut jamais en tirer parti.

Hector Pessard fut-il déçu dans ses espérances, écœuré par les progrès du radicalisme et de l'esprit jacobin? Se lassa-t-il de prêcher dans le désert?... Toujours est-il qu'il dit adieu à la politique et revint à ses premières, à ses plus chères amours. Il reprit

goût au théâtre. L'âme du petit flûtiste de la Porte-Saint-Martin s'éveilla en lui et se remit à chanter. Et lorsque M. Arthur Meyer lui offrit de remplacer au *Gaulois* le critique Henry de Pène, il s'empressa de recueillir cette succession inattendue.

Telle est la carrière d'Hector Pessard. Elle lui fait honneur, elle fait honneur à notre corporation. Il m'a paru salutaire, surtout à l'heure présente, de raconter la vie de ce journaliste qui n'a point déserté le journalisme, de cet homme de lettres, qui est un homme de bien...

LE DERNIER BOULEVARDIER

Il est convenu que M. Aurélien Scholl est le dernier des « boulevardiers... »

Qu'est-ce que le *boulevard* et l'*esprit boulevardier*? La définition n'est pas aisée... Le mot *boulevard* n'est pas un mot comme un autre. C'est un terme symbolique qui désigne, à la fois, une longue avenue bordée d'arbres rachitiques et un ensemble de mœurs, d'habitudes, de modes et de préjugés qui sont le monopole exclusif des Parisiens; — et non de tous les Parisiens, mais seulement des vrais Parisiens, des Parisiens de Paris, de ceux qui constituent (pour employer le langage des *soiristes*) le Tout-Paris des premières...

Où commence le *boulevard*? A la Madeleine. Où finit-il? Au Gymnase. Après le Gymnase, ce n'est plus le boulevard, c'est la province. En deçà de la Madeleine, ce n'est pas encore le boulevard, c'est le chemin du Bois de Boulogne. Mais, dans le boulevard, il y a

un coin de boulevard qui est comme la quintessence du boulevard, c'est le tronçon qui part de l'Opéra et aboutit à la rue Vivienne. Et dans ce tronçon, il est un point où bourgeonne, où s'épanouit, où brille la fine fleur boulevardière, c'est le petit espace compris entre la rue Taitbout, la rue de Grammont, la rue Marivaux et la rue Le Peletier. Là s'élèvent cinq ou six maisons célèbres, qui de temps immémorial furent chantées par les poètes de la vie parisienne, maisons où l'on mange le pain de l'esprit et le pain du corps, la Librairie Nouvelle, qui durant cinquante ans reçut la visite quotidienne des rois de l'intelligence, le café Anglais, d'auguste mémoire, la Maison d'Or, le café Riche et le pauvre Tortoni, aujourd'hui démolis ou transformés...

Enfin, dans ce tout petit espace, déjà si réduit, dans cette citadelle minuscule du parisianisme, circule, droit comme un chêne, le monocle à l'œil, le teint frais, la moustache conquérante, CELUI qui, aux yeux de la postérité la plus reculée, incarnera l'esprit boulevardier de la dernière moitié de ce siècle...

Je l'ai nommé. C'est Aurélien Scholl.

Depuis son adolescence, vous entendez bien, Aurélien Scholl n'a pas *passé un seul jour* (sauf en cas d'absence ou de maladie) sans fouler l'asphalte du trottoir de droite du boulevard, à la hauteur de la rue Taitbout; sans souper au café Riche ou à la Maison d'Or, et sans s'asseoir de six à sept heures au perron de Tortoni... Et ne croyez pas qu'il y mette une affec-

tation, qu'il prenne des attitudes devant ses contemporains. Non... Scholl va au boulevard, comme les fleuves vont à la mer. Il obéit à une loi fatale. L'air vicié du boulevard est nécessaire à ses bronches comme l'air des montagnes aux poumons du Savoyard. Il ne saurait en être privé sans s'étioler, sans ressentir le « mal du pays »...

Je voudrais évoquer cette fine et mordante physionomie, vous dire quel charmant compagnon, quel convive incomparable, quel causeur éblouissant est Aurélien Scholl, vous donner une idée des trésors de grâce et de verve ingénieuse qu'il gaspille en grand seigneur, sans jamais regarder à la dépense... Et sur ce point, je confesse humblement mes torts, et je les confesse publiquement. Avant de le connaître, je calomniais Scholl dans mon for intérieur; sa grande réputation m'agaçait; je la jugeais supérieure à son mérite. Il me semblait qu'un demi-siècle de journalisme avait dû vider cet homme, et qu'il vivait maintenant sur les reliefs du passé. Je voyais en lu comme un *vieux beau* de l'esprit, presque aussi ridicule et beaucoup plus prétentieux que les *vieux beaux* de l'amour.

Or, je trouvai mon chemin de Damas... En 1890 ou 1891, nous fûmes appelés à Nice, par M. Raoul Gunsbour, pour y écouter la *Vie pour le Czar* de Glinka. Scholl était du voyage. Ce fut un rêve... Pendant dix jours il ne tarit pas d'anecdotes, de saillies, de mots drôles et piquants... Cela coulait de ses lèvres, sans

effort... Cela ne ressemblait pas aux boutades féroces et bilieuses de Théodore Barrière ou de Desgenais. Cela était charmant à entendre. Nulle pédanterie, nulle affectation; une bonhomie narquoise et d'autant plus redoutable, une façon négligente de lancer le trait et qui en redoublait la perfidie. Je me rappelle, entre autres, certaine discussion qui s'engagea à notre table particulière et qui mit aux prises Aurélien Scholl et Victor Wilder, le traducteur de Richard Wagner. Scholl est plus que patriote, il est chauvin. A tort ou à raison il s'imaginait que la représentation de la *Vie pour le Czar* était de nature à cimenter notre alliance avec la Russie, il estimait que la presse française se devait à elle-même de porter l'ouvrage aux nues, quels que fussent son succès réel et sa valeur artistique. Or il connaissait l'intransigeance de Victor Wilder, intransigeance aggravée par les premières atteintes du diabète et qui dégénérait volontiers en misanthropie. Il entreprit de le convertir à ses doctrines.

— Dis donc, Wilder! s'écria-t-il, d'un ton mi-sérieux, mi-goguenard. Pas de mauvaise plaisanterie! Tu sais que la *Vie pour le Czar* est un chef-d'œuvre, et j'espère que tu vas nous servir un article ruisselant!!

— Je ferai l'article qui me conviendra, et je n'accepte d'avis de personne, riposta Wilder de sa voix bourrue.

Alors s'engagea un tournoi prodigieux. Scholl lar-

dait d'épigrammes le critique du *Gil Blas*, celui-ci faisait tête avec l'énergie d'un sanglier forcé par la meute. A la fin, Wilder, harcelé, exaspéré, enragé, lança un mot énorme, que je me garderai bien de répéter et qui clôtura la discussion. Ajoutons que Wilder, qui avait à son service un joli brin de plume, publia sur la *Vie pour le Czar* un article pétillant de méchanceté. Tel fut le résultat de la propagande russophile d'Aurélien Scholl!

D'ailleurs — rendons-lui cette justice — il narguait son adversaire sans perdre un coup de fourchette... Scholl (autre aspect de sa riche nature) est un gourmet délicat. Il aime les bons plats et il aime que les plats soient copieux. Il possède une capacité stomacale tout à fait rare. Je me rappelle notre étonnement, quand, au retour de Nice, nous le vîmes devant nous, à deux heures de l'après-midi, ouvrir sa valise, en tirer deux pains, un jambonneau et une bouteille de pale-ale, et dévorer à belles dents ces provisions substantielles. Songez que nous sortions de table et que nous venions de déjeuner plantureusement... Nous ne pûmes que nous extasier sur cet appétit gargantuesque.

Manger, fumer, boire frais et dire des choses spirituelles, c'est toute la vie de ce petit-fils de Rivarol. Et si je n'ajoute pas l'amour à cette énumération, c'est que je n'ai pas le droit d'être indiscret!... Pourtant si je voulais écouter ce qui se dit, rapporter ce qu'on raconte!... Mais non!... Sachez, seulement, mesdames

que Rivarol, en même temps que son esprit, a légué à Scholl ses talons rouges !...

Je parlais tout à l'heure de la bonhomie du chroniqueur. Il ne faut pas s'y fier. Cette bonhomie recèle en ses flancs de redoutables venins. Scholl a trouvé dans sa vie un certain nombre de ces mots terribles qu'aucune riposte, si prompte soit-elle, n'arrive à parer. Je n'en citerai qu'un, qui est encore plus amusant que cruel, mais qui valut à Scholl une haine sans merci.

Il était assis, comme d'ordinaire, devant le perron de Tortoni, au milieu d'un groupe de camarades. Arrive un petit journaliste, sans beaucoup de talent ni de prestige et récemment décoré de la Légion d'honneur, pour des motifs d'ordre politique. Le nouveau venu prend une chaise et remarque que son ruban rouge — un beau ruban rouge tout neuf — est à moitié sorti de sa boutonnière. Il cherche, sans succès, à le consolider; le ruban persiste à quitter son alvéole.

— C'est, lui dit quelqu'un, que votre boutonnière est trop large...

— Je ne crois pas..., voyez...

— Alors, dit Scholl en ricanant, *c'est qu'il y a des moments où elle ne peut pas s'empêcher de rire!...*

Le mot était parti, comme une flèche!... Tête du monsieur qui s'efforça de rire — ainsi que sa boutonnière — mais qui rit jaune. Joie discrète et sournoise des assistants à qui le nouveau légionnaire était

médiocrement sympathique, et qui considérait le mot de Scholl comme un acte de justice supérieure.

Quand on est amoureux d'une femme, on lui adresse des vers. Quand on est amoureux du boulevard, on le chante. Scholl a chanté le boulevard. Les alexandrins que vous allez lire sont à peu près inconnus, je les ai copiés dans un vieil album, où nul éditeur ne s'avisera d'aller les cueillir. Ce ne sont pas de très grands vers ni de très beaux vers. Ils ont du moins le mérite de faire défiler à nos yeux quelques-uns des boulevardiers du second Empire (de 1858 à 1865).

Le boulevard Montmartre est charmant le matin;
On y sent le bitume et le rognon brochette;
Et le gaz, qui se mêle aux odeurs du gratin,
Ne tourne pas le cœur des gens de mauvais teint,
Qui rongent tristement l'os d'une côtelette.
Les garçons de café dévorent les journaux.
On s'arrache le *Droit*, feuille des tribunaux,
Pour y voir les amours de quelque jeune fille,
Qui, repoussant bien loin ses instincts virginaux,
Voulut dissimuler sa faute à sa famille.
Les omnibus trop longs, les coupés trop étroits,
Où le cocher prétend que l'on peut tenir trois,
Tournent incessamment le coin de quinze rues
Et, dans le macadam, les femmes peu vêtues,
Relevant leurs jupons par des moyens adroits,
Montrent aux curieux des formes incongrues....
Lurine arrive en deuil du palais Mazarin,
Léo Lespès traverse et se rend à Mulhouse ;
Puis du Terrail, qui sait calculer jusqu'à douze,
Conduit la Madeleine au front large et serein
Dont la grande beauté fait plus d'une jalouse.
On voit Jouvin, Rousseau, Bourdin, Villemessant
Qui, depuis quelques jours, se fait du mauvais sang;

Siraudin et Carjat, Adrien Decourcelle
A l'œil timide et bleu comme une demoiselle;
Dupenty, Révillon et l'opulent Brindeau
Qui sable son vermout sans y mettre un brin d'eau...
Enfin pour compléter un ensemble adorable,
On voit passer aussi cet homme infatigable,
Dont l'œil semble étonné déjà d'être à demain,
Monselet, qui revient — son corset à la main.

Ce tableau est plein de grâce. J'avais tort de décrier ces vers. Je m'aperçois en les transcrivant qu'ils sont pimpants et légers, et que le portrait de Monselet — cet homme distrait *dont l'œil semble étonné d'être déjà à demain* — est un pur joyau de ressemblance.

Je finirai par une historiette que je tiens de la bouche même d'Aurélien Scholl. Elle remonte aux temps lointains, aux jours insouciants et dorés de sa jeunesse. A cette époque, Scholl brochait une pièce quelconque avec Adolphe Belot, et les deux collaborateurs passaient de longues heures chez Tortoni à tarir des chopes et à causer du chef-d'œuvre.

Un soir Adolphe Belot, qui était joueur comme les cartes, propose à son ami une partie de piquet à un louis le point — une folie... Scholl accepte non sans répugnance, car il a toujours eu le tapis vert en horreur. La partie s'engage. Belot tombe sur une affreuse déveine, il subit des cataclysmes; en vain cherche-t-il à se rattraper. La guigne persiste. A deux heures du matin il perdait la somme ronde de quarante mille deux cents francs.

— J'en ai suffisamment, dit Scholl. Je vais me coucher. Je te donnerai ta revanche un autre jour... D'ailleurs, tranquillise-toi : je t'accorderai selon l'usage deux jours pour payer tes dettes!...

Scholl rentre chez lui et s'endort d'un profond sommeil, quand, à cinq heures du matin, il est réveillé en sursaut par des coups effroyables frappés à la porte de sa chambre. Il fait la sourde oreille; les coups redoublent. Il se décide à ouvrir et quelle n'est pas sa stupéfaction en se trouvant nez à nez avec Belot!... Belot, pâle comme la mort, les sourcils froncés, les poings crispés, empoigne une table, la pousse près du lit, tire un paquet de cartes de sa poche, et s'écrie avec l'organe ténébreux de l'acteur Boccage :

— Ma revanche!

C'en était trop!...

— Animal, triple brute! dit Scholl au comble de la rage. Vas-tu me f.... la paix! Il n'est pas permis de déranger un chrétien à pareille heure!

Mais Belot, implacable, comme le destin :

— Je ne sortirai pas sans que tu m'aies donné ma revanche...

Que faire! Scholl se résigna; et une seconde partie commença, plus agitée encore que la première. Belot sentant la chance venir, doubla, tripla les enjeux. Scholl, qui n'avait qu'une idée en tête : reprendre son somme interrompu, se plia sans mot dire à toutes les fantaisies de son adversaire. A sept heures, Belot avait regagné trente-neuf mille neuf cents francs.

Comme il s'apprêtait à battre les cartes, Scholl se dressa terrible et menaçant :

— Ah non! ah non! en voilà assez! tu m'abrutis, tu m'empêches de dormir, tu fais du tapage dans mes escaliers, tu vas me brouiller avec ma concierge, et tu aurais encore la prétention de gagner mon argent! File, et plus vite que ça!... File, ou je te jette par la fenêtre!... Et, tu sais, tu me dois encore trois cents francs!... Mais ceux-là, je te jure que tu me les paieras, dussé-je lâcher à tes chausses tous les huissiers de Paris!!!

Il faut entendre Scholl raconter cette histoire — ou toute autre histoire — avec son flegme impertinent, son sourire narquois et son léger accent bordelais, un accent presque impalpable, un rien, un souffle, un rêve, la caresse du zéphire, la gousse d'ail dans le manche du gigot!...

Je m'aperçois que je me suis occupé de l'homme bien plus que de l'écrivain. Cela n'a pas une grande importance. Scholl a publié de jolis romans, des comédies spirituelles. Mais de tous ses ouvrages, les meilleurs sont encore ceux qui n'ont pas paru, ceux qu'il a confiés à ses intimes autour des tables de Tortoni. On extraira de son œuvre une centaine de pages charmantes, mais il laissera mieux que quelques lignes de prose : il laissera une légende...

AUGUSTE VACQUERIE ET VICTOR HUGO

Si, dans quelque cent ans, un curieux de littérature cherche des renseignements sur M. Auguste Vacquerie et ouvre à son nom le Larousse ou le Bescherelle de ces temps lointains, je suppose qu'il y trouvera la mention suivante :

« Vacquerie (Auguste), célèbre écrivain du XIXe siècle, poète dramaturge, auteur de *Jean Baudry*, drame joué avec succès à la Comédie-Française, et de *Tragalbadas*, pièce romantique interprétée par Frédéric Lemaître, etc., etc. *Fut le disciple et l'ami de Victor Hugo.* »

Je ne crois pas qu'aucun biographe de M. Auguste Vacquerie oublie de rappeler l'amitié fidèle qui le liait au grand homme. On peut dire que cette affection gouverna sa vie, l'emplit tout entière, exerça sur son talent une influence décisive. Je m'en vais vous conter de quelle façon et à quelle époque le rédacteur en chef du *Rappel* connut le poète d'*Hernani*.

Cela remonte aux environs de 1834. Auguste Vacquerie venait d'achever brillamment sa seconde au lycée de Rouen ; il avait amassé une moisson de couronnes. Ses compatriotes le considéraient comme un jeune homme extrêmement distingué et appelé à un superbe avenir. Il était allé passer les vacances dans une maison de campagne, que possédait sa famille, aux bords de la Seine, et ne songeait qu'à goûter les douceurs du *farniente*, lorsqu'il vit, un beau jour, arriver certain homme grave, tout de noir habillé, ayant l'aspect timide et obséquieux.

— M. Auguste Vacquerie? demanda le visiteur.

— C'est moi-même...

— Je désirais parler à M. votre père...

Le jeune Vacquerie, très intrigué, va chercher son père, lui présente l'inconnu. Et ce dernier, d'une voix pateline :

— Monsieur, dit-il, souffrez que je vous félicite des triomphes universitaires de votre fils. La renommée en est venu jusqu'à moi. Vous n'en serez point surpris quand vous saurez que je dirige une grande institution de Paris, située dans le voisinage du lycée Charlemagne. Je cherche à recruter des élèves laborieux qui me fassent honneur et qui soient en mesure de cueillir quelques lauriers au prochain concours général. Voulez-vous me confier ce jeune homme? J'en aurai soin, je m'occuperai de sa carrière, je le pousserai dans le monde. Quant à la question d'honoraires, je m'en remets à votre déli-

catesse, vous me donnerez ce qu'il vous plaira. C'est encore moi qui serai votre obligé.

Vous vous représentez l'émotion du petit Auguste. Il était excessivement troublé. Sans doute, la perspective d'être exhibé comme nourrisson modèle dans une « boîte à bachot » lui semblait peu enviable. Mais, d'autre part, il aurait la satisfaction de vivre à Paris, il y rencontrerait des hommes célèbres, Balzac, Dumas, Hugo, ce Victor Hugo qui incarnait, à ses yeux, la littérature de l'avenir, ce Victor Hugo dont, avec son camarade Paul Meurice, il récitait les vers le soir, avant de s'endormir. Et il prendrait part aux glorieuses batailles, il exhiberait un gilet rouge au parterre de la Comédie-Française, il ferait le coup de poing contre les épiciers de l'école du Bon Sens; et le Maître, remarquant l'ardeur de ce néophyte, l'adopterait, lui donnerait une place dans son cœur.

Auguste Vacquerie jeta à son père un regard suppliant qui voulait dire : « Accepte la proposition de ce monsieur, laisse-moi partir. » Le marché fut conclu séance tenante. Et au mois d'octobre suivant, notre lauréat, son baluchon sur l'épaule, débarquait rue Coq-Héron où remisaient les diligences de Normandie...

Il eut tout d'abord une déception. Son marchand de soupe lui avait tendu un piège. Cet homme cruel comptait tirer le plus de profit possible de sa nouvelle recrue.

— Mon cher enfant, lui dit-il le premier jour, per-

mettez-moi de vous donner un conseil. Vous comptiez entrer cette année en rhétorique. Ce dessein me paraît prématuré. Le niveau des études est ici bien supérieur à ce qu'il est en province. Vous fûtes à Rouen un excellent élève de seconde; vous serez ici un très bon élève de troisième. Vous allez redoubler votre troisième.

Le sang de Vacquerie « ne fit qu'un tour. »

— Adieu, monsieur, dit-il en se dirigeant vers la porte.

— Eh! quoi! mon enfant, qu'avez-vous, de grâce? Vous aurais-je offensé, sans le vouloir?

— Comment! s'écria le bouillant jeune homme. Vous me proposez, à moi, de redoubler une classe! Vous voulez que je moisisse sur vos bancs, que je remâche des auteurs que je connais, non pas dans mon intérêt, mais dans le vôtre, parce que vous comptez bien que me trouvant plus fort que mes camarades je les battrai au concours, et que je servirai d'enseigne à votre maison. Eh bien, monsieur, je n'accepte pas ces combinaisons. Je vais, tout de suite, commencer ma rhétorique. Et je serai bachelier en juillet prochain. Et si cela ne vous convient pas, dites-le... Je reprends la diligence...

Quoique Normand d'origine, Vacquerie était Breton pour l'entêtement. Il n'a rien perdu, en vieillissant, de ses qualités natives. Ce qu'il veut, il le veut bien, et nulle autorité divine ou terrestre ne saurait l'empêcher d'agir à sa guise... Le magister dut céder; il

n'était pas au bout des capitulations. Vacquerie avait une idée fixe : approcher de sa chère idole, serrer les mains de Victor Hugo. Il s'avisa d'un stratagème...

Chaque année, les élèves de l'institution où se trouvait Vacquerie avaient coutume de jouer, à l'occasion de la Saint-Charlemagne, une comédie classique. *Athalie*, *Esther* ou *Mérope* faisaient ordinairement les frais de cette représentation, à moins que ce ne fût *le Misanthrope*, *les Femmes savantes* ou *le Menteur*... Vacquerie réunit ses condisciples en des conciliabules mystérieux; on les vit deux ou trois jours de suite s'assembler au fond de la cour et pérorer avec une extrême animation. Vous devinez ce qui sortit de ces meetings : une motion révolutionnaire. Il fut décidé, à une écrasante majorité, que désormais l'ancien répertoire avait vécu et que les œuvres de Racine, de Corneille, de Molière seraient remplacées par des drames romantiques, et que, pour inaugurer l'ère des réformes, on irait, en chœur, demander à Victor Hugo l'autorisation de jouer *Hernani*, dans le dortoir du collège, transformé, pour la circonstance, en théâtre...

Le dimanche suivant, à l'insu de M. le principal, cinq ou six potaches sonnaient au logis du maître. En tête de la députation se trouvait notre Vacquerie, défaillant d'émotion. Il était, depuis longtemps, en correspondance avec Hugo, il lui avait envoyé des vers, il avait reçu de lui des encouragements flatteurs libellés en style lapidaire... Mais le voir là face à

face..., contempler son visage..., subir l'éclair de sa prunelle..., entendre le son de sa voix!...

Hugo se montra séduisant comme il savait l'être quand il voulait s'en donner la peine. Il aimait lire l'admiration dans les yeux de la jeunesse; son orgueil savourait, comme un encens, le trouble des débutants qui défilaient au pied de son trône. Il accorda de la meilleure grâce la permission requise, il donna de précieux avis sur l'interprétation de sa pièce, raconta de piquantes anecdotes sur Mlle Mars et Firmin, puis, s'élevant aux sereines régions de l'art, il formula, en quelques mots décisifs, les théories de l'Ecole... Vacquerie s'en retourna ébloui, il jura de conquérir la tendresse du grand écrivain. Il multiplia ses visites, il devint le plus ardent des disciples. Au bout de quelques mois, une étroite amitié se nouait entre ces deux hommes, dont les destinées étaient désormais liées l'une à l'autre. Vacquerie s'associa aux joies, aux peines, aux triomphes, aux revers, aux deuils intimes de Victor Hugo, il le suivit en exil, il le ramena en France, il lui ferma les yeux, il s'occupe aujourd'hui de publier ses œuvres posthumes. Et l'on peut dire que quelque chose d'Hugo flotte autour de lui et que, malgré l'éclat de son talent personnel, c'est Hugo que l'on révère et que l'on redoute en lui.

M. Vacquerie n'a pas abusé de son énorme influence. Il pouvait à son gré devenir académicien, député, ministre. Il est demeuré simple citoyen...

Et, s'il lui est arrivé de solliciter une faveur, ce n'a jamais été pour lui-même. D'ailleurs le gouvernement de la République lui est tout acquis. Dès qu'il exprime un désir, ce désir est exaucé. Les plus fiers caractères plient devant sa volonté souveraine. On l'a bien vu, lorsqu'il s'est agi de décorer M. Delaunay, de la Comédie-Française.

On hésitait beaucoup, non que l'artiste fût indigne d'une telle distinction, bien au contraire, mais la chancellerie tenait rigueur aux comédiens. Delaunay, à qui la croix était depuis longtemps promise et qui ne la voyait jamais venir, annonça son intention de quitter la scène. M. Vacquerie résolut de tenter un suprême effort. Il s'en alla trouver le ministre de l'Instruction publique, qui était Jules Ferry.

— Vous avez tort, lui dit-il, de laisser partir Delaunay.

— Comment le retiendrais-je si sa résolution est prise?

— Je me charge de modifier sa résolution.

— Comment cela?

— Je ne puis vous l'expliquer. Donnez-moi pleins pouvoirs, et promettez-moi, mon cher ministre, de ne pas me désavouer.

— Eh bien, j'y consens : ce que vous ferez sera bien fait.

Vacquerie vole à tire-d'aile chez Delaunay.

— Cher ami, je vous apporte une grande nouvelle. Votre nomination est à l'*Officiel*; elle va paraître

incessamment. Toutefois elle pourrait être rapportée si le bruit de votre retraite se confirmait. Donc, démentez ce bruit au plus vite, il n'est que temps.

Un quart d'heure après, M. Vacquerie revient rue de Grenelle.

— Delaunay nous reste, c'est convenu... Seulement il compte recevoir le ruban rouge. Et si vous voulez mettre le comble à son bonheur, vous le lui apporterez vous-même demain, pendant un entr'acte.

Jules Ferry n'avait qu'une parole. Le lendemain, il pénétrait dans les coulisses du Théâtre-Français et remettait au comédien le précieux brevet, accompagné de quelques phrases émues. Le grand chancelier n'était point trop satisfait. Il se consola en décorant Delaunay, non comme *artiste dramatique*, mais comme *professeur de déclamation*.

LE POÈTE MILLIONNAIRE

M. Jacques Normand est un des nabads des lettres françaises. Il a eu ce bonheur ou ce malheur (comme il vous plaira) de naître fort riche. Il a été élevé dans la dentelle, dans le velours et dans le brocart; mais il ne s'est point laissé amollir par ce luxe, il a travaillé comme un simple fils d'ouvrier qui veut faire son chemin; il a passé des examens difficiles, il est entré à l'École des chartes; puis il s'est jeté dans les lettres, où il a conquis une place désirable.

Et quelques-uns se permettent de railler ce millionnaire! Moi, je l'admire sincèrement. Songez donc! M. Jacques Normand aurait pu devenir simplement un clubman, un sportsman; il aurait pu faire courir, élever des poulets d'Inde, passer ses journées avec des palefreniers, ses soirées avec des dames légères et ses nuits avec des croupiers; il aurait pu fonder un cirque, dresser des lapins savants, organiser des concours de bicyclettes... Et cet homme, qui était si

bien né pour ne rien faire, a eu le courage de résister à l'entraînement de son milieu, de renoncer aux distractions imbéciles des mondains et des mondaines, et de se créer des occupations intelligentes, et de s'adonner aux travaux intellectuels. Mais c'est un héros! vous dis-je, un héros des temps antiques, dont le nom devrait être inscrit au fronton de nos lycées! Ah! si tous les fils de famille suivaient son exemple, le niveau des « hautes classes » monterait sensiblement, et notre brillant confrère Henri Lavedan ne pourrait pas, dans ses livres, nous montrer cette collection de pantins grotesques qui, selon lui, constitue le personnel du « monde où l'on flirte ! »

Il ne faudrait pas juger M. Jacques Normand sur les *Écrevisses*, le *Fou Rire*, le *Chapeau*, le *Baptême d'Antoine* et autres monologues qui ont fait pendant dix ans, et qui font encore, j'en suis sûr, le délice des salons bourgeois. Il vaut mieux que cela. D'abord il a écrit, avec Guy de Maupassant, *Musotte*, une des pièces les plus sincères que nous ayons applaudies depuis dix ans. J'ajouterai que, comme versificateur, Jacques Normand n'est point le premier venu. Sans doute, il n'a pas le lyrisme supérieur des grands poètes, l'éclat de Leconte de Lisle, la grâce pénétrante de Sully-Prudhomme, la virtuosité de Richepin ; mais il circule sous ses strophes comme un air de belle humeur, de santé et de gaîté cavalière...

J'ai retrouvé, l'autre jour, une plaquette de Normand complètement épuisée et oubliée. Elle parut

en 1871, sous ce titre : *Tablettes d'un mobile*. Il faut vous dire que Jacques Normand prit le sac pendant la guerre et se mit, comme d'ailleurs tous les Parisiens de son âge, à la disposition du ministre de la Guerre. Il suivit pendant six mois son régiment de mobiles, montant la garde, couchant sur la dure, passant des nuits en sentinelle à proximité de l'ennemi, accomplissant enfin ses devoirs de patriote et de bon soldat. Il a consigné, dans ce petit livre, ses souvenirs de campagne. Ces rimes (car ce sont des rimes) dénotent une certaine inexpérience. Jacques Normand avait vingt ans à peine et n'était pas encore maître de sa plume. Les pages où il pleure sur les malheurs de la France, où il flétrit l'infamie des Prussiens et les horreurs de la guerre, valent plus par le sentiment que par la forme. Mais il en est d'autres, moins solennelles, et qui sont charmantes. Jacques Normand était Français et il était jeune : c'est vous dire que, même au sein des dangers, il gardait une heureuse insouciance. Il s'amusait, entre deux combats, des incidents de la route et du hasard des rencontres. On ne soupait pas toujours! On trouvait quelquefois de mauvais gîtes! Bah! avec un peu de philosophie, on s'en arrangeait, et tout finissait par des chansons.

Un jour, l'escouade de Jacques Normand reçoit un billet de logement pour la maison de campagne de M. X..., à Bobigny. Nos camarades se frottent les mains. Une maison de campagne! Quelle aubaine

inespérée! Leur imagination entrevoit déjà des lits moelleux, une cave bien garnie et des cuisines flambantes. Ils arrivent... et qu'aperçoivent-ils, ô déception!

Au sein d'un vaste champ d'oignons et de poireaux,
Une vieille maison sans porte ni carreaux,
Où le vent pleure!
Quatre murs enfumés, ornés par-ci, par-là,
De créneaux et de trous, un toit percé, voilà
Notre demeure.

C'est là que j'ai souvent maudit à plein juron
Les Bismarck, les Guillaume et les Napoléon,
Grands tueurs d'hommes,
Qui, sans jamais quitter sommiers ni matelas,
Ronflent toute la nuit et font faire aux soldats
Les mauvais sommes.

Jacques Normand se faisait de grandes illusions sur la paresse des hommes de guerre. Nous avons su depuis que Bismarck et Guillaume ne passaient pas toutes leurs nuits à dormir... Mais il est si naturel qu'un pauvre soldat calomnie ses ennemis, quand il a les pieds gelés et le ventre vide!

C'est là qu'en sentinelle, assis sur un tonneau,
Sans broncher, j'ai reçu de la grêle, de l'eau
Et de la neige;
Là que plus d'une fois, dans ce tonneau plongé
Jusques au haut des reins, j'ai pris, pauvre assiégé,
Des bains de siège.

Cependant décembre arrive et le jour de Noël, cette fête qu'il est si doux de célébrer en famille!... Les mobiles, réunis sur le plateau d'Avron, songent aux

absents, au foyer lointain que quelques-uns d'entre eux ne reverront pas. Et ils se sentent envahis par une sombre mélancolie. Allons! il faut s'étourdir, secouer cette tristesse! On improvise un réveillon au grand air.

Te souvient-il du réveillon
Que nous avons fait cette année,
Au sommet du plateau d'Avron
Dans notre cahute enfumée?

C'était vraiment splendide à voir!
Le lustre était une chandelle,
La cave un superbe arrosoir,
L'argenterie une gamelle.

Nous avions, tout autour de nous,
La neige comme nappe blanche,
Comme table nos deux genoux,
Et comme fauteuil, une planche.

Le menu n'est pas riche..., mais quand on a de l'appétit!

Après le potage arrosé
D'un peu de cheval coriace,
Parut l'entremets composé
D'un riz chocolat à la glace.

Le repas s'achève allégrement, on vide des verres d'eau sucrée à la santé de la cantinière, puis chacun s'endort d'un calme sommeil.

Après ce triple toast, porté
Au talent de la cuisinière,
Chacun d'entre nous a chanté
Un refrain d'amour et de guerre.

Si bien qu'à minuit seulement,
Au sein de la cabane obscure,
Un formidable ronflement
Sortit de chaque couverture.

Pendant que nous soupions ainsi
Et que nous disions des folies,
Les Prussiens, en face, au Raincy,
Établissaient leurs batteries.

Enfin la paix est signée, et Jacques Normand peut déposer son fusil! Pauvre fusil! Il l'aime maintenant, il le contemple avec attendrissement et de même que Béranger dédiait des strophes émues à son vieil habit, notre jeune soldat poète adresse à son fidèle mousquet, à son bon compagnon de guerre, ces touchants adieux :

A MON FUSIL

Il me va donc falloir te rendre,
Bon fusil, que pendant six mois
J'ai couvé d'une amitié tendre,
Et que j'ai frotté tant de fois!

Or çà, notre tâche est finie;
Nous avons malgré nos regrets,
En fait de gloire, une élégie,
En fait de lauriers, des cyprès.

Lorsque nous fîmes connaissance
Au camp, jadis, te souviens-tu?
Combien nous avions de vaillance
Et quelle était notre vertu?

Pendant six mois, j'ai cru sans cesse
Qu'un jour viendrait où nous pourrions
Essayer tous deux notre adresse
Et trouer d'épais bataillons.

Hélas! malgré notre espérance
Et nos efforts, mon vieil ami,
Nous n'avons sur la conscience
Le meurtre d'aucun ennemi.

Va donc! je te quitte sans peine
Et te laisse aller de ma main
Comme on jette un bâton de chêne
Qu'on a coupé sur son chemin...

Ce petit morceau est plein d'esprit; il trahit en outre une rare modestie. Jacques Normand avoue ingénument qu'il n'a tué aucun ennemi durant la campagne. J'aime mieux cette humilité que l'ostentation des fiers-à-bras qui vous narrent, à grand renfort de détails, des exploits imaginaires!

LA MAISON DE RENAN

Par un beau jour de septembre, vous descendiez de Louannec vers la rade de Perros. A mi-chemin, sur la gauche, vous aperceviez une petite maison ensevelie sous les feuilles et précédée d'une allée touffue. C'est là que, chaque année, M. Renan venait se délasser de ses fatigues. Il chérissait ce coin de verdure, que les habitants du pays avaient baptisé d'un joli nom : Rosmapamon (*Ros-mab Hamon, la colline du fils de Hamon*, selon l'explication du linguiste Quellien). Il s'y réfugiait avec délices, moins pour se reposer que pour y savourer la brise marine, la bonne brise du pays natal.

Levé à l'aube, il s'attelait à sa tâche accoutumée. Pour se distraire des austères travaux de l'exégèse, il employait parfois ses loisirs à retracer ses souvenirs de jeunesse, ou à fixer le canevas de quelque drame philosophique. *Caliban*, *l'Eau de Jouvence* et *le Prêtre de Neni* furent conçus à Rosmapamon. Et

pendant que sa plume courait sur le papier, l'auteur de la *Vie de Jésus* éprouvait une grande douceur à écouter le tintement des cloches lointaines.

Après déjeuner, on descendait au jardin. Très vaste, ce jardin, arrosé de sources fraîches. M. Renan le parcourait d'un pas lourd, s'arrêtant pour deviser en patois avec les gars du village. Peu à peu, l'illustre philosophe redevenait Breton bretonnant et se sentait repris tout entier...

Un charme singulier s'exhale de cette terre où tout est demeuré antique, les monuments, les mœurs, la civilisation, les idées. Dès qu'on y pénètre, on y respire comme un mélancolique parfum du passé; la nature même contribue à cette impression. Ce ciel souvent gris, ces verdures sombres, ces vallées humides que la saison des pluies transforme en marais; ces routes sinueuses, encaissées, bordées de haies vives, ces champs accidentés, pierreux, semés de roches, remplis de maigres ajoncs et de fougères, ces falaises non point brûlées et abruptes comme en Normandie, mais qui s'abaissent en pente douce et boisée jusqu'à la mer; ces croix de granit, ces vieux calvaires qui étendent leurs bras sur les chemins comme pour protéger le chrétien qui passe, tout cela donne au pays une physionomie dévote et pensive. Et lorsqu'un rayon de lune illumine ces plaines sévères, jette son jour blafard dans le mystère du chemin creux, on a grand'peine à réprimer un frisson. On comprend tout à coup la mythologie des

landes... Un peuple de « gnomes » et de « fadets » jaillirait de ces buissons qu'on n'en serait pas autrement surpris. Tout favorise la superstition dans cette contrée, et cette superstition même a sa poésie qui séduit les artistes et laisse une empreinte ineffaçable à ceux qui l'ont goûtée dès l'enfance.

Voilà pourquoi M. Renan se plaisait à revenir dans sa péninsule où chaque pierre évoquait la silhouette du Broyeur de Lin, du Père Système et de la petite Noémi.

Il aimait ces populations un peu sauvages, il se mêlait volontiers aux groupes de matelots et de pêcheurs, et suivait — de loin — les pieux pèlerinages de Notre-Dame de la Clarté. Tous les ans, au 15 août, ce pèlerinage s'accomplissait en grande cérémonie. L'officiant gravissait une falaise escarpée, dominant de trois cents pieds les eaux mugissantes de l'Océan et haranguait les fidèles prosternés.

Quelqu'un s'avisa de railler devant M. Renan cette naïve coutume.

« Vous avez tort, dit-il; ces manifestations sont touchantes; j'aime mieux la messe célébrée simplement sur ce récif au milieu de la foule recueillie, que les pompeux offices de nos cathédrales. Ce curé, dont vous vous moquez, ressemble aux missionnaires de l'ancien temps. Ses aïeux entraînaient les chevaliers aux croisades. »

Pendant la belle saison, la villa de Rosmapamon s'emplissait de visiteurs. Nul Parisien de marque ne

passait aux environs sans se détourner de son chemin; une hospitalité cordiale l'y attendait. Le Maître se montrait affectueux avec les hommes, empressé et galant vis-à-vis des femmes, charmant avec tout le monde. Sa joie était grande quand un ami d'enfance le venait voir. On causait de Tréguier, des vieilles rues arpentées jadis au sortir du séminaire et de l'église, et du cloître, et de la chapelle où saint Tugdual était honoré.

Toutefois, M. Renan, sous des formes exquises, cachait des idées très fermes. Il ne ressemblait pas absolument au Renan édulcoré que nous montre la légende. Il avait ses heures d'emportement et de violence ; et quelquefois il surprenait ses intimes par la vivacité de ses discours.

Tel il apparaissait à son cercle de famille, tel on le retrouve dans ses lettres. Il a ordonné que sa correspondance fût détruite. Nous le regrettons, car elle nous eût apporté des révélations piquantes. M. Renan a écrit un nombre incalculable de billets de politesse tout à fait insignifiants; mais à ses familiers, à ses confidents, il tenait un autre langage et dévoilait toute sa pensée. Deux semaines avant sa mort, il adressa à M. Berthelot quelques pages merveilleusement nobles et sereines. Le grand écrivain se savait perdu; il parlait de sa fin prochaine avec une admirable tranquillité et annonçait son intention de revenir mourir en son bien-aimé Collège de France...

Je ne puis, hélas! reproduire ce beau morceau de

philosophie, mais je vais vous offrir une autre lettre inédite extrêmement curieuse et que mon spirituel ami Georges Peyrat a bien voulu me communiquer. Voici dans quelles circonstances elle fut écrite.

Le célèbre parlementaire Alphonse Peyrat avait publié, en 1856, une longue étude sur Bossuet. En sa qualité de libre penseur et de démocrate, Peyrat n'aimait guère les évêques, et il honorait l' « Aigle de Meaux » d'une antipathie particulière. Son étude — véritable pamphlet — très serré de forme et habilement documenté, contenait une analyse peu bienveillante du caractère de Bossuet et mettait en lumière les défaillances, les complaisances et les petitesses du prélat. Alphonse Peyrat s'attachait à démontrer : 1° que Bossuet fit toujours passer ses devoirs de courtisan avant ses devoirs de bon chrétien; 2° qu'il prépara tortueusement la révocation de l'Édit de Nantes; 3° qu'il chercha, par des moyens déshonnêtes, à calomnier son rival, Fénelon, et à le perdre dans l'esprit du roi.

L'article se terminait par ces lignes :

« M. de Lamartine a dit que le mot qui se présente à l'esprit pour caractériser Bossuet, c'est le mot « prêtre ». Oui, mais ce n'est pas le prêtre tel que l'histoire nous le montre dans saint Jean Chrysostome attaquant, au péril de sa vie, l'impératrice Eudoxie, et dans saint Ambroise défendant l'entrée de son église à Théodose, assassin de son peuple. C'est le prêtre, résultat de deux cents ans de contro-

verses religieuses, héraut et professeur de pouvoir absolu, n'ayant dans la main qu'un glaive de feu et dans la voix que des accents terribles et menaçants. Bossuet eut à un degré incomparable la solennité du langage, la pompe des idées; mais le sentiment éminemment chrétien qui attire à Dieu en faisant chérir sa bonté, mais cette effusion et cette tendresse avec lesquelles Jésus-Christ disait que son joug était doux et léger à porter, lui manquèrent complètement. Il est impossible de ne pas admirer l'orateur, mais il est impossible d'aimer l'homme. On se détourne, au contraire, avec douleur du spectacle d'un si grand esprit joint à un si triste caractère. »

Dès le lendemain, Alphonse Peyrat recevait d'Ernest Renan la lettre suivante, qui, après un sommeil de quarante ans, mérite d'être exhumée :

Paris, 8 avril 1853.

Monsieur,

Je vous remercie bien vivement de vos beaux articles sur Bossuet, que j'ai reçus et lus avec le plus grand intérêt. Je vous félicite d'avoir osé attaquer avec tant de franchise et de vigueur une idole de l'admiration routinière.

Les influences combinées du clergé, de l'Université et de la littérature rhétoricienne avaient élevé autour de Bossuet une sorte d'enceinte sacrée que vous percez avec autant d'audace que de bonheur. Pour ma part, la destruction de cette superstition-là (dans la mesure bien entendu où une superstition se détruit) a toujours été une

de mes idées fixes. Vous venez de réaliser ce que j'aurais voulu faire vingt fois mieux que je ne l'aurais fait : vos preuves sont décisives et votre exposition pleine de force d'habileté.

J'attends avec impatience la seconde série d'articles où vous examinerez comme écrivain celui dont vous avez détruit le prestige comme homme. Montrez hardiment ce qu'il a fallu de naïveté et de confiance dans les rhéteurs pour accepter comme des chefs-d'œuvre un ouvrage aussi puéril que l'*Histoire universelle*, qui de nos jours mériterait à peine de figurer parmi les ouvrages destinés à un pensionnat de religieuses; la *Politique tirée de l'Écriture*, ignoble parodie de la Bible au profit de Louis XIV; l'*Histoire des variations*, fondée tout entière sur un sophisme évident; les écrits philosophiques, vrais cahiers de collège, sans aucune valeur; les écrits sur l'Écriture sainte, pleins d'une exégèse arriérée, à une époque où une critique meilleure se faisait jour avec Richard Simon. Les persécutions suscitées par Bossuet à ce grand homme, si supérieur à son temps dans le domaine de la science sacrée, m'ont toujours semblé caractéristiques de l'esprit absolu et borné de l'Église gallicane et de la Sorbonne en particulier. Pour tout ce qui est de la méthode et du fond des connaissances, Bossuet n'est en réalité qu'un sorbonniste encroûté; je ne crois pas exagérer en ne lui laissant absolument que le mérite d'orateur. Celui-là il le possède à un haut degré : s'il se fût contenté du rôle d'un Mascaron ou d'un Fléchier, on eût pu l'accepter comme le premier des maîtres en éloquence classique; mais la prétention de résoudre avec de la rhétorique les plus graves problèmes de la religion, de la politique, de l'histoire, de la philosophie est insoutenable. C'est en flattant les mauvaises tendances de l'esprit français, toujours séduit par la pompe du langage et par une prétendue apparence de sens commun, que Bossuet est arrivé chez nous à cette

espèce de dictature intellectuelle que vous lui avez si victorieusement contestée.

Recevez de nouveau, monsieur, mes félicitations pour votre acte de courage (je ne crois pas trop dire en employant ce mot) et croyez aux sentiments infiniment distingués avec lesquels je suis

Votre tout dévoué serviteur.

E. Renan.

Idole de l'admiration routinière! esprit absolu et borné! ignoble parodie au profit de Louis XIV! Sorbonniste encroûté!... Voilà qui est catégorique. M. Renan, cette fois, ne se préoccupe guère d'envelopper sa pensée d'un réseau de grâces fuyantes. Il l'exprime sans détours et son billet renferme, en quelques lignes, le plus âpre réquisitoire qu'on ait jamais lancé contre Bossuet.

Ernest Renan s'est donc calomnié en déclarant « que sa correspondance serait la honte de sa mémoire, qu'elle ne valait pas la peine d'être publiée et que ses lettres, contournées, inégalement tordues par l'ennui, avaient été composées dans la torpeur d'une demi-somnolence... » La lettre qu'on vient de lire n'est pas d'un homme endormi. Il faut avouer, en tout cas, que M. Renan avait la somnolence — puisque somnolence il y a — singulièrement agressive!...

Mais l'illustre philosophe ne s'abandonnait ainsi que dans le cercle étroit de ses proches. Dès qu'il se trouvait en présence d'un indifférent, il s'armait d'une

couche impénétrable de bienveillance et de politesse. Son extrême aménité lui attira maintes fois des désagréments. Vous en jugerez par cette anecdote.

Ceci se passait en 1890. M. Renan reçoit un jour d'Angleterre certain billet dans lequel un inconnu lui pose quelques questions de philologie. M. Renan s'empresse de répondre, et il ajoute que si jamais son correspondant vient à Paris, il sera charmé de s'entretenir avec lui.

Au reçu de cette lettre flatteuse, notre insulaire boucle sa valise, franchit la Manche et se précipite au Collège de France. Il arrive, juste au moment où M. Renan se disposait à monter en fiacre pour se rendre à la gare Montparnasse :

— Je suis vraiment désolé, cher monsieur, je pars ce soir pour Rosmapamon et vous savez que le train n'attend pas. Mais, si jamais vous passez par la Bretagne, venez me demander l'hospitalité.

Trois jours après, l'Anglais sonnait à la porte de Rosmapamon. Il y demeura un mois, vous avez bien lu *un mois*, durant lequel M. Renan ne put jamais se résoudre à le congédier : l'étranger buvait, mangeait, prenait des notes, baragouinait un mauvais français et M. Renan continuait de lui montrer bon visage. Bien plus, lorsque ce singulier personnage consentit enfin à déguerpir, M. Renan eut l'imprudence de lui dire en subissant son *shake hand* :

— Au plaisir de vous revoir!...

Fatale parole! L'année suivante, l'Anglais revint s'installer pendant huit jours à Rosmapamon...

Il sera obligé de s'enquérir d'un autre grand homme. Mais je doute qu'il trouve, de longtemps, un aussi indulgent amphitryon!

MAURICE BOUCHOR POÈTE ET VÉGÉTARIEN

La France compte un végétarien inexorable, intransigeant, à cheval sur les principes : Maurice Bouchor. Le délicat poète a dit adieu à la bonne chère, aux délices des coulis onctueux, des venaisons exquises et des gibiers raffinés. Ainsi qu'un anachorète des premiers temps de l'Église, il se nourrit de laitage et de pain bis, et s'il ne pousse pas l'humilité jusqu'à grignoter des racines crues, le seul luxe culinaire qu'il se permette est de savourer, chaque dimanche, le plat de lentilles d'Esaü...

Eh ! quoi, ce Bouchor frugal, ce Bouchor végétarien, serait-il le même Bouchor qui, dans *Tobie*, a mis en scène le goinfre Ragouel, qui, dans *Noël*, a célébré en si jolis termes les allégresses du réveillon, qui, dans la *Légende de sainte Cécile*, a loué, par la bouche de Gaymas, les joies des paradis sensuels, et qui, dans la *Dévotion à saint André*, a décrit avec succulence certain repas, dont les spectateurs du Petit-

Théâtre ont gardé un souvenir attendri?... Rappelez-vous ces beaux vers gourmands, qui resteront parmi les plus pittoresques de notre langue :

Beau spectacle, à coup sûr, que notre argenterie,
Nos fins cristaux, la table élégamment fleurie,
Les flacons où reluit l'or de certain muscat
Qu'un arbitre du goût jugerait délicat.
Les beaux fruits qu'au verger je cueillais tout à l'heure,
La salade bien fraîche et les roses de beurre...
Le coup d'œil est aimable; on ne peut le nier.
De plus, en allant voir notre cher cuisinier,
Qui veut bien me traiter parfois en camarade,
J'ai reniflé l'arome exquis d'une dorade.....
Sur un feu doux, parmi le thym et le laurier,
Elle boit du vin blanc sans se faire prier.
Ah! rien que d'y penser, mes bons amis, j'en bave!
Près de ce court-bouillon étonnamment suave,
J'ai vu, messieurs, une oie à la broche pleurant
Un jus qui ne m'est pas du tout indifférent,
Et qui, mêlé de fine et savoureuse graisse,
En coulant sur mon pain, m'emplirait d'allégresse.
Notre convive aurait grand tort d'être manchot;
D'autant que l'aubergine et le fond d'artichaut,
Que Monseigneur lui-même accueille d'un sourire,
Dans l'huile en crépitant, daignent se laisser frire.

C'est ainsi... Le père de Farigoul, de Ragouel, de Théodas, de Gaymas s'est amendé. Nous l'avons vu, au dernier dîner des sympathistes, absorber trois cuillerées de potage, dévorer quelques croûtons, et croquer une pomme — dessert modeste. En vain essayâmes-nous de le tenter en lui présentant d'odorantes volailles et d'orgueilleux foies gras, blondissant sous la gelée. Il demeura impassible, et nous ne

vîmes pas flamber sous sa calme paupière l'éclair du désir!...

L'avouerai-je? la conversion de Maurice Bouchor m'a laissé rêveur. J'ai voulu être édifié sur le chapitre du végétarisme, j'ai remué la poudre des bibliothèques; j'ai interrogé les princes de la science; j'ai recueilli des chiffres, noté des témoignages. Et j'en suis arrivé à croire que nous tous, mangeurs de chair fraîche, nous sommes victimes d'une monstrueuse erreur; et que cette existence civilisée, qui nous inspire tant de fierté, est peut-être inférieure à la plus cruelle barbarie.

Je vais vous conter les visites que j'ai faites, vous répéter les discours que j'ai entendus. Et si, résistant à ces arguments, vous demeurez incrédules, c'est que le ciel vous abandonne à vos goûts pervers et vous condamne à manger de la viande jusqu'à la fin de vos jours. J'ai vu d'abord un illustre médecin, que je désignerai suffisamment en disant qu'il professe avec éclat à la Faculté.

— Ah! monsieur, s'écria-t-il, en m'interrompant dès le premier mot. Vous mettez le doigt sur une plaie. Depuis vingt ans, je m'efforce de démontrer à mes clients, à mes amis, à mes parents, l'excellence du végétarisme. Je me suis toujours heurté à des répugnances invincibles. Ils sourient de ce qu'ils appellent mes lubies de vieux savant. Et cependant j'ai bien réfléchi à ce problème et, aujourd'hui, ma conviction est établie.

« Pour vivre, pour jouir de la santé, pour travailler intellectuellement et physiquement, nous n'avons nul besoin d'user de la chair des animaux. Les légumes, les fruits, le froment, les aliments lactés et, à l'extrême rigueur, les œufs, nous suffisent. Voyez nos paysans... Ils accomplissent un labeur terrible. Levés dès l'aube, ils labourent, ils bêchent la terre, ils manœuvrent la cognée ou portent de lourds fardeaux. Et que consomment-ils? Des haricots, des fèves, des pommes de terre. La viande n'entre que pour une part infime dans leur alimentation. Jadis, ils en mangeaient moins encore, et considéraient une côtelette comme un objet de luxe réservé aux seuls malades et aux vieillards. Et considérez que le paysan français est riche, qu'il thésaurise, qu'il possède généralement un coin de champ. Mais dans les autres contrées, en Allemagne, en Autriche, en Russie et dans le sud de l'Europe, en Italie, en Sicile, en Espagne, les gens du peuple vivent de rien. Quelques graines pilées, deux kilos de pain noir suffisent aux moujiks, qui besognent seize ou dix-huit heures par jour. Le Napolitain se contente d'une pastèque et le muletier espagnol déjeune d'une cigarette et d'une tablette de chocolat. Plus on avance vers l'Orient, plus les populations s'appauvrissent, plus est remarquable leur sobriété. Les ouvriers et les bateliers égyptiens se nourrissent d'oignons et de maïs; les porteurs de Smyrne, qui déchargent les colis, sont suffisamment réconfortés quand ils ont

avalé un plat de dattes. Quant aux Asiatiques, vous n'ignorez pas que le riz constitue la base essentielle de leur nutrition... Vous savez, enfin, que les athlètes grecs, qui prenaient part aux jeux olympiques, se privaient de viande et de vin, et soutenaient leurs forces avec du pain, des fromages, des noix et des figues... Et n'alléguez pas que notre sang est affaibli, que notre race est dégénérée. Ce sont là de vaines excuses pour justifier notre gourmandise. J'ai connu une mère de famille très estimable — c'était la femme du fondateur de la société végétarienne de Londres — qui mit au monde quinze enfants, en allaita quatorze, sans modifier son ordinaire, lequel consistait à prendre le matin une tasse de thé avec des tartines, et à midi et le soir, deux énormes platées de pommes de terre arrosées d'eau pure. Nous mangeons trop, voyez-vous. La plupart des maladies qui nous affligent : la goutte, le diabète, l'albuminurie, la fâcheuse couperose proviennent de l'abus que nous faisons des substances animales, toujours échauffantes, et que l'art de nos cuisiniers rend encore plus perfides... Fuyez les plaisirs de la table qui sont les plus funestes de tous les plaisirs; suivez l'exemple des religieux, jeûnez comme eux, sustentez-vous avec le miel des abeilles, avec les fruits dorés de nos jardins, régalez-vous de la pâte molle et velouté des pains blancs que pétrissent nos boulangers — ces magiciens! Et votre vigueur renaîtra et vos yeux conserveront leur fraîcheur, et vos yeux

brilleront, et vos dents resteront blanches, et votre vieillesse ressemblera à un rosier éternellement fleuri. »

En quittant le médecin, j'allai voir mon ami le philosophe, un sage parmi les sages, qui a tout lu, qui a vu beaucoup de choses et longuement médité sur l'incertitude de nos destinées.

— Je ne mange pas de viande, m'a-t-il dit, parce que les animaux sont nos frères et que je ne me crois pas le droit de participer à de barbares massacres. Le divin Bouddha a laissé tomber cette parole : *Tu ne tueras point*, qui correspond au cri intérieur, à l'intime élan de nos consciences. Et tous ceux dont l'âme fut haute et le cœur ouvert aux sentiments généreux épousèrent cette doctrine. Pythagore l'introduisit en Grèce, Socrate et Platon s'y rallièrent; Plutarque ne craignit pas de se l'approprier hautement et de flétrir « l'homme qui, le premier, souilla ses lèvres du sang et de la chair d'un animal assassiné ». Le vertueux Sénèque bannit de sa table les plats compliqués dont se gorgeaient ses compatriotes. Il n'est pas besoin de vanter la continence des Pères de l'Église chrétienne, de vous rappeler que saint Aphraste ne mangeait chaque jour qu'un morceau de pain après le coucher du soleil; que saint Hilarion vécut de légumes pendant trois ans et de pain sec pendant trois autres années; que saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Augustin et saint David de Galles, qui fonda douze monastères et

creusa le sol de ses mains, ne connurent d'autres mets que des herbes cuites à l'eau et assaisonnées d'un peu de sel. Mais à quoi bon remonter si haut dans l'histoire? Nos grands hommes contemporains n'ont pas dissimulé la sympathie que leur a inspirée le végétarisme. Michelet avait horreur des viandes. Lamartine pensait comme Michelet, et Herbert Spencer en Angleterre, et Richard Wagner en Allemagne, et le voyageur Elisée Reclus, et une foule de poètes, d'artistes et de savants qu'il est superflu de vous citer. Pourquoi leur voix n'est-elle pas entendue? Pourquoi la foule demeure-t-elle attachée à ses erreurs séculaires? Supposez que l'Europe, tout entière, adoptât le régime végétarien; la question sociale serait résolue. Plus de misères, plus de riches, plus de pauvres, la vie matérielle assurée à peu de frais. Que faut-il à un végétarien pour subsister? Quatre sous de pain, trois sous de légumes, trois sous de fruits, dix sous par repas, vingt sous par jour... Chacun pourrait, sans effort, contenter son appétit. Nos champs deviendraient d'immenses vergers, nos lignes de chemins de fer se transformeraient en allées ombreuses, bordées de cerisiers, de pruniers, de châtaigniers et de pommiers parasols. Les hommes, soudainement calmés par la vertu de cette cuisine adoucissante, s'aimeraient comme des frères; et ainsi se trouverait dénoué le nœud gordien du socialisme, qui met tant de cervelles à l'envers... »

Je dus avouer que ce bouddhiste discourait fort

bien et que son raisonnement était subtil. Si je n'avais écouté que le cri de ma conscience, je me serais précipité dans ses bras. Mais un sentiment méprisable me retenait. C'était le souvenir des bons dîners que j'avais savourés jadis, l'image des aloyaux fondants, des fricandeaux rissolés, des poulardes truffées, des chauds-froids de caille glacés dans leur sauce brune, et de ces mille babioles que le Malin nous présente comme autant de pièges où notre continence doit périr. Et je demeurai, à la façon d'Hercule, très embarrassé, ne sachant si je devais m'attacher à la Raison ou suivre la Volupté...

— N'est-ce que cela, me dit mon bon bouddhiste, à qui j'exposais ingénument mes scrupules? Rassurez-vous. Nous ne sommes point intraitables. Nous n'exigeons pas de nos fidèles un renoncement surhumain et nous composons avec les préjugés du monde. Nous avons, nous aussi, des maîtres-queux dont l'habileté est surprenante et qui arrivent, par un miracle d'ingéniosité, à vous plonger dans l'illusion. Vous ne mangez, chez nous, que du froment, des plantes et des farines, et vous croyez manger des blancs de poulet et des ragoûts à la financière. Il est des champignons qui ressemblent aux crêtes de coq, des massepains qui ont le goût et l'apparence du veau, et je vous promets qu'entre un cèpe périgourdin truffé et une tranche de foie de canard, les plus finauds y sont pris. D'ailleurs, un de nos cuisiniers émérites a rédigé des recettes que je me fais un plaisir de vous

montrer. Il ouvrit un petit livre qui traînait sur son bureau, et voici ce que je lus à la page 179 :

Grenouilles Élisée Reclus aux épinards. — Prenez deux petits pains à un sou, deux cuillerées à soupe de persil haché et autant de cerfeuil, cinq œufs, vingt grammes de beurre frais, une bonne assiette d'épinards. Les feuilles d'épinards doivent être échaudées et placées sur un tamis. Coupez les petits pains en tranches fines et trempez-les dans du lait; exprimez-en ensuite le lait qui est de trop et ajoutez le persil et le cerfeuil, qu'on fait d'abord mijoter dans un peu de beurre.

« Prenez trois œufs, faites-en des œufs brouillés, et ajoutez-les à la masse, ainsi que les autres œufs et le beurre frais, en ayant soin de bien remuer.

« La farce ainsi obtenue est enveloppée par petits paquets de la grosseur d'une grenouille dans chaque feuille d'épinard. On replie les feuilles avec soin, de façon que la farce ne puisse pas passer pendant la cuisson.

« Prenez une casserole. Beurrez-la; ajoutez-y un peu d'eau; mettez-y vos grenouilles, que vous laissez ici pendant une demi-heure. Et servez chaud avec une sauce blanche relevée. »

... Pour de jolies grenouilles, ce sont de jolies grenouilles... N'est-il pas glorieux pour un simple géographe d'avoir attaché son nom à ce mets de prince?

... Et maintenant, je pense que la religion de nos lecteurs doit être éclairée...

Vous, monsieur, qui prenez tant de soin de votre santé, qui suivez avec minutie les prescriptions de l'hygiène, et qui vous préoccupez — ce souci vous fait honneur — des problèmes économiques, financiers et sociaux;

Vous, madame, dont la sensibilité est si vive et le cœur si charitable, qui ne pouvez, sans frémir, voir souffrir les animaux, qui pâlissez d'indignation quand un charretier brutal allonge des coups de fouet à son attelage; vous, enfin, qui voulez conserver votre teint de lis jusqu'à l'extrême vieillesse :

Suivez l'exemple des sages de tous les pays et de tous les temps : embrassez la saine, l'idéale, la bienfaisante doctrine;

Et si ma faible autorité n'a pu vous convaincre, lisez le drame sacré de Maurice Bouchor, *les Mystères d'Eleusis*. Vous y trouverez de très beaux vers, empreints de sérénité, qui toucheront doucement vos âmes et qui achèveront de vous convertir.

LE PÈRE DE THÉODORE BARRIÈRE

Théodore Barrière ressemblait à ces officiers grincheux qui sont mécontents de tout le monde et qui passent leur vie à consulter l'Annuaire. Il écrivit quelques-unes des pièces les plus comiques du répertoire contemporain, et il fut malheureux comme les pierres. C'est ce que me révélait l'autre soir, en s'acheminant vers l'Odéon, un de ses vieux amis, qui, malgré la brouille dont fut attristée la fin de leurs relations, me parlait de lui à cœur ouvert.

— Barrière, me disait-il, est un des types les plus étranges que j'aie connus... un des plus mystérieux... Il ne confiait à personne ses chagrins. Or son existence fut tourmentée par un drame intime dont le hasard me révéla le secret. Je me trouvais, à la première représentation des *Faux Bonshommes*, assis à côté d'un individu sec et nerveux, dont l'agitation fébrile me causa tout d'abord un léger malaise. Il écoutait la pièce, les lèvres serrées, l'œil mauvais, et

laissait échapper à demi-voix des réflexions désobligeantes. Très perspicace, d'ailleurs, il discernait les points faibles et soulignait d'un mot âpre les fautes de goût du dialogue. Lorsque arriva la fameuse scène du contrat et que toute la salle, prise d'enthousiasme, se leva, battant des mains, acclamant l'auteur, criant au chef-d'œuvre, une expression d'indicible souffrance passa sur le visage de mon voisin. Il se ressaisit, ce ne fut qu'un éclair, il joignit ses bravos à ceux du public; mais je ne pouvais m'y tromper, j'avais eu la sensation que cet homme était profondément ulcéré : un confrère sans doute, un de ces ratés de lettres que le succès d'autrui met au supplice. Je ne me trompais qu'à demi, ainsi que vous allez voir. Je sortis pendant l'entr'acte. « Vous savez, me dit quelqu'un, le nom de votre voisin de stalle? — Ce monsieur désagréable? — C'est le père de Théodore Barrière. — Pas possible! — N'en doutez pas, je le connais bien; il est chef de bureau à l'Hôtel de Ville. » Je n'en pouvais croire mes oreilles. Ainsi ce père était jaloux de son fils, sa gloire lui portait ombrage, il souffrait de ces triomphes qui auraient dû lui emplir l'âme d'orgueil!... Ce cas psychologique m'intéressant, je pris mes informations et je sus bientôt toute l'histoire. En effet, le père de Barrière occupait un emploi dans les bureaux de la ville; il avait eu jadis des velléités poétiques, publié des recueils élégiaques et rêvé la gloire de Melpomène et de Thalie. Il avait broché une foule de comédies dans le goût de l'école du bon sens,

des mélodrames imités de Pixérécourt, voire une tragédie où Jules César jouait le principal rôle (délicate allusion à l'empereur des Français); partout éconduit et rentré en possession de ses piteux manuscrits, il s'avisa d'une idée bizarre : il jeta son dévolu sur les œuvres du répertoire classique, et s'appliqua à mettre en prose les pièces en vers, à mettre en vers les pièces en prose. Singulière manie de vieil écrivain impuissant! C'est ainsi qu'après de longs mois d'efforts, il acheva une adaptation en vers du *Legs* de Marivaux et courut tout triomphant la porter à la Comédie-Française.

« Le directeur d'alors, qui était, je crois, M. Jouslin de la Salle, lut avec stupéfaction cette étrange chose et la restitua à son auteur, en y ajoutant, comme il sied en pareil cas, quelques phrases banales de condoléances. Mais le père Barrière ne se laissa pas prendre à cette eau bénite de cour. Il tomba dans un abîme de misanthropie et ne cessa plus de s'emporter contre les vices des hommes. Tout individu qui réussissait, surtout dans le domaine des lettres, devenait à ses yeux un intrigant, un imposeur, un ennemi personnel. Il s'en allait à travers les bureaux, qu'il fatiguait de ses plaintes, publiant partout que le succès était le fruit de l'intrigue, que le mérite était méconnu, et accablant d'outrages les gens célèbres. Vous connaissez cet état d'esprit qui sévit surtout à l'ombre des cartons administratifs et dans les coins de province, où s'aigrissent les ambitions déçues, où

mûrissent, en une attente éternelle, les petites gloires de clocher. Cependant le jeune Théodore grandissait au sein de cette atmosphère malsaine; il écoutait les déclamations de son père et y puisait ce mépris de l'humanité qui s'étale dans ses pièces. Mais, en même temps, il avait hérité de lui le goût du théâtre, et, dès son âge le plus tendre, il improvisa des vaudevilles pour les scènes de banlieue. Tant que le chef de bureau put donner des conseils, collaborer, diriger le talent naissant du néophyte, lui imposer son expérience, tout alla bien. Mais du jour où Théodore se regimba et s'avisa de voler de ses propres ailes, les affaires se brouillèrent. Chacun se retira sous sa tente : l'un le cœur plein de fiel, l'autre sincèrement désolé. En vain l'auteur, déjà illustre, des *Jocrisses de l'amour*, ménageait-il l'amour-propre du vieil homme, lui confiait-il ses projets de pièces, affectait-il de le consulter avec déférence, le vieil homme se renfermait en une méprisante réserve. Si l'œuvre nouvelle réussissait, il en était à peine question; si elle tombait, c'était un flot d'aigres paroles : « Je te l'avais bien dit : tu produis trop; tu ne seras « jamais qu'un improvisateur; tu gâches ton talent; « il faut songer pendant deux ans à une pièce avant « de l'écrire; le goût de l'argent te perdra; nous « ne sommes plus au temps où l'on travaillait pour « l'amour de l'art. » Et autres phrases pointues que Barrière écoutait en frémissant, car il était médiocrement doué sous le rapport de la patience. Il passait sa

mauvaise humeur sur ses confrères, envers qui il manquait quelquefois d'urbanité. Mais jamais, sauf à quelques intimes, il n'ouvrit la bouche sur ces misères. Il endura toute sa vie le martyre de sentir à ses côtés une jalousie latente, irréconciliable, invincible, émanant du seul être au monde qui aurait dû être fier de ses succès.

« Il y a là de quoi assombrir à jamais une nature sensible, et je comprends que ce pauvre Barrière ne fût pas gai tous les jours. Mieux vaut une haine déclarée que cette animosité sourde et perfide. Mieux vaut un coup de couteau qu'un lent empoisonnement... Et maintenant ne comprenez-vous pas mieux le talent de Barrière, comment il s'est formé, de quels éléments il se compose; pourquoi Barrière fut amené à créer le personnage de Desgenais, sa vivante image, ce Desgenais dont l'âme est triste à pleurer et dont la fonction est de faire de l'esprit?... Concevez-vous aussi pour quelles raisons Barrière, en dépit de son mérite, n'occupera dans notre théâtre qu'une place secondaire? Ce qui lui manque, c'est la bonté, la pitié, la générosité indulgente, ces hautes et belles qualités par où se distinguent les esprits supérieurs. Il est brutal comme un coup de trique; il n'a ni grâce ni bonne grâce, et, par cela même, il dévie sans cesse et franchit la limite qui sépare la caricature du portrait... Entouré, aimé, rafraîchi par des affections sincères, qui sait? Barrière se fût transformé, son âme se fût élargie, il eût produit des œuvres

humaines, il eût été, peut-être, le Molière de ce siècle. »

J'étais encore sous l'impression de ces confidences quand, le lendemain, en feuilletant une collection d'autographes, je tombai sur la lettre suivante, que je demande la permission de transcrire, car elle met en saillie l'humeur chagrine de Barrière.

France!!! mardi 30 décembre 1862.

Mon cher ami,

Je ne veux pas finir non plus l'année sans te serrer la main, ou du moins sans te la tendre, car tu ne la prendras que l'année prochaine, bien évidemment. Cette année-là sera-t-elle heureuse pour moi, et surtout moins fiévreuse et moins pleine de découragements et de dégoûts? Je n'ose l'espérer. . . . . .

. . . . . .

Sois bien sûr d'une chose, mon vieil ami, c'est que lorsque tu seras de retour, tu ne trouveras plus (si tu le retrouves) un homme cloué au seuil de son manoir, et cloué obstinément. — A tout prix, à tout prix, il me faudra voir un ciel nouveau, et me retremper le cœur et l'âme à quelque spectacle un peu plus enivrant que le spectacle ci-dessus. — De temps en temps nous partirons tous deux avec une chemise et deux paires de chaussettes; nous irons au hasard, pas trop loin d'abord — puis un peu plus loin ensuite; — nous coucherons dans le foin et nous vivrons d'omelettes, s'il le faut, dans de pauvres auberges, s'il y en a encore. — Mais, encore une fois, il me faut cela à cette heure pour ne pas mourir de consomption au souvenir de mes tristesses d'aujourd'hui, et surtout au souvenir éternel de mes *joies d'autrefois*.

O ce souvenir! ce souvenir! ce regard jeté incessamment et toujours en arrière! Ces jours et ces nuits toujours s'écoulant à reconstruire un passé détruit et que rien ne peut faire renaître. C'est un supplice au-dessus de tout; — mais c'était écrit. Tu es seul, dis-tu, mon cher ami, seul au milieu des splendeurs et sous ces gais soleils? Je ne te plains pas, va. Tu chercheras en vain sur tout le globe une plus grande solitude, un désert plus aride et plus sauvage, que le cœur de celui qui trace ces lignes à l'heure où cette année maudite va tomber dans l'éternité. Oh! oui, je te le jure, j'ai soif d'inconnu, de fatigues, de misères et de souffrances, de dangers même; il me faudrait tout cela à cette heure pour galvaniser ce cadavre appelé jadis mon esprit, pour ressusciter cette âme qui n'a plus ni enthousiasme, ni aspirations. — A propos! je viens de faire une courte maladie, par-dessus tout cela, et la solution a été que trois mois plus tard j'avais une paralysie du cerveau — cela ne m'étonne pas. Je suis au régime le plus sévère, et, pour ne pas mourir, il me faut me priver de tout ce qui soutenait ma fièvre : je dois renoncer à mes rêves de buveur d'opium — rêves qui, du moins, chassaient parfois la banale et rampante réalité. Enfin! enfin! enfin!

Écrire! toujours écrire! Mon cher ami, peut-être qu'en ce moment les castagnettes accompagnent la lecture que tu fais de ma lettre?

Tant mieux, cela pourra peut-être amoindrir un peu l'ennui qu'elle doit te causer.

Je te serre la main. A toi,

TH. BARRIÈRE.

Si tu m'écris, ne fais pas d'allusions à tout cela, *c'est mort entre nous*, bien entendu.

Ceci n'est plus de la misanthropie, c'est presque de

la folie. Le délire de la persécution n'affecte pas une autre tournure.

J'ai dit que Barrière n'était pas excellent pour ses confrères. Il lui arriva de leur jouer des tours pendables. On sait l'histoire de la décoration de Lambert Thiboust.

Barrière s'avise un beau jour que la boutonnière de Lambert Thiboust est vierge de toute distinction honorifique.

— Eh quoi, mon cher Lambert, tu n'es pas décoré, mais c'est absurde!... Je vais en parler au baron Haussmann.

Une semaine se passe...

— Mon cher Lambert, dit Barrière, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Le baron veut faire ta connaissance. Nous dînons chez lui dimanche prochain...

Le dimanche arrive, les deux amis se présentent chez le préfet de la Seine. Le repas fut charmant, la conversation étincelante. Après le café, Barrière se lève et dit au baron :

— Si nous allions faire un tour de jardin?

Puis, tout bas, à Thiboust :

— Reste là, toi : je vais enlever ton affaire.

Barrière et le baron sortent ensemble. Thiboust les suit de l'œil, et les voit causer familièrement. A un moment même il lui semble que Barrière serre avec effusion les mains de son interlocuteur.

— Bon, murmure Thiboust, il le remercie. Tout va bien!...

Les deux promeneurs rentrent au salon. Barrière a l'air radieux.

— Eh bien? demande Thiboust.

— Mon cher, s'écria Barrière, le baron est l'homme le plus exquis, le plus obligeant que je connaisse.

— Mais encore, que t'a-t-il dit?

— Il m'a dit : « Mon cher Barrière, je suis étonné qu'un homme comme vous ne soit pas encore officier de la Légion d'honneur! »

Ne trouvez-vous pas que ce trait eût fait bonne figure dans la comédie des *Faux Bonshommes*!

LE JOURNAL D'EDMOND ABOUT

On ne peut parler, devant moi, d'Edmond About, sans que surgisse, au fond de ma mémoire, le souvenir d'un groupe disparu : je veux parler de la vaillante phalange d'hommes de lettres et d'écrivains politiques qui fondèrent le *XIX*e *Siècle* et portèrent cette feuille à un si haut degré d'illustration et de prospérité matérielle.

Qui ne se rappelle le succès de ce journal? Il fut pendant six ans, comme autrefois le *Siècle*, l'organe favori de la bourgeoisie française... Mais l'histoire de sa grandeur et de sa décadence mérite d'être contée.

En 1872, Edmond About, qui venait de se brouiller avec le *Soir*, rêvait vaguement de posséder un journal où il eût ses coudées franches. Une occasion se présenta. M. Chadeuil avait fondé sous ce titre : le *XIX*e *Siècle*, une feuille qui traînait une existence incertaine. On s'arrangea avec le propriétaire, on

désintéressa M. Chadeuil, on s'empara du journal et l'on prit à tâche de lui infuser un sang nouveau. La besogne était rude. L'argent manquait dans les caisses et la recette de la vente payait tout juste le papier du lendemain. Quant aux rédacteurs, ils vivaient d'espérance, en attendant les gros appointements à venir; mais ils avaient confiance en l'étoile de leur chef et luttaient avec courage. Ils étaient cinq ou six qu'Edmond About avait rassemblés : Francisque Sarcey, chargé de la chronique quotidienne; Paul Lafargue, le plus brillant, le mieux informé des courriéristes parlementaires; Eugène Liébert, La Rounat, Schnerb et deux ou trois autres. Ils se réunissaient chaque soir et « causaient le numéro » avant de l'écrire. About, à cette époque, jeune, intrépide, bien portant, ardent à l'ouvrage, étincelait de mille feux et enflammait le zèle de ses collaborateurs. La chance ne tarda pas à se dessiner; quelques polémiques, quelques campagnes bruyantes forcèrent l'attention du public et gagnèrent ses faveurs. Au bout de trois ans, le *XIX*e *Siècle*, devenu riche, agrandissait son imprimerie et s'installait rue Cadet en un vieil hôtel, obscur et poussiéreux, qui avait été pour la circonstance superbement rebadigeonné. Ce fut la phase glorieuse du journal, son âge héroïque, l'âge des batailles pour les immortels principes. Le gouvernement de l'ordre moral n'eut pas de plus cruels ennemis que cette demi-douzaine de publicistes retranchés dans leur forteresse, et

canardant sans pitié les abus de l'administration, les fautes de la justice, les empiétements du clergé. About et Sarcey menaient le branle, l'un décochant aux ministres ses flèches empoisonnées, l'autre plaidant avec une verve intarissable la cause de la liberté sous toutes ses formes, et traînant après lui l'innombrable cohorte des instituteurs français...

Peu à peu la rédaction s'était complétée. Sarcey s'occupant surtout des questions universitaires et sociales, le besoin d'un chroniqueur littéraire se faisait sentir.

— Lis-tu quelquefois, dit-il à About, le *Petit Parisien*?

— C'est selon...

— Il y a là un garçon de grand talent, Henry Fouquier. Si nous le prenions avec nous?...

A Henry Fouquier vinrent se joindre Charles Bigot, Ducuing (jurisconsulte et avocat distingué), Raoul Lucet, Abraham Dreyfus, Pellegrin et Charles Martel, notre spirituel confrère de la *Justice*... De temps à autre la porte s'entre-bâillait pour laisser entrer un nouveau venu, mais rarement, péniblement... La maison n'était pas hospitalière ou, du moins, elle choisissait ses hôtes et ne les accueillait pas tous du même sourire.

Il y a plusieurs façons de comprendre la confection d'un journal. Le considérer comme un bazar où chacun, quel qu'il soit, peut venir offrir sa marchandise, comme un établissement commercial, soucieux

simplement d'amuser le public et d'encaisser des recettes, comme un magasin de nouveautés peuplé d'un monde de commis et d'auxiliaires, sans autre lien entre eux que l'appât du gain et l'intérêt du salaire; ou bien voir dans le journal une famille, très unie, très disciplinée, très fermée, englobant dans son sein quelques membres solidaires et triés sur le volet, et n'acceptant sous aucun prétexte l'intrusion d'un élément étranger...

Ce sont deux systèmes en présence, le système américain, le vieux système français. Chaque système a ses inconvénients et ses avantages. Le journal américain sacrifie tout à l'information, cherche sans cesse à lancer des *pétards*; il est d'aspect bariolé; sa rédaction mouvante offre au lecteur une grande variété de signatures et amuse sa badauderie. Mais cet ensemble hétéroclite ne présente pas beaucoup de sécurité, et ne satisfait pas ceux qui, dans leur lecture quotidienne, cherchent un autre aliment qu'une distraction frivole. Et ceux-là, je vous assure, sont nombreux en France, plus nombreux qu'on ne le croit. Ils ont des principes, des idées arrêtées, des doctrines. Et ils tiennent par-dessus tout à trouver en leur journal l'écho de leurs propres sentiments. Et il leur plaît de voir ces sentiments exprimés, ces opinions défendues par quelques talents supérieurs qu'ils honorent de leur sympathie et de leur estime. Un organe comme le *XIX*e *Siècle* répondait merveilleusement aux aspirations de cette catégorie

d'abonnés. C'est ce qui explique sa vogue, son énorme influence. Pendant dix ans, cinquante mille honnêtes gens n'ont considéré les questions de politique intérieure qu'à travers l'ironie d'Edmond About, les questions universitaires qu'à travers la bonhomie de Sarcey et les questions de psychologie mondaine qu'à travers le sourire de Fouquier. Le *XIX*e *Siècle* formait un tout complet où chaque chose était à sa place, un organisme harmonieux et vivant. Le malheur de ces constructions si parfaites est qu'elles s'écroulent dès qu'une pierre vient à leur manquer. Elles ne peuvent se transformer; elles sont condamnées, sous peine de mort, à demeurer immuablement les mêmes... Le public a pris l'habitude de lire à la première page l'article d'About, l'analyse de Lafargue, la causerie de Sarcey, la chronique de Fouquier; il lui faut son Fouquier, son Sarcey, son Lafargue et son About. Si l'un d'eux disparaît, l'équilibre est rompu; le lecteur se sent devenir inquiet et désorienté; il hésite, il perd courage, il se désaffectionne; son ardeur s'éteint, son zèle tombe...

Le journal de la rue Cadet obéit à cette loi fatale. Il déclina lentement et, après avoir connu l'enivrement du triomphe, sombra sous l'indifférence générale. Avouons-le : l'auteur de la chute fut celui-là même qui avait été le principal auteur du succès. Edmond About possédait assez de qualités pour qu'on lui reconnût quelques défauts. Cet homme, si merveilleusement doué, spirituel comme Voltaire,

ayant tout vu, tout lu, tout retenu, sachant tout ce qu'on peut savoir et devinant le reste, avait des nerfs de femme et des caprices de jolie marquise. Il s'engouait des gens, les prenait en aversion, sans motif appréciable, portait sur eux des jugements passionnés... La maladie, le souci de ses affaires, les soins multiples inhérents à une grosse administration l'avaient rendu paresseux; il n'écrivait presque plus; et, par un travers indigne de lui, il souffrait malaisément qu'un autre se faufilât à la place qu'il abandonnait et se mêlât à la direction politique du journal. Plusieurs fois, ses camarades, sentant fléchir le succès, lui conseillèrent timidement de fortifier sa rédaction et de s'adjoindre une plume autorisée. Il répondit avec mauvaise humeur à leurs ouvertures. Un soir, ils se risquèrent à prononcer le nom de Weiss. Son visage se rembrunit.

— Weiss! dit-il, y songez-vous! Il a du talent, mais pas de caractère. Avant tout, il faut songer au maintien de la *ligne* du journal!...

Et ses collaborateurs eurent mille peines à s'empêcher de sourire. About parlant de la *ligne* du journal! L'ondoyant About reprochant à Weiss ses variations! C'était la Méditerranée reprochant à l'Océan ses tempêtes, le Mont Blanc reprochant ses avalanches au Mont Saint-Gothard!

Malgré ces défaillances, on l'aimait, tant il savait, à de certains jours, se montrer charmant. Et puis, à travers l'About de 1880, ses vieux amis voyaient

encore l'About délicieux, l'About ensorceleur de la vingtième année, l'auteur de *Tolla* et de *la Grèce contemporaine*, le chroniqueur du *Figaro*, le conteur de *l'Homme à l'oreille cassée* et de *Madelon*. Sous le front grisonnant du journaliste maussade, il leur semblait voir luire l'œil moqueur de ce Valentin de Quevilly qui avait tourné toutes les têtes brunes et blondes, et conquis Paris par sa grâce cavalière...

Sarcey nous dira peut-être un jour ce qu'était About au début de sa carrière, et complétera la silhouette qu'il a tracée dans ses *Souvenirs*. Il nous introduira en ce rez-de-chaussée de la cité Trévise, où pendant deux ans défilèrent les hommes d'esprit et les jolies femmes de tous les mondes, même du grand monde; — il nous ouvrira cette laborieuse garçonnière, ce temple du travail et du plaisir, où l'encre et le champagne coulaient à flots, où naquit le sourire de *Risette*, où grondèrent les jurons du capitaine *Bitterlin*...

Aujourd'hui, le *XIX*e *Siècle* s'est transformé. C'est toujours lui et ce n'est plus lui. L'ancienne rédaction s'est dispersée. Liébert, La Rounat, Charles Bigot sont morts; Schnerb est devenu conseiller d'État; Pellegrin représente la France quelque part en Orient, comme consul. Sarcey et Fouquier, toujours sur la brèche, alimentent de leur prose les grands journaux de Paris et de province. Le plus philosophe et — à certains égards — le plus sage fut Paul

Lafargue qui, ayant renoncé à la presse, à ses pompes et à ses œuvres, se retira en un ravissant castel situé sur les bords de l'Orge, à Juvisy... Pendant plusieurs années, il pêcha à la ligne, ce qui lui procura des joies infiniment pures... Puis, un beau jour, la politique le ressaisit — tant il est vrai que l'on revient toujours à ses premières amours...

LES MOLIÉRISTES ET LE « MOLIÉRISTE »

Les Moliéristes ont tenu le 15 janvier dernier leurs agapes fraternelles. Ils se sont retrouvés assis à la même table après cinq cruelles années de séparation. Interrompu depuis 1889, le dîner de Molière va refleurir, et chaque année Molière en personne rompra le pain avec ses fidèles, s'insinuant pour la circonstance dans l'enveloppe de M. Georges Monval. On sait que Molière et Monval ont même sourcil, même moustache, mêmes cheveux, et que deux gouttes de lait ne sont pas plus ressemblantes. Il ne reste qu'à ressusciter le *Moliériste*, organe des Moliérophiles, fondé en 1880, et le culte moliéresque aura recouvré toute sa splendeur.

C'était un curieux petit journal que le *Moliériste*. On y trouvait une foule de renseignements sur la vie, les œuvres et le siècle de Molière. J'ai, au moment où j'écris ces lignes, la collection sous les yeux. J'y note au passage les noms d'Auguste Vitu, de François

Coppée, de Victor Fournel, de Gustave Larroumet, du bibliophile Jacob, de Jules Claretie, d'Édouard Thierry. Les articles ont pour objet l'éclaircissement d'un point bibliographique ou biographique, ou la rectification d'une date, ou l'examen critique d'une pièce, d'une scène, quelquefois d'un vers. Voici des notices de M. Paul Lacroix sur Cotin et Trissotin; de M. de Montaiglon sur deux alexandrins d'*Elomire*; de Jules Loiseleur sur *Molière et le Masque de fer*; de V. Duvignaud sur *le fauteuil de Molière* (l'antique fauteuil précieusement conservé au magasin de la Comédie et qui figure aux jours solennels dans *le Malade imaginaire*) ; de M. Marnicouche sur *un cocher moliérophile*. Ce Marnicouche(?) raconte que, passant en voiture rue de Richelieu, son cocher se découvrit devant la statue du grand comique, en criant à haute voix : « Il faut s'incliner devant le *Monsieur* »... M. Marnicouche fut tellement frappé de cet incident qu'il s'empressa d'en saisir le *Moliériste*.

En un coin de page je découvre mon nom. Car moi aussi j'eus l'honneur de collaborer au *Moliériste*, et dans des conditions qui ne laissèrent pas que d'humilier mon amour-propre. J'étais bien jeune alors, je débutais dans le journalisme. J'avais été présenté à Georges Monval, qui, avec beaucoup de bonne grâce, m'invita à lui envoyer *de la copie*. Vous pensez si cette proposition me flattait. Elle m'embarrassait un peu. Le *Moliériste* ne publiait guère que des documents. Où trouver des documents? Je remuai la poudre des

bibliothèques, je feuilletai des collections de gazettes, espérant que le hasard m'indiquerait une piste intéressante. Un matin, mon regard fut ébloui ; je poussai un cri de joie. J'avais aperçu le titre suivant, enseveli dans un vieux numéro de *l'Artiste* de 1845 :

VERS INÉDITS DE MOLIÈRE : *Stances galantes.*

Vers inédits ! des vers inédits de Molière ! Inédits, — ils ne l'étaient plus puisqu'ils avaient paru dans *l'Artiste.* N'importe ! ces vers ne figuraient pas dans l'édition Hetzel-Johannot, annotée par Sainte-Beuve. J'en conclus que nul ne les connaissait. Je me jetai sur cette proie. Je remontai à la source. Les *Stances galantes* provenaient d'un volume publié à la fin du dix-septième siècle chez Jean Ribou, sous ce titre : *les Délices de la poësie galante des plus célèbres autheurs de ce temps.* Or ce Jean Ribou était l'éditeur ordinaire de Molière. Donc les vers qu'il publiait sous le nom de Molière *devaient être* de Molière. Je brochai là-dessus trois pages d'argumentation serrée, et j'envoyai le tout à Georges Monval. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que j'ouvris le numéro suivant du *Moliériste.* Mon article y était imprimé tout au long, en belle page. Les *Stances galantes* y faisaient bonne figure et leur authenticité me semblait, plus que jamais, évidente. Hélas ! je ne connaissais pas les Moliéristes, race cruelle. Ils s'acharnèrent sur les malheureuses *Stances.* D'abord M. Louis Moland me prouva que les stances étaient connues, archi-con-

nues, presque aussi connues que *le Misanthrope*, puisque lui (M. Moland) les avait signalées dans un de ses livres. Ensuite M. Bons d'Anty me prouva non moins clairement que *les stances ne pouvaient pas être* de Molière. Georges Monval reçut un déluge de rectifications qu'il eut la bonté de ne pas insérer — ce qui m'aurait couvert de confusion. Et je dus atténuer dans un second article l'assurance trop affirmative du premier (ô dangereux aplomb de l'adolescence!).

Et pourtant, quand je les relis, ces *Stances*, je ne les trouve point mauvaises, ni indignes de Molière. Et je persiste à croire que, s'il ne les a pas écrites, il aurait pu les écrire, et qu'il en a écrit de plus méchantes, ne fût-ce que celles du *Sicilien*. Je ne citerai que le commencement et la fin du morceau pour ne pas lasser votre attention.

Souffrez qu'Amour cette nuit vous réveille,
Par mes soupirs laissez-vous enflammer.
Vous dormez trop, adorable merveille,
Car c'est dormir que de ne point aimer.
. . . . . .
Peut-on souffrir une plus douce peine,
Peut-on subir une plus douce loy :
Qu'estant des cœurs l'unique souveraine,
Dessus le vostre Amour agisse en Roy?

Rendez-vous donc, ô divine Amaranthe,
Soumettez-vous aux volontés d'Amour;
Aimez, pendant que vous êtes charmante,
Car le temps passe et n'a point de retour.

Ainsi débutai-je au *Moliériste*. Ainsi finis-je d'y collaborer. Mais je continuai de le lire avec beaucoup d'intérêt et de plaisir.

LA VIE ET L'ŒUVRE D'ANDRÉ THEURIET

I

Parlons un peu de l'homme avant de nous occuper de l'écrivain...

André Theuriet est né à Marly-le-Roi en 1863, mais son véritable pays d'origine est le département de la Meuse. Sa famille habitait Bar-le-Duc. C'est dans cette ville que s'écoula son adolescence. Vous savez quelle empreinte laissent dans l'âme humaine les balbutiements et les impressions lointaines des années d'enfance. Nous gardons tous, dans un coin de notre mémoire, de chères images qui nous sont restées présentes : la silhouette d'un aïeul depuis longtemps disparu, le bonnet à ruban d'une grand' mère, la basse-cour où nous regardions baigner les canards, le grenier où s'empilaient les fruits savoureux et les odorantes bottes de foin. M. André Theuriet, plus que tout autre, est accessible à cette voix

du passé; il l'écoute chanter avec délices, et souvent il écrit sous sa dictée. Ses romans sont pleins de réminiscences; si l'action qui s'y déroule est imaginaire, le cadre, du moins, est réel, et tous les tableaux qu'il renferme ont été brossés d'après nature.

Quand M. Theuriet évoque ses plus anciens souvenirs, il entrevoit d'abord sa bonne tante Thérèse, se promenant au bord de la rivière d'Ornain.

Oh! ce jardin de la grand'tante! André Theuriet en parle avec effusion [1]. Ce n'était pas un parc majestueux et dessiné à l'anglaise, orné de bassins, de jets d'eau et de grottes artificielles; c'était un vrai jardin de curé, soigné, ratissé, cultivé avec amour et rempli de ces fleurs de France, plus belles cent fois que les plus rarissimes orchidées. A l'intérieur des plates-bandes, les roses trémières élevaient leurs tiges frêles au-dessus des semis d'œillets et de résédas. Le long des allées couraient les oreilles d'ours, les jacinthes, les pieds d'angélique, les héliotropes et les lis; d'énormes buis en boule s'arrondissaient entre les pommiers, d'épaisses touffes de vigne vierge et de jasmins grimpaient autour des fenêtres de l'antique et vénérable maison...

Chaque année, dès qu'avait sonné l'heure des vacances, notre futur romancier venait s'ensevelir

[1] Voy. les *Souvenirs de jeunesse*, où M. Theuriet conte l'histoire de ses débuts.

dans cette calme retraite. Il y apportait quelques volumes choisis d'Hugo, de Lamartine, de Musset, de Balzac, d'Alfred de Vigny; il s'installait dans un berceau de feuillage, et là, pendant des heures, il goûtait de pures joies, bercé tour à tour par l'harmonie des beaux vers et par le frais gazouillis des sources. De temps à autre, tante Thérèse apparaissait, son jupon retroussé sur ses bas de cotonnade, son sécateur à la main; le petit André l'obligeait de s'asseoir à côté de lui, puis d'une voix enflammée, il lui récitait les strophes des *Orientales* ou les vers de *Namouna*. L'excellente vieille subissait sans mot dire ces lyriques effusions et, déposant un tendre baiser sur le front de son neveu, elle murmurait :

— Rappelle-toi ce que je te dis, tu seras auteur!

« Tu seras auteur. » Ces mots sonnaient délicieusement aux oreilles du jeune écolier, et il songeait déjà à réaliser la prophétie de tante Thérèse. Il rimait en cachette des odes, des épîtres et des satires. Il avait choisi pour enfouir les péchés de sa muse, un cahier d'aspect rébarbatif, hérissé de géométrie et d'algèbre. Les premières pages, du moins, étaient consacrées aux mathématiques, afin de dérouter les soupçons. Mais au milieu du cahier s'ouvrait l'oasis, où s'épanouissaient, miraculeusement calligraphiées, des merveilles de grâce et de sentiment. Derrière ce rempart de théorèmes, les vers fleurissaient à l'aise, comme la violette à l'abri d'un buisson d'épines.

André Theuriet (il suivait alors la classe de rhéto-

rique) avait broché un conte en vers dans le goût de La Fontaine et de Musset, et sur lequel il fondait les plus légitimes espérances. Lorsque le conte fut achevé, notre poète conçut l'audacieux projet de le publier. Mais comment? chez quel libraire? avec quel argent? Il faut vous dire qu'à cette époque André Theuriet était fort amoureux d'une voisine, une brune piquante, qu'il assassinait d'œillades. Il comptait bien en lui envoyant ses vers imprimés, lui inspirer une vive admiration. Il recopia donc son chef-d'œuvre avec un soin infini, le signa d'un pseudonyme : « Claude Blumenwald » et courut le porter au rédacteur en chef du *Journal de la Meuse*, qui était à cette époque le principal organe libéral de Bar-le-Duc. Mais ici commencèrent les difficultés.

— Monsieur, dit le rédacteur en chef, vos vers sont charmants et je serais ravi de leur offrir l'hospitalité. Mais vous devez savoir que la loi me défend absolulument de publier des articles anonymes, et comme je représente les idées d'opposition, je ne puis compter sur aucune tolérance. Donc, veuillez apposer votre nom au bas de ce manuscrit, ou bien reprenez-le, je ne saurais m'en servir.

Tandis qu'il écoutait ce discours, un combat affreux agitait l'âme du collégien.

— Certes, la perspective de voir paraître ses vers chatouillait sa vanité. Mais qu'en penserait sa famille? Et que dirait son professeur de rhétorique, cet homme terrible dont le goût était si sévère et la

langue si cruelle... D'autre part, la jolie voisine lirait ces vers amoureux, elle s'y reconnaîtrait peut-être, et serait fière de les avoir inspirés.

André Theuriet n'hésita plus. Il signa bravement, et rentra chez lui, le cœur bouleversé de mille sentiments contradictoires. Le lendemain, il s'en fut au collège comme de coutume. La classe s'acheva tranquillement. Theuriet commençait à espérer que ces malheureux vers passeraient inaperçus, quand sur le coup de neuf heures, le professeur, toujours grave et froid, tira de sa poche un journal, le déplia lentement, et d'une voix solennelle :

— Messieurs je ne lis pas souvent les gazettes, mais hier soir mes yeux sont tombés par hasard sur ce journal et j'y ai vu des vers signés par l'un de vous...

Theuriet se met à rougir jusqu'aux oreilles. Tous les regards se tournent vers lui. Le professeur, impassible, continue :

— Ces vers sont exécrables, aussi vides d'idées que pauvres de style. Je vais cependant vous les lire, dans le but de corriger l'auteur de ses fautes et de le détourner, s'il est possible, de la voie déplorable dans laquelle il est entré.

Alors commença l'exécution atroce, féroce, implacable, que le pauvre Theuriet avait redoutée; le professeur dépeça, déchiqueta le conte en vers imité de La Fontaine, il le mit en bouillie, le cribla d'épigrammes, s'escrima avec rage contre ces rimes inoffensives,

n'en laissant pas une debout, trépignant sur ces humbles fleurs que le rhétoricien avait pris tant de peine à rassembler. Ses camarades s'amusaient comme des fous ; il s'efforçait de rire comme eux, de faire bonne contenance, mais il riait jaune, et malgré ses héroïques efforts, il sentait que ses yeux étaient pleins de larmes. A bout de courage, ne pouvant affronter plus longtemps ces sauvages railleries, il s'enfuit, se précipita en sanglotant sur un banc, au bout du jardin de la grand'tante, et jura de renoncer pour tout jamais à l'art trop difficile d'écrire.

Serments de poète !... Theuriet les eut bientôt oubliés. Il acheva ses études et prit sa première inscription à la faculté de droit. Mais tout en creusant le code d'instruction criminelle, il continuait de caresser cette muse si durement malmenée par son professeur de Bar-le-Duc, il composait des vers à ses moments perdus et déposait des strophes sur les marges du Dalloz.

Un jour (c'était en 1852), il lut dans les journaux que l'Académie française mettait au concours pour le prix de poésie l'*Éloge de l'Acropole*.

Il fut séduit par ce sujet et résolut de briguer la récompense. Mais, voulant se pénétrer de l'époque qu'il avait à peindre, il acheta la collection des classiques grecs, et s'y enfonça éperdument.

Ce fut une période d'enthousiasme et d'ivresse. Theuriet crut découvrir un monde nouveau, il comprit tout à coup la beauté, l'harmonie divine de l'art

grec, il dévora Homère, Eschyle, Sophocle, Pindare, Aristophane et surtout Théocrite dont la fraîcheur le ravit. Il traduisit ces auteurs, il les analysa, il les imita en vers et en prose. Il a conservé le cahier sur lequel il transcrivait ces essais. Dans ce fouillis de notes, de réflexions et de traductions, se trouvent quelques strophes exquises tout imprégnées de douceur et de grâce antiques :

Suivez, mes chèvres, les sentiers
Où près d'un vieux chêne
L'eau coule sous les oliviers ;
Œnanthe vient laver ses pieds
A cette fontaine ;

Œnanthe à l'œil noir et distrait
Dont les fraîches lèvres
Fleurent mieux que le serpolet,
Dont le sein, plus que votre lait
Est blanc, ô mes chèvres !...

André Theuriet composa avec dévotion le poème qu'il destinait à l'Académie française, il y versa les trésors de ses lectures et les élans de son âme juvénile. Son discours se terminait par une chaleureuse invocation à la muse grecque :

Sur mes lèvres répands un peu de miel attique,
De ce miel dont Platon tout enfant fut nourri,
Et, quand les premiers feux de l'aube auront souri,
Quand tu retourneras, ô ma maîtresse unique,
Vers l'Ether azuré, l'Ether pur et fleuri,
Laisse-moi pour adieu ta flottante tunique.

Le poète envoya son œuvre au secrétaire perpétuel de l'Institut et attendit, plein d'espoir, le résultat du

concours... Hélas! en juillet 1853, les feuilles annoncèrent que « l'Académie, après avoir pris connaissance des pièces envoyées pour le concours, les avait jugées insuffisantes et avait décidé que le prix ne serait pas décerné! » André Theuriet, affecté par cette nouvelle déception, et un peu découragé, céda aux sollicitations de son père, accepta une place dans l'Enregistrement, et dut rejoindre son poste, au fin fond d'une bourgade éloignée. Il semblait voué pour de longues années à la monotonie d'une existence bureaucratique. Ainsi le voulait la fatalité...

II

André Theuriet avait été nommé receveur des Domaines à Auberive. Ce village, dont le nom revient à chaque page dans ses livres, mérite qu'on s'y arrête un instant. Auberive, à cette époque, n'était pas une ville, ni même un bourg, c'était une commune de quatre cents âmes, perdue en pleine forêt, aux confins de la Champagne et de la Bourgogne... Le jeune fonctionnaire y arriva à la nuit tombante. On lui avait confié, pour ses débuts, une mission délicate, celle de remplacer un receveur infidèle qui avait « fait un trou à la lune » et qui était parti en laissant ses livres dans un inexprimable désordre. Pendant plusieurs jours, André Theuriet se plongea dans les détails d'une fastidieuse comptabilité; son bureau

était placé dans l'unique auberge du village. Tandis qu'il alignait des colonnes de chiffres et repassait des additions, il entendait dans la salle voisine les jurons des charretiers qui buvaient du vin bleu et badinaient avec la servante. Affreuse situation pour un poète lyrique épris d'idéal! Il maudissait déjà la mauvaise fortune qui l'avait relégué dans ce trou infâme et se demandait s'il n'allait pas quitter l'administration.

Fort heureusement, les bureaux du Domaine fermaient le dimanche. Theuriet en profita pour boucler son sac et pour faire aux environs d'Auberive une ample excursion. Il en revint ébloui. Le pays était admirable, fertile, pittoresque, sillonné de ruisseaux jaseurs et de vallées verdoyantes. En regagnant son auberge, il la trouva moins vulgaire. Au bout de quelques semaines, il fit la connaissance d'un charmant garçon, avec qui il se lia d'une amitié qui dure encore. Cette amitié acheva de le raccommoder avec Auberive. Les deux jeunes gens avaient à peu près les mêmes goûts, ils aimaient les lettres, ils en causaient passionnément; ils les cultivaient avec une égale ardeur; ils se lisaient leurs vers et se communiquaient leurs manuscrits. A ce commerce, l'imagination s'échauffe et l'ambition grandit. André Theuriet, grisé par les compliments de son ami, prit une grande résolution. Il avait composé un poème assez important intitulé : *In memoriam*. Il se décida à le présenter à la *Revue des Deux Mondes*.

— Bonne chance, lui dit son camarade en l'accompagnant jusqu'à la diligence de Paris.

Ce ne fut pas sans émotion qu'André Theuriet franchit le seuil de la célèbre Revue, et fit passer sa carte au père Buloz. Il le trouva assis dans son cabinet, grincheux et brusque, vêtu de noir, la mine méfiante et dédaigneuse. Il lui exposa sa requête d'une voix mal assurée.

— Un manuscrit! dit Buloz. Qu'y a-t-il dans ce manuscrit?

— Des vers!

— Hein?

— Des vers!...

— C'est bien, nous lirons ça. Le manuscrit porte votre adresse?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! on vous répondra, jeune homme. Allez! on vous répondra!

Le débutant, assez déconfit, s'en revint à Auberive, croyant bien que son œuvre était enterrée. Aussi pensa-t-il s'évanouir de surprise, en recevant un beau matin une lettre de Buloz, de Buloz lui-même.

« J'ai lu votre manuscrit, écrivait-il; vos vers me plaisent et je les publierai; mais j'aurais quelques modifications à vous demander. Je vous avais répondu dans ce sens à l'adresse que vous m'aviez donnée à Paris, mais vous êtes parti sans rien dire, et nous avons besoin de vous voir. »

Vous pensez si cette lettre émut le cœur de notre

poète. Il l'emporta au fond des bois pour la relire à son aise et savourer son bonheur. Ainsi la *Revue des Deux Mondes* lui était ouverte! Il allait coudoyer dans ce recueil les grands écrivains qu'il admirait, devenir le collaborateur de Mérimée, de George Sand, de Renan... Quel rêve! et quelle gloire!

Ici s'arrête, à proprement parler, l'histoire de M. André Theuriet. A partir du jour où la *Revue des Deux Mondes* daigne l'accueillir, sa route est toute tracée. Il n'a plus à lutter, il n'a qu'à s'abandonner à son aimable et facile inspiration. Il publie d'abord des vers; aux vers succèdent les nouvelles, aux nouvelles les romans. Le public est tout de suite conquis et sourit à ce talent délicat, où brillent les meilleures qualités de notre race : la clarté, l'élégance et la sensibilité.

Depuis trente-cinq ans, M. André Theuriet n'a pas cessé de produire; le succès lui est demeuré fidèle. Si tous ses livres n'ont pas la même valeur, tous se recommandent par l'élévation du sentiment et par un noble souci de la forme. Les moins heureux comme les meilleurs sont écrits par un galant homme et par un artiste.

III

Si nous embrassons d'un regard l'œuvre complète de M. André Theuriet, un trait nous frappe : la sincérité et la vérité du décor matériel. L'auteur de *Ray-*

monde ne passe pas pour un écrivain réaliste; on l'accuserait volontiers de trop pencher vers l'idéalisme, et de considérer la vie sous un jour trop constamment optimiste. Eh bien! il n'est pas de romancier, parmi nos contemporains, qui se soit plus directement inspiré de la nature. Les histoires d'amour, les fables sur lesquelles reposent ses livres sont évidemment sinon inventées de toutes pièces, du moins arrangées et embellies; mais elles se déploient toujours dans un milieu exact et minutieusement observé. Prenons, par ordre de date, les principaux volumes de M. Theuriet, nous reconstituerons avec eux le cours de sa vie, ou en tout cas la série d'impressions et d'émotions par laquelle il a passé.

Tout d'abord, c'est l'obsession des souvenirs d'enfance, la vision des grands bois, de ces forêts des Ardennes où travaillent les charbonniers solitaires et les verriers; c'est la joie des journées passées à herboriser sur la pente des vallées, la splendeur des couchers de soleil, entrevus à travers les arbres, l'allégresse des départs, le matin, à l'aube mouillée, alors que l'alouette chante dans les blés, la mélancolie des retours crépusculaires, la tristesse des chemins où l'ombre descend. Nous retrouvons cela dans la plupart des ouvrages de M. Theuriet, mais surtout dans ses premiers, dans *Sauvageonne*, dans *Bigarreau*, et dans ses jolis contes rustiques.

Cependant l'écrivain quitte les bois pour suivre la carrière administrative. Soudain, un nouveau champ

d'études s'offre à lui; la petite ville, avec ses rues tranquilles et mal pavées, l'existence médiocre, routinière qu'on y mène, les haines de clocher, les cancans de voisinage, les mille événements lilliputiens qui constituent l'unique intérêt de cette vie monotone. Et puis la gêne décente des employés sans fortune, les tracasseries dont ils sont l'objet, leurs querelles avec les chefs, leur lutte désespérée pour l'avancement, la mesquinerie et la routine qui règnent dans les bureaux de l'État. M. André Theuriet, sans beaucoup en souffrir lui-même, a coudoyé ces misères, et il les a marquées de touches très vives.

Comme croquis de la vie provinciale, je ne vois pas de tableau plus pittoresque que *la Maison des Deux Barbeaux*. Ce livre est une merveille d'exactitude et de précision; la petite ville y palpite, y respire, s'y étale avec ses ridicules et ses vertus, ses beautés et ses verrues. Les personnages qui s'y meuvent sont d'honnêtes gens, fort sympathiques, mais que l'auteur n'a point créés pour les besoins de sa cause; ils sont l'émanation nécessaire de ce milieu où ils ont poussé; ce sont des êtres réels, qui peut-être n'existent plus, mais qui à coup sûr ont existé. On sent que l'auteur a *vu* ce dont il parle, qu'il a visité et peut-être habité l'antique maison où se déroule son drame.

Si maintenant nous ouvrons *l'Affaire Froideville*, nous sommes suffoqués par une odeur de paperasses moisies. Le carton vert surgit à nos yeux, l'odieux

carton vert pourri de bassesses et d'intrigues. L'intérieur de ministère, que nous dévoile M. André Theuriet, est un épouvantable séjour, humide, crasseux, et, ce qui est pis, peuplé de créatures aux idées mesquines et à l'esprit racorni. Il semble qu'on étouffe en lisant ces pages, on a envie d'ouvrir les fenêtres toutes grandes et de laisser entrer dans ce tombeau quelques flots d'air pur. L'auteur a si bien compris la funèbre horreur qui s'exhale de cet enfer, qu'il y a introduit une tendre idylle, et qu'il a placé en regard des commis ridicules et féroces, un type d'adorable jeune fille qui réconcilie le benoît lecteur avec la société et l'espèce humaine.

Je n'ai pas le loisir d'examiner tous les romans de M. André Theuriet (il y en a beaucoup!). Dans tous, sans exception, nous trouverions les mêmes impressions personnelles, et ce lien qui rattache étroitement la vie privée de l'auteur aux fictions qu'il retrace.

M. André Theuriet a quitté l'Enregistrement depuis quelques années, après une carrière laborieuse (car, malgré le dédain que lui inspire l'administration, M. Theuriet fut un administrateur consciencieux). Pouvant enfin se consacrer tout entier à ses travaux littéraires, il se réfugia à Talloires, sur les rives du lac d'Annecy. L'endroit est délicieux, abrité contre les vents du nord, ombragé de grands arbres, baigné par les eaux bleues et profondes, entouré d'une verte ceinture de collines. Aussitôt M. Theuriet sent se réveiller sa verve de paysagiste et

nous peint Talloires sous tous les aspects, à toutes les époques de l'année, à toutes les heures du jour. Talloires apparaît dans *Amour d'automne*, dans les *Deux sœurs*, dans d'autres romans encore, et dans de nombreuses nouvelles. Rarement, d'ailleurs, M. Theuriet fut mieux inspiré. *Amour d'automne* contient les pages les plus douces et les plus charmeuses qu'il ait écrites. Il règne dans ce livre comme une tristesse apaisée et pleine de grâce; le récit est à chaque page interrompu par des descriptions, mais ces descriptions sont si savoureuses qu'on s'y arrête avec volupté. Elles n'affaiblissent pas l'intérêt du roman, elles l'avivent au contraire, tant elles sont en harmonie avec le sujet traité.

Cependant, tout en promenant sa tente d'un bout de la France à l'autre, l'auteur de *Sauvageonne* n'oublie pas son pays natal et ces belles forêts qui charmèrent son enfance. De temps à autre il y revient; on dirait qu'il éprouve comme un remords de leur avoir été infidèle, et il répare sa faute en leur consacrant un nouveau livre.

M. André Theuriet n'est donc pas un conteur indifférent, ni un romancier qui dédaigne le problème de la vie et obéit aux seuls caprices de son imagination. Il s'est montré quelquefois observateur perspicace, psychologue attentif! mais c'est avant tout un poète. Poète il le fut, il l'est et le sera jusqu'à la fin de ses jours. Du poète il a les recueillements, les mélancolies; du poète il a les répugnances et les dégoûts. Il

ne peut souffrir la brutalité du bas réalisme; il aime en toutes choses la grâce et la douceur. Ceci explique pourquoi ses tableaux sont généralement traités dans la demi-teinte, enveloppés d'une lumière exquise mais un peu pâle. Vous ne trouverez dans ses livres aucune silhouette qui ressorte violemment, comme certains types de Zola; mais vous y rencontrerez, chemin faisant, une foule de figures modelées avec souplesse, infiniment séduisantes, marquées de traits fins et délicats.

Il est convenu que les divers arts sont parallèles, et que tout littérateur a pour frère intellectuel un peintre ou un musicien. On a comparé non sans raison, André Chénier à Prudhon, Casimir Delavigne à Paul Delaroche, Victor Hugo à Eugène Delacroix, et de nos jours Émile Zola à Courbet et à Millet. De même, on pourrait, à ce qu'il me semble, rapprocher le talent descriptif d'André Theuriet du génie limpide, gracieux et tendre de Jules Breton. L'un et l'autre aiment la nature, la contemplent du même œil, et l'idéalisent en la copiant. Leur pinceau est souvent ému, mais il n'oublie jamais de demeurer élégant, et leurs plus belles œuvres sont merveilleusement correctes et pures.

M. André Theuriet a publié des vers délicieux... En compose-t-il encore?... Telle est la question que je lui posais en errant avec lui sous les ombrages de son parc de Bourg-la-Reine :

— Des vers? Hélas! je le voudrais! Mais le puis-je?

Les journaux me demandent de la prose, toujours de la prose, des romans et des nouvelles... Ah ! si je travaillais pour mon plaisir !

Un jour viendra (plus tard, dans beauconp d'années), où M. Theuriet, las de marier éternellement Raoul avec Angélique, laissera reposer sa plume de romancier; il reprendra sa plume de poète, il ira passer quelques mois dans le jardin de sa grand'tante, tout fleuri d'œillets et de roses trémières, et il en rapportera un petit volume de vers qui — je vous le prédis — sera un chef-d'œuvre...

SILHOUETTES FAMILIÈRES

I. — MARCEL PRÉVOST

Je m'acheminais, au printemps dernier, vers Bourg-la-Reine, où m'attendait, en son castel, le doux poète des bois, André Theuriet. Le train s'ébranlait, lorsqu'un jeune homme mince et preste ouvrit la porte du compartiment. Trente ans à peine, correct, ganté de rouge, l'œil clair et résolu, la moustache retroussée, ni trop grand, ni trop petit, ayant l'aspect d'un *monsieur très bien*, avec ce je ne sais quoi par où se trahit le militaire, ou l'ancien élève d'une école militaire. A coup sûr ce voyageur avait porté l'uniforme. Était-ce un officier en bourgeois, un ingénieur des mines, était-ce simplement un sportsman ayant gardé du volontariat le pli soldatesque? Il tira de sa poche une quinzaine de journaux — les grands journaux du matin. J'étais fixé. Ce pseudo-lieutenant était un

confrère. Seul un homme de lettres a le courage de parcourir, avant déjeuner, en guise d'apéritif, des articles de gazettes. Il y a là comme une marque professionnelle qui ne saurait nous tromper. Mais encore fallait-il deviner quel était ce confrère, dans quelle branche s'exerçait son industrie. S'occupait-il des sports, de la politique, de la critique théâtrale, de la chronique, de la finance, du palais, du parlement? Rédigeait-il les premiers Paris dans un journal dogmatique, publiait-il des contes grivois dans une feuille du boulevard? Il déplia le *Figaro*. Il glissa sans insister sur l'article de tête (qui était, ce jour-là, de M. Philippe de Grandlieu), il sauta à pieds joints par-dessus la politique, il effleura le Masque de Fer, sourit en dégustant le reportage de Charles Chincholle, retourna le journal, embrassa d'un coup d'œil les six colonnes du feuilleton, puis, arrivant au courrier judiciaire, il s'enfonça dans le compte rendu du dernier procès — un procès en adultère qui faisait alors grand bruit.

De ceci, je conclus que mon inconnu devait être un romancier. Les romanciers se passionnent aux choses de cour d'assises. Ils y puisent parfois des sujets de livre, en tout cas des observations de détail, qui leur sont infiniment précieuses. C'est un mot, une réponse, un trait de mœurs ou de caractère, un incident d'audience, qui met brusquement à jour le tréfonds de l'âme humaine.

Je rapprochai cette impression de ce que j'avais

entendu dire de Marcel Prévost, de sa physionomie, de sa taille. Son nom me vint aux lèvres... Nous nous regardâmes... La connaissance fut vite faite. Et nous voilà causant littérature, tandis que la locomotive nous emportait à toute vapeur.

Et Marcel Prévost me raconta ses débuts, comment, ayant quitté l'École polytechnique, il avait été envoyé en garnison dans une petite ville, noire et froide, du département du Nord; comment, pour conjurer l'ennui des longues soirées d'hiver, il avait eu l'idée d'écrire un livre; comment cet ouvrage, *le Scorpion*, avait, contre toute espérance, séduit le directeur d'un journal parisien; comment l'auteur s'était trouvé engagé, sans presque y songer, dans la voie des lettres.

— Mes amis et mes ennemis prétendent, me dit en riant Marcel Prévost, qu'un bon génie me protège.

Entre nous, je ne crois pas qu'il ait besoin d'être protégé, fût-ce par un bon génie, fût-ce par une fée. Il se protège lui-même. Il est taillé pour la lutte. Considérez ce front et ce menton volontaires, ce nez court et bien planté, cette tête solidement assise sur un torse vigoureux. Cela respire la force, l'équilibre et la parfaite possession de soi. Et si maintenant vous vous attachez à l'expression du regard, vous ne pourrez vous défendre d'en admirer l'énergie. Ce regard n'est pas d'un sentimental, ni d'un rêveur, mais d'un ambitieux qui connaît son but, quels che-

mins y mènent, et qui marche avec ténacité dans la voie qu'il s'est tracée. Marcel Prévost veut arriver à la fortune, à la gloire, aux honneurs officiels. Il s'est juré d'y parvenir : il y parviendra. Il a pour lui un talent clair, une forme aisée, une imagination séduisante; il sait unir la logique au romanesque; il possède l'art de plaire aux femmes, en leur posant des problèmes qui émoustillent leur curiosité. Et, pour achever de les conquérir, il ne dédaigne pas de leur servir, de temps à autre, des mets épicés, par exemple ces voluptueuses *Lettres de femmes*, dont le succès fut retentissant...

Attendez toutefois... Cet esprit sérieux, nourri de chiffres et de sciences positives, formule çà et là des théories chimériques. Il se proclame, en un de ses livres, l'ennemi implacable de l'amour... Partant de cette vérité que l'amour est la source des maux innombrables dont souffre l'humanité, il en conclut que l'amour est chose mauvaise, et que l'on doit, sinon s'en garer complètement, ce qui n'est point compatible avec nos faiblesses, du moins le traiter comme il le mérite, c'est-à-dire sans le prendre au sérieux : « L'amour n'est qu'un geste; sa moralité est limitée par le bien ou le mal que ce geste cause autour de lui; de moralité intrinsèque, il n'en a point. En lui-même, il n'est ni noble, ni honteux; il est seulement égoïste. » En d'autres termes, ne mettez dans l'amour rien de votre esprit, ni de votre âme; creusez un fossé entre votre vie amoureuse et votre

vie morale et intellectuelle [1]. Le conseil est d'une haute prudence. Certains médecins, aussi, raisonnent excellemment quand ils disent aux malades : « Surtout évitez les émotions. »

— « En suis-je le maître? » répond le malade. Et de même vous m'ordonnez d'aimer sans passion et sans fièvre. Et si je ne puis aimer autrement? Si la nature m'a créé sentimental? Si l'amour ne me séduit qu'à condition d'être entouré de mirages? M. Marcel Prévost est un bon logicien, mais il échafaude son raisonnement sur une hypothèse. Ce mathématicien excelle à résoudre les équations : il part quelquefois d'une donnée fausse. L'École polytechnique a formé beaucoup de ces esprits rigoureux et chimériques, qui inventent des systèmes en opposition avec les lois de nature. Cela serait parfait si cela était possible. Et nos philosophes rêvent le front dans les nuages, oubliant de regarder autour d'eux.

Les idées de M. Marcel Prévost sur l'amour sont fort contestables, mais non pas indifférentes; elles appellent la discussion. Elles sont présentées avec éclat. Je ne sais si l'auteur de *l'Automne d'une femme* est appelé à régénérer le roman moderne. Il a écrit, en tout cas, de bons romans. Et il n'est pas de ceux (ou j'en serais bien surpris) que guette l'épuisement nerveux — le redoutable mal des gens de lettres. Son destin se déroulera, laborieux et prospère. La

1. Voy. les *Etudes littéraires* de M. René Doumic.

sorcière de Macbeth ne lui a peut-être pas dit : « Tu seras roi. » Elle lui a dit : « Tu seras décoré à trente ans, académicien à quarante, et tes livres auront l'honneur d'être traduits dans toutes les langues, et les duchesses iront te consulter sur des cas de conscience. » Beaucoup d'écrivains, sans doute, ne souhaiteraient pas un autre horoscope.

II. — AUGUSTE DORCHAIN

...Imaginez une sensitive, frêle, délicate, sans cesse frémissante et prompte à se replier. Dès son enfance, il était ainsi, de santé fragile, incapable d'un grand effort de travail, payant d'une crise chaque étape parcourue, chaque parchemin conquis. Il passe son baccalauréat et tombe malade; il achève sa licence et se met au lit... Entre temps, il écrit des vers, il en a composé sur les bancs du collège, avant même d'aller au collège, il est né poète...

Un jour il s'avise d'ouvrir les comédies de Shakespeare. Son imagination s'enflamme, l'emporte en un monde féerique, plein de songes, de musique et jette sur le papier les premières scènes de *Conte d'avril*. L'heureux temps! Le fécond enthousiasme! Dorchain a goûté là les plus douces joies qui soient données à l'artiste : vivre dans son œuvre; ne s'occuper que d'elle, s'y enfoncer, en être pénétré et possédé. Chaque matin, en s'asseyant à sa table, Dorchain *sentait* — divine extase! — que l'inspiration allait venir. Et elle venait, et elle lui dictait des

accents délicieux. Rappelez-vous ces mots que le poète place sur les lèvres d'Orsino, mais qui débordent en réalité de son propre cœur :

Regarde, Silvio! vois comme la rosée
Suspend à chaque fleur une perle irisée
Et fait s'épanouir les grappes de lilas!
Non je ne suis plus triste et je ne suis plus las..
Tout à l'heure, en voyant, au loin, de ma fenêtre,
A travers les brouillards le gai soleil renaître,
J'ai senti dans les cieux, à l'orient vermeil,
Dans les bois, sur les eaux, en moi-même, — un réveil!
O le riant et frais matin! l'heure divine!
Un souffle généreux traverse ma poitrine,
Il me soulève, et comme une étrange liqueur,
Le printemps et l'amour me bouillonnent au cœur!

Voyez de près ces vers. La pensée n'y est pas rare. C'est l'éternelle chanson du printemps et de l'amour. Elle ne tire son charme que de sa profonde sincérité. Elle jaillit, brûlante, d'une âme pleine de sève; elle se renouvelle à ce contact. Y a-t-il un thème plus usé que la nuit, les étoiles et le chant du rossignol? Et cependant connaissez-vous rien de plus suave que ce couplet, brodé sur un lieu commun :

Nuit faite pour qu'on aime, ô douce nuit d'avril!
— Sur le gazon du parc en sa fraîcheur première
La lune trace au loin des sentiers de lumière...
Dans l'air tiède, dans l'air transparent et léger,
Expirent des jasmins et des fleurs d'oranger...
Rien ne bouge : le lac, le brin d'herbe, la feuille,
Tout, sauf mon cœur qui bat plus fort, tout se recueille,
Et la nature entière, en ce calme séjour,
Attend le rossignol — comme j'attends l'amour!

Quand Auguste Dorchain traçait ces vers adorables, il n'était plus en possession de lui-même, il volait en

pleine ivresse, entre terre et ciel, il écoutait la vague harmonie d'une voix intérieure :

Malheureux qui n'a pas de musique en lui-même!
Malheureux qui jamais n'écouta dans son cœur
Les inspirations chanter leur divin chœur !
De ceux-là, quels que soient leur visage et leur vie,
Il faut que l'on s'écarte et que l'on se défie...
Mais tu peux approcher des autres, car, vois-tu,
Quand on admire, on est bien près de la vertu.
Ne crains rien de tous ceux qui chantent, car leurs âmes
N'ont point de noirs pensers ni de replis infâmes.
Le don mystérieux peut leur être compté
Comme un signe certain d'honneur et de bonté !

Conte d'avril était tout à fait digne de la Comédie-Française. Émile Perrin portait à l'auteur quelque intérêt. Il lui avait dit, un jour, après avoir lu une petite pièce en prose : *Rose d'automne*, qui fut représentée plus tard à la Bodinière :

— Jeune homme, vous avez le don du théâtre. Travaillez pour le théâtre.

Émile Perrin n'était pas prodigue d'encouragements. Aussi, Dorchain avait-il été très fier de ce suffrage. Mais il n'eut pas le temps de porter sa pièce rue de Richelieu. M. Porel la lui demanda pour l'Odéon. Rendons, pour une fois, justice à M. Porel. Il fut charmant. Dorchain n'eut qu'à se louer de sa bonne grâce et de sa vive intelligence. *Conte d'avril*, monté avec luxe, interprété par des artistes de premier ordre, obtint un grand succès littéraire. L'auteur, inconnu la veille, ou connu d'une élite, devint tout à coup célèbre...

Il devait expier cette heure de gloire. Sa faible santé, ruinée par l'excès du travail auquel il s'était livré depuis quelques mois, s'effondra. Dorchain fut atteint d'une *neurasthénie* qui le jeta dans d'affreuses angoisses. Pendant trois ans, il dut quitter Paris, s'enterrer à la campagne, renoncer à tout labeur intellectuel. Lorsqu'il essayait d'écrire, une migraine impitoyable lui serrait le crâne, il sentait fuir ses idées. La lecture même lui était interdite; il passait de longues nuits sans sommeil, se demandant avec effroi si le naufrage était définitif, s'il lui fallait abandonner tout espoir. Et bien souvent, le lendemain, on trouvait son oreiller baigné de larmes.

Peu à peu, grâce à un traitement énergique, grâce au calme réparateur de l'air des champs, l'apaisement se fit dans ses nerfs trop agités. Ils reprirent doucement leur équilibre. Et maintenant Dorchain a pu ressaisir la plume. Il s'en sert discrètement, rimant de temps à autre un sonnet, une pièce philosophique, achevant sans se presser, un drame qu'il va bientôt soumettre à MM. les sociétaires. Puissent-ils lui réserver bon accueil, puissent-ils également offrir l'hospitalité à ce joli *Conte d'avril* dont la place est marquée d'avance entre Alfred de Musset et Marivaux.

Mais Dorchain ne s'inquiète pas en ce moment de la fortune réservée à ses ouvrages, il est tout aux délices de renaître et de revivre; il aspire à pleins poumons la bonne brise, il amasse des forces en vue des luttes futures, il est de ceux sur qui nous pouvons compter.

III. — HENRI BECQUE

Henri Becque aime la bataille, il a lutté toute sa vie, contre les autres, contre lui-même, et parfois, à l'exemple de Don Quichotte, contre les moulins à vent. Voyez cette tête énergique, surmontée de cheveux rebelles et furibonds, ces joues hautes en couleurs, cette moustache hérissée, et ces yeux surtout, ces yeux aigus où luit comme une flamme de férocité. Le personnage est nerveux, trépitant, passionné, exubérant; il a toujours l'air d'être en colère et vous parle d'une voix sifflante qui sort d'une bouche convulsée, tordue par un rictus amer et dédaigneux. Avec cela très curieux, très intéressant et terriblement spirituel.

Sa jeunesse ne fut pas heureuse. Entraîné vers les lettres par un goût irrésistible, il connut les jours de détresse. On raconte que, dépourvu de ressources, poursuivi par des créanciers implacables et ne pouvant jouir d'un mobilier qui était sans cesse sur le

point d'être saisi, il avait remplacé sa table de travail par une longue planche clouée au mur. Cette planche, considérée comme « immeuble par destination », échappait à la griffe des huissiers. C'est ainsi qu'il composa ses premières pièces, courbé sur un labeur acharné mais infructueux. Son drame de *Michel Pauper* erra lamentablement de théâtre en théâtre, trouvant partout porte close. Becque, rassemblant ses dernières ressources, le monta lui-même, à ses risques et périls; l'échec matériel fut complet et le dramaturge retomba dans sa misère jusqu'au moment où *la Navette* d'abord et surtout *les Corbeaux* mirent son talent en évidence.

Oh! ces *Corbeaux*! Que de souvenirs s'y rattachent! Je revois encore la salle de la Comédie-Française, le jour de la répétition générale. La mode n'était pas encore des répétitions à grand orchestre. Les fauteuils n'étaient qu'à demi garnis; quelques critiques s'y prélassaient à côté des sociétaires et des pensionnaires. Un seul intrus s'y était glissé, un avoué ou un notaire, ami d'Émile Perrin. Cet officier ministériel avait toutes les peines du monde à maîtriser son indignation, les hardiesses de Becque le scandalisaient et il se trémoussait convulsivement en agitant des bras tumulteux et rageurs.

La première représentation fut houleuse. Mme Lloyd, impressionnée par les mauvaises dispositions du public, se troubla, manqua de mémoire dans sa grande scène avec Mlle Reichemberg. Malgré cet

incident, la pièce finit sans encombre. Le lendemain, elle était maltraitée par la plupart des journaux, et prônée avec une égale ardeur par quelques critiques, qu'avait conquis l'âpre violence de cette satire. Des polémiques bruyantes s'ensuivirent. Henri Becque était célèbre... Le vent soufflait dans ses voiles, il n'avait plus qu'à prendre l'essor. Il le prit... lentement. Trois ans s'écoulèrent avant l'avènement de *la Parisienne*, dont l'éclatant succès littéraire acheva de placer l'auteur au premier rang de nos dramaturges.

Alors Henri Becque se transforma : ce sauvage devint mondain; ce solitaire fréquenta dans les salons et dîna chaque semaine chez la célèbre Mme A... qui réunit autour de sa table les plus brillantes fourchettes de l'Académie. Henri Becque fut le coq, ou, si vous aimez mieux, le lion de ce cénacle; on savourait ses mots à l'emporte-pièce, on encourageait son humeur caustique, qui n'avait pas besoin d'être aiguillonnée. Henri Becque s'en donnait à cœur joie; il daubait avec entrain sur le tiers et sur le quart. Certain soir, m'a-t-on dit, il prit à partie le plus doux des membres de l'Institut (dispensez-moi de citer son nom) et le cribla pendant deux heures de tranchantes épigrammes : le pauvre homme, suffoqué, prit le parti de battre en retraite, s'avouant vaincu et laissant le champ libre à son cruel ennemi.

Henri Becque sortait de ces brillantes soirées un peu grisé, et très amusé par ces petits triomphes d'amour-propre; et, pour rafraîchir ses nerfs fati-

gués, il arpentait les boulevards au bras d'un ami jusqu'à deux ou trois heures du matin. C'est au cours d'une de ces promenades nocturnes qu'il me parla pour la première fois des *Polichinelles*, de cette comédie mystérieuse qui se dérobe obstinément à notre légitime curiosité. Il me conta, que dis-je, il me joua, il me mima, avec un merveilleux talent, un épisode de sa pièce... épisode d'une ironie transcendante, ainsi que vous allez pouvoir en juger.

Le héros mis en scène est un banquier véreux, enfoncé dans de fâcheuses affaires, mais très intelligent, très lancé et protégé par de hautes relations. Cependant, à la suite d'un pouf formidable, notre homme est mandé chez le juge d'instruction. Il arrive, tout chaud, tout bouillant devant le magistrat, qu'il a rencontré souvent dans le monde, et qu'il traite sur le pied d'une affectueuse familiarité.

— Voyons, cher ami, qu'y a-t-il donc? que se passe-t-il?

— Ma foi, mon cher monsieur, répond le juge quelque peu embarrasé, vous devez le savoir mieux que personne. Vous êtes accusé d'indélicatesse.

— Je sais! je sais! une vétille!...

— Une vétille... soit! mais je n'en suis pas moins obligé d'agir et je me trouve dans la douloureuse nécessité de vous garder. Vous êtes mon prisonnier.

— Votre prisonnier? c'est impossible!

— Les instructions que j'ai reçues sont formelles!...

— Écoutez! je vous sais un galant homme et je

puis me confier à vous. Il faut, entendez-vous, il FAUT que je m'absente une heure, rien qu'une heure. Après quoi je reviendrai me mettre à votre disposition.

— Mais pour quelle raison? Est-ce pour embrasser votre femme, vos enfants?

— Nullement.

— Alors pourquoi?

— Vous tenez à le savoir?

— Sans doute...

— Eh bien! *je préside tout à l'heure un jury d'honneur!!!*

Représentez-vous Becque, le chapeau sur l'oreille, le teint animé, l'œil dardant des éclairs, s'arrêtant sur le boulevard, à deux heures du matin, et lançant de sa voix stridente ce trait « cruel »... C'était, je vous l'affirme, un fort beau spectacle!...

IV. — JEAN RICHEPIN

Jean Richepin, le plus beau des poètes et le mieux doué, et le plus vaillant, et le plus sonore, est, au moins une fois par an (quand il fait jouer un nouveau drame ou publier un nouveau volume de vers), le lion du jour. Sa photographie s'étale aux vitrines, les journaux sont pleins de son nom; les reporters le guettent à la sortie du théâtre et lui arrachent des confidences; un parfum de gloire l'enveloppe; ses narines frémissantes aspirent le doux encens de la popularité... Quelle route il a parcourue, et par quels chemins il a passé, avant d'en arriver là!

Il naquit d'un médecin militaire et passa (comme J.-J. Weiss) ses années d'enfance à vagabonder au hasard des changements de garnison. De là, sans doute, ce goût des voyages qu'il a dans le sang et auquel il s'abandonne périodiquement avec frénésie... Il voulait se faire artiste. Son père rêvait pour lui la carrière paisible du professorat. Jean entra à l'École

normale, en sortit au moment de la guerre, prit le fusil, s'engagea dans un corps de francs-tireurs, puis, la paix conclue, il s'installa sur la butte Montmartre, près du *Cabaret des assassins*. Ce fut l'époque de la grande bohème. Il n'avait pas le sou; il écrivaillait dans des feuilles obscures, rédigeait au *Mot d'ordre* le courrier parlementaire et tirait avec ses amis Bouchor et Ponchon de gigantesques bordées au quartier latin. Entre temps il composait sa merveilleuse *Chanson des gueux*, qui lui valut un mois de prison et la perte de ses droits civiques. L'été venu, il filait n'importe où au hasard de ses caprices, de préférence vers la mer, qu'il a toujours adorée. Il errait le long des ports, la pipe à la bouche, vêtu d'une vareuse de matelot, il aidait à la manœuvre et passait la nuit à bord des bateaux de pêche, aspirant à pleins poumons la brise du large. D'autres fois, il suivait une troupe de saltimbanques, étudiant leurs mœurs, vivant avec eux et s'amourachant des bohémiennes aux cheveux crépus et aux yeux noirs. Il a conté, dans des pages exquises, ces souvenirs de jeunesse. L'imprévu l'attirait, il avait horreur de l'existence bourgeoise et réglée; il dépensait follement la sève qui bouillonnait dans ses veines, s'abandonnant aux pires extravagances, par exemple, se mesurant en plein boulevard des Batignolles avec un hercule de profession et le terrassant aux acclamations de la foule enthousiaste...

C'est à Londres que lui advint la plus originale de ses aventures... Il s'y était rendu au petit bonheur,

n'ayant que quelques louis en poche, mais comptant sur sa bonne mine pour se procurer bon souper, bon gîte... et le reste. Le prix du billet, aller et retour, épuisa, à peu de chose près, son pécule. Il se trouva seul, avec une vingtaine de francs de menue monnaie, dans l'immense ville. Il s'ingénia pour tirer parti de ces modestes ressources. Il se nourrissait comme les ouvriers de la cité : une pinte d'ale, un morceau de pain, quelques brides de poisson fumé, constituaient son menu de chaque jour. Cependant, et malgré ses rigoureux principes d'économie, ses ressources s'épuisaient. Un jour vint où il ne put s'offrir le morceau de morue indispensable à sa subsistance. Alors, comme son estomac de vingt-cinq ans criait famine, il s'avisa d'un curieux stratagème.

Il avait remarqué que les sergents racoleurs de l'armée anglaise cherchaient de toutes parts à engager des recrues. Ces engagements étaient toujours précédés de repas bien arrosés, à l'issue desquels le jeune conscrit, ivre mort, apposait, sans résistance, sa signature sur le papier du sergent et se trouvait engagé pour sept années au service de la reine Victoria... Richepin résolut de jouer un bon tour aux émissaires de Sa Très Gracieuse Majesté et de s'offrir à leurs dépens un succulent déjeuner.

Il se dirigea vers la prochaine caserne et se promena devant la porte sans affectation. Le premier sergent qui aperçut ce grand gaillard, bien bâti, au torse vigoureux, aux jarrets d'acier, tomba dans le

piège. — Tiens, se dit-il, voilà mon affaire : quel beau *horse-guard* nous aurions-là! — Il s'approcha, lia conversation, offrit un verre de gin. Richepin, riant sous cape, le suivit au cabaret... Au verre de gin succéda une bouteille de claret, accompagnée d'une énorme tranche de roastbeef. Richepin vida la bouteille, engloutit le rosbif, y ajouta un fort morceau de chester; il mima, en comédien consommé, les premiers symptômes de l'ivresse, puis, profitant d'un moment de distraction du sergent, il fila par la porte ouverte, avec la légèreté d'une gazelle...

Où sont les neiges d'antan? Certes Richepin, applaudi, glorieux, prospère, est aussi heureux qu'un homme peut l'être; mais parfois ne lui arrive-t-il point de songer en soupirant à ces heures d'insouciance et de joyeuse folie?

V. — FRANÇOIS FABIÉ

M. François Fabié est né dans le Rouergue, d'une mère paysanne et d'un père bûcheron. Son enfance s'est passée à courir le long des bois, à pêcher des truites dans les torrents et à suivre les troupeaux de bœufs qui paissent sur les montagnes. Supposez que M. Fabié fût venu au monde cent ans plus tôt : il eût été bûcheron comme ses aïeux, ou laboureur, ou berger, et son âme de poète fût demeurée ensevelie sous un rude sayon de villageois. Peut-être eût-il composé quelques chansons naïves que ses compatriotes, les habitants de Roupeyrac, auraient fredonnées durant les veillées d'hiver. Sa production littéraire ne fût pas allée plus loin... Combien de forces se sont ainsi perdues, combien de talents en germe sont demeurés enfouis dans les cendres du passé... Mais la destinée de François Fabié l'a fait naître en un siècle d'instruction obligatoire. Il est allé à l'école; puis au collège. Ses maîtres, remarquant ses apti-

tudes, l'ont poussé dans la voie de l'enseignement; le petit pâtre fort en thème est devenu bachelier, licencié, et aujourd'hui il inculque des notions de rhétorique aux jeunes bourgeois du Marais et du quartier Saint-Antoine.

En est-il plus heureux? Lui seul pourrait nous le dire. Sans doute, il éprouve quelque fierté à promener dans sa province natale sa gloire naissante; il lui est doux de recevoir les hommages de ses compagnons d'enfance, qui le considèrent comme un grand homme, de se dire que la principale rue de Roupeyrac portera son nom, et que son buste sera inauguré dans la salle de la mairie par M. le Sous-Préfet et M. le Recteur d'académie. Cependant, lorsque vient le mois de mai, que les haies d'aubépine s'étoilent de roses blanches et que les châtaigniers s'épanouissent, le professeur François Fabié, courbé sur sa table de travail, corrige des copies de discours français, et il songe, non sans un soupçon de mélancolie, que, depuis bientôt vingt années, absorbé par ses labeurs universitaires, il n'a pas eu le loisir d'aller voir fleurir le printemps dans les vallées de son cher Rouergue.

Il se console en faisant des vers et en les lisant à ses amis. Car sa demeure est hospitalière; elle s'ouvre aux artistes, aux gens de lettres, aux poètes. Ils ont joie à pénétrer dans ce logis et à s'asseoir autour de cette table cordiale où fument les plats du pays, le bœuf à l'étuvée et le cassoulet doré. Après

dîner, on passe au salon et chacun, sans se faire prier, à la bonne franquette, récite son petit morceau. Antony Valabrègue déclame quelques sonnets au tour délicat, et le maître de céans, de sa voix chantante, imprégnée d'un formidable accent du Midi, détaille un de ses poèmes savoureux, *la Chanson de l'alouette*, *les Sabots* ou *Jean le Pâtre*... Quand je dis que François Fabié détaille ses vers, le mot n'est pas juste, il les module plutôt, il les soupire, il en tire une lente et berceuse mélopée. Tous les poètes, sauf peut-être Richepin, affectionnent cette façon de dire qui d'abord surprend l'oreille et qui finit par la charmer. Ils demeurent dans la tradition. J'imagine que les rapsodes ne devaient pas chanter autrement leurs longs récits devant les Grecs assemblés...

C'est chez François Fabié que je vis pour la première fois Léon Cladel. Il y venait souvent. Ces deux hommes s'aimaient beaucoup, quoique fort dissemblables. Autant François Fabié est modeste dans ses discours, autant Léon Cladel était irascible, orgueilleux, éternellement révolté contre les lois sociales. La différence de leurs caractères s'explique par celle de leurs origines. L'un avait passé son enfance dans la solitude des grands bois, l'autre était né dans une de ces villes du Midi, si chaudes et si bruyantes, où les cervelles sont toujours sur le point d'entrer en ébullition.

Le père de Léon Cladel exerçait à Montauban la profession de bourrelier; il voulut faire de son fils

un homme distingué et l'envoya à Paris pour y suivre les cours de la faculté de droit. Léon Cladel débarqua chez nous avec des rêves de gloire plein la tête, quelques manuscrits dans sa valise et fort peu d'écus sonnants dans sa poche. Il se fit bientôt connaître dans les cafés du quartier latin, où il pérorait avec une éloquence communicative et une fougue entraînante.

Se trouvant un jour assis dans une brasserie du boulevard Saint-Michel, il interpella violemment son voisin de table, un étudiant catholique dont la ferveur cléricale lui était connue. Celui-ci se rebiffa. Léon Cladel éleva la voix et, la discussion s'envenimant, le fils du bourrelier grimpa sur sa chaise et entama un discours où l'Église, le pape, la religion chrétienne et Dieu lui-même étaient drapés de belle façon... Quelle harangue, mes amis! Les yeux de l'orateur lançaient des éclairs, ses mains tremblaient, ses pieds trépignaient, sa poitrine rugissait et ses cheveux bouclés décrivaient autour de sa tête une sarabande désordonnée. Bientôt tout le boulevard entra en rumeur, le café fut envahi par la foule, avide d'entendre le verbe de ce prophète inspiré... Il s'arrêta enfin et s'écroula sur sa chaise, trempé de sueur, brisé de fatigue et complètement aphone. Le cafetier, qui n'avait jamais réalisé une aussi belle recette, apporta à Cladel un grog brûlant, destiné à ramener la chaleur dans son corps anéanti, puis, se penchant vers l'héroïque Montalbanais, il lui murmura ces douces paroles :

— Vous savez, monsieur, quand il vous plaira de revenir, je vous offre gratis les consommations!...

Voilà où peut mener l'éloquence!

L'âge et la maladie, en ruinant la santé de Léon Cladel, n'avaient pas atteint son âme. Elle était demeurée passionnée comme jadis, prompte aux accès d'enthousiasme et de colère. L'auteur des *Va-nu-pieds* avait des sympathies et des antipathies également instinctives et démesurées. Je me rappelle que certain soir, un des convives de François Fabié eut la malencontreuse idée de prononcer le nom de Sarcey. Léon Cladel, qui était en train de manger tranquillement son cassoulet, sursauta, brandit une fourchette menaçante et s'écria en déchargeant sur la table un coup de poing furieux :

— Ne parlez pas de ce misérable!...

En vain, essayâmes-nous de le ramener à des sentiments plus modérés; Cladel professait cette opinion que la haine de Sarcey est le commencement de la sagesse; il n'en voulut pas démordre et nous prouva, avec un luxe d'arguments prodigieux, que Sarcey : 1° ignorait les premiers éléments de notre langue; 2° n'avait aucune expérience du théâtre; 3° était incapable de porter un jugement littéraire; 4° manquait absolument de sincérité, de bonne foi et de sens commun...

Il faut vous dire que, quelques jours auparavant, Sarcey, parlant des œuvres de Léon Cladel à son auditoire du boulevard des Capucines, avait eu le

malheur de ne pas les admirer sans réserve Je crois bien que Cladel avait l'esprit trop élevé pour en garder rancune au conférencier; mais il avait pris en pitié la pauvreté de son goût, et il le lui témoignait en toute occasion ou secrète ou publique, comme il est dit dans *Ruy Blas*. D'ailleurs le mépris de Léon Cladel ne s'attachait pas au seul Sarcey, il atteignait tous les journalistes, tous les chroniqueurs, tous ceux qui, en alignant du noir sur du blanc, ne pensent pas écrire des pages de livre et ne comptent pas éblouir la postérité. Il avait, lui, cet heureux homme, la ferme conviction de traverser avec ses œuvres les âges futurs, et il l'avouait naïvement.

— Ce que j'ai fait, disait-il, durera comme le marbre...

Touchante ingénuité! Souhaitons que les Sainte-Beuve du xxe siècle ratifient l'opinion avantageuse que ce pauvre Léon Cladel se faisait de son mérite!

VI. — ÉMILE FAGUET

Je serais bien étonné si les dignités officielles inspiraient beaucoup d'orgueil à M. Émile Faguet... La gloire lui arrive sans qu'il la recherche. Il l'attend paisiblement les pieds sur les chenêts, dans sa petite cellule...

Ce mot vous surprend? Vous ignoriez que Faguet logeât en une cellule? Rien cependant n'est plus exact. Il habite une cellule, une authentique cellule, une cellule de moine. Y voulez-vous pénétrer? Gagnez une ruelle qui serpente autour de la montagne Sainte-Geneviève, non loin de la Sorbonne et du Collège de France. C'est là, dans un vaste et gothique immeuble, ancien couvent de Bénédictins, ou d'Augustins, ou de Célestins, qu'est située la cellule de notre excellent confrère.

Mais on n'y entre pas comme au moulin. Il faut interroger le concierge, je veux dire le portier du monastère. Il vous donne des explications extrêmement embrouillées :

— Vous suivrez ce couloir, vous descendrez l'escalier, vous tournerez à droite, vous monterez trois étages, vous prendrez le sixième corridor la porte en face... C'est là! au numéro 62!...

Allons, mettons-nous en route. Montons et descendons les étages, arpentons les petits couloirs en pierre grise, percés d'un côté de fenêtres ogivales, et, de l'autre, d'étroites portes en bois de chêne, ornées d'un numéro peint en noir. Après un quart d'heure de promenade, nous nous arrêtons enfin; nous sommes au port... Toc! toc! un léger bruit à l'intérieur. L'huis s'entre-bâille silencieusement, et nous voyons apparaître le Révérend Père Faguet. Je vous assure que l'illusion est complète. Son béret noir, sa robe de chambre, en bure sombre, lui donnent dans l'obscurité l'apparence d'un moine de Ribeira... Je dois dire que sous ce béret luisent des yeux bienveillants, que de cette robe sort une main affectueuse et cordiale qui vous montre le chemin.

La pièce est étroite, garnie de rayons où s'empilent les volumes; un petit feu discret brûle dans l'âtre; près du foyer, une table surchargée de paperasses et, sur un coin de la table, une lampe basse surmontée d'un abat-jour, qui répand autour d'elle une lueur douce. Et, planant sur tout cela, un grand silence, le repos de la vaste maison où ne pénètrent point les murmures de la rue... C'est là que vit, avec ses pensées, le maître critique, l'écrivain délicat et original, qui s'est fait dans les lettres une place si justement enviée.

Pendant plusieurs années, Émile Faguet s'est répandu au dehors, non pas tout à fait pour son plaisir, mais par obligation professionnelle. Il rendait compte, d'abord à la *France*, puis au *Soleil*, des nouveautés dramatiques. Il lui fallait, à l'exemple de son ami Sarcey, et de nous tous, forçats et martyrs du feuilleton, courir chaque soir aux quatre coins de Paris et avaler des drames monstrueux et d'ineptes vaudevilles... Faguet écoutait ces productions avec calme et les jugeait avec indulgence... Il ne se mettait jamais en colère et gardait en toute occasion une âme sereine. Mais je ne crois pas qu'il aimât beaucoup le théâtre, qu'il l'aimât avec folie, comme ceux qui l'aiment vraiment, qu'il aimât *tout* du théâtre, l'air qu'on y respire, les ragots qui y circulent, les cabotins et les cabotines, ces mille riens absurdes qui ont tant d'attraits pour les piliers de coulisses... Non! il passait, amusé quelquefois, mais au fond très indifférent au milieu de toutes ces choses, et j'imagine que lorsqu'il rentrait de ces nocturnes expéditions et qu'il se retrouvait dans la solitude apaisée de sa « cellule », il devait ressentir une impression de soulagement et de secrète allégresse...

Aujourd'hui, Émile Faguet a renoncé au théâtre. Il se consacre tout entier à l'enseignement et aux études de haute critique : sa renommée littéraire est bien assise, sa situation ne peut que grandir. Il professe à la Sorbonne; et bientôt, sans doute, l'Institut offrira un fauteuil à cet homme modeste, qui ne

doit sa fortune qu'à ses œuvres... Peut-être Faguet m'en voudra-t-il d'avoir levé un petit coin du voile qui cache sa vie privée... Mais il est bon parfois de montrer au public que tous ceux qui ont passé par le journalisme ne sont pas des gens de cercles qui bâclent leur copie en sablant le champagne avec des filles de joie, et que si nous avons nos Lauzun et nos Brümmel, nous avons aussi nos Caton et nos Sully!...

VOYAGE AU PAYS DES CONFÉRENCES

Les conférences sont à la mode... Occupons-nous de MM. les conférenciers. Il en est de bruns, de blonds, de gros, de minces, de calmes, de violents, de gracieux, de farouches. Il en est qui improvisent, d'autres qui récitent, d'autres qui lisent et quelques-uns qui bafouillent. Ils parlent partout, ils parlent de tout. Parfois ils commentent une pièce de théâtre, parfois ils sont accompagnés d'aimables chanteuses, auxquelles ils servent de chevaliers et d'introducteurs... Suivons-les, écoutons-les, regardons-les; et regardons ceux et celles qui viennent savourer leur éloquence.

A L'ODÉON

C'est le château fort de la conférence. C'est le Sénat des conférenciers. On n'y traite que des matières graves. On n'y explique que des ouvrages classiques. On ne doit aborder cette tribune que lors-

qu'on est maître de soi-même et maître de son public. Il y faut plus que le talent, il y faut l'autorité. Ferdinand Brunetière, qui possède l'un et l'autre, y exposa naguère, en quinze leçons magistrales, l'histoire du théâtre français, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours... Francisque Sarcey et Gustave Larroumet lui ont succédé.

Gustave Larroumet exerce une action considérable. Il n'a pas la puissante bonhomie de Sarcey, la dialectique âpre et serrée de Brunetière, il a l'érudition élégante et bien disante. Sa parole se joue parmi les idées générales, les anecdotes, les rapprochements, les analyses; elle coule, harmonieuse, sans que jamais une hésitation en arrête le cours délicat et facile. On a le sentiment que l'orateur pourrait poursuivre ainsi de longues heures; on éprouve une grande sécurité... Comment vous rendre exactement ma pensée? Il nous arrive d'entendre à l'Opéra des ténors dont le talent, puissant mais inégal, nous inspire une admiration mêlée de crainte. Nous sommes saisis par l'énergie de leur accent dramatique et nous sommes gênés par l'effort énorme qu'ils accomplissent, nous avons peur que « l'*ut* ne sorte pas », au moment psychologique. D'autres chanteurs sont doués par la nature d'une merveilleuse agilité. Les trilles, les vocalises s'épanouissent sur leurs lèvres comme roses au printemps. Et nous nous laissons mollement caresser par cette musique... Nous ne sommes pas secoués, non! ni

remués du frisson tragique; — nous sommes charmés... Je crois bien que Gustave Larroumet appartient à cette dernière catégorie de virtuoses.

Et puis, sa voix est exquise... Elle est tout ensemble claire et voilée; elle emplit aisément la vaste salle et elle n'a pas de ces notes claironnantes, qui déchirent le tympan. C'est un velours. Joignez un léger accent, qui a l'air d'être du Midi, quoique le conférencier s'en défende, et qui donne à ses phrases un « moelleux » particulier. Et vous comprendrez pourquoi tons les fauteuils sont occupés, quand le jeune professeur commence ses causeries...

... Très sérieux, ce public de l'Odéon, et très estimable. Il y a bien, de-ci, de-là, quelques jolies têtes évaporées, coiffées de chapeaux extravagants, et qui viennent se pénétrer des subtilités de Marivaux. L'ensemble est plutôt sévère... Beaucoup de potaches; beaucoup de vieux messieurs décorés des palmes académiques; beaucoup de dames âgées, vêtues de noir; beaucoup de jeunes filles, non pas de ces jeunes *sportswomen* qui montent à cheval, le matin, au Bois — mais des jeunes filles sages, qui suivent, en prenant des notes, les cours de littérature...

Deux heures... La petite pièce vient de finir (ce fut *le Dépit amoureux*, ou *les Sincères*, ou *l'Épreuve*)... Le rideau se relève... Deux larbins poudrés à frimas et superbement nippés — l'Odéon ne se refuse plus rien — approchent la table, ornée de ses attributs réglementaires, la carafe, le verre, le sucrier...

L'orateur paraît... Léger salut... Murmure de sympathie et applaudissement discret... Bruit de petits bancs, de papiers froissés... Toussotteries rapides... On se mouche et on s'installe... Le conférencier tire sa montre, la pose devant lui, se cale sur sa chaise... Morceaux de sucre jetés dans le verre... Le glouglou de la carafe...

— *Mesdames et Messieurs...*

Et le voilà lancé pour soixante minutes, sans qu'aucune force humaine ou divine le puisse arrêter. Il y va de son honneur... Je vous assure que ce moment est plein d'angoisse. Malheur à l'imprudent qui affronte le danger, sans avoir pris ses précautions. Les novices ont tellement peur de demeurer court, qu'ils écrivent leur leçon et ne la quittent pas des yeux. Ils la transcrivent le plus finement possible, sur d'immenses feuilles de papier, car il est disgracieux d'avoir l'air de lire ce que l'on devrait improviser... Et pour donner le change au public qui n'en est pas dupe, ils feignent des maladresses, des répétitions de mots, ils multiplient les gestes, ils modulent les intonations, ils lèvent au ciel des regards rêveurs... Et tout se termine le mieux du monde. — A moins pourtant qu'une main criminelle n'ait dérangé l'ordre des feuillets, auquel cas l'infortuné causeur se trouble, barbote, murmure des discours incohérents, et se retire, poursuivi par les huées ou — ce qui est pis — par le silence accablant de l'auditoire...

Après la conférence vient la comédie ou la tragédie. Les acteurs tremblent comme la feuille. Ils n'ont pas tort de trembler. Je vous assure qu'il n'est pas avantageux de jouer le rôle d'Abner, après que Sarcey en a parlé. Sarcey a bousculé ce pauvre Abner, il l'a déchiqueté, il s'est assis dessus, il l'a voué au ridicule, il en a fait un soldat gâteux, un Ramollot préhistorique, un pompier de Nanterre... Le public ne le voit plus qu'à travers ce commentaire désobligeant, et il a mille peines, quand paraît le « loyal soldat », à dissimuler son envie de rire. Il est vrai qu'en revanche les personnages de premier plan sont embellis et rehaussés par l'orateur... Mais là encore se dresse un écueil. Comment un comédien de talent — se nommât-il Albert Lambert père — parviendra-t-il à réaliser les types idéaux de Polyeucte ou d'Oreste, et à rendre les mille nuances que croit y démêler la critique?

Plaignez, plaignez les acteurs de l'Odéon!

A LA BODINIÈRE

... Autre milieu, plus élégant, plus frivole, plus mondain... Encore convient-il de distinguer... Il y a Bodinière et Bodinière... La Bodinière du mardi n'est pas la Bodinière du jeudi... Il y a la Bodinière où l'on s'instruit et la Bodinière où l'on s'amuse.

Chaque mardi, à quatre heures de relevée, l'infati-

gable Francisque Sarcey dévoile à quelques centaines de jeunes femmes et de jeunes filles les beautés de nos auteurs du « dix-septième » et du dix-huitième. Il ne craint pas d'aborder les sujets sévères. Il se collète avec Pascal; il épilogue sur Jansénius, il théorise sur la casuistique d'Escobar. Et il met autant de feu à expliquer *les Provinciales* qu'à analyser *le Mariage de Figaro*. Mais Sarcey n'est pas entièrement satisfait. Il voudrait causer avec ses élèves et surtout les faire causer. Il les interroge.

— Voyons, mademoiselle, vous là-bas, qui semblez si attentive, vous rappelez-vous ce que nous avons dit la dernière fois? Il s'agissait de la *grâce*; il s'agissait de savoir, n'est-ce pas, si la *grâce* supprimait ou ne supprimait pas la *liberté*... Avez-vous retenu la définition de saint Augustin?

Est-ce timidité? Est-ce insuffisance? La jeune fille rougit, et demeure bouche close. Et l'éminent théologien en est réduit à poursuivre tout seul sa dissertation... La séance terminée, les langues se délient. Sarcey est assailli, envahi, reconduit jusqu'à la porte. On lui pose des questions; on lui envoie de gentils sourires; on lui demande conseil. — Quelle est la meilleure édition des *Provinciales*? Faut-il lire l'ouvrage de M. Havet? Après Pascal, quel auteur allez-vous prendre?

Et le lundiste du *Temps* peut se croire revenu aux années lointaines où il enseignait la rhétorique aux écoliers de Chaumont.

... Le jeudi la scène change. La haute littérature cède le pas à la chanson. Voici venir Mme Amel et ses *lieds* de France qu'elle soupire divinement; Yvette Guilbert, au bras de Xanroff; Félicia Mallet, suivie de Bruant, Judic et Maurice Lefèvre; Cooper, donnant la main à Mlle Auguez.

Et le conférencier quel rôle joue-t-il dans tout ceci?... Un rôle modeste... Il annonce, il prépare, il assure le triomphe de la chanteuse. Il lui donne le temps de se reposer. Il relie, entre eux, les numéros du programme. Il est l'homme des intermèdes et des transitions.

Oh! ces transitions!... J'écoutais l'autre jour M. Henri Dreyfus qui présentait au public Mlle Mily Meyer et qui s'acquittait avec agrément de cette tâche. Mlle Mily Meyer devait dire une demi-douzaine de morceaux tous différents par le sujet et le caractère : une paysannerie larmoyante de Lhuillier, une facétie sur les réservistes, une satire contre le piano. M. Henri Dreyfus s'efforçait de rattacher l'un à l'autre ces opuscules; il y arrivait, mais au prix de quelle ingéniosité, de quelle gymnastique cérébrale!

— Oui, messieurs, disait-il (ou à peu près), les malheureux habitants de ce pays sont obligés de payer leur tribut à la patrie. La loi les condamne chaque année à vingt-huit jours de captivité. Et pendant ce long exil, que font leurs chastes moitiés? Quelques-unes filent la laine comme Pénélope... D'autres abusent de la liberté qui leur est laissée... D'autres

enfin se consolent en tapotant sur l'ivoire des nocturnes de Chopin... Mlle Mily Meyer va nous chanter sa chanson des *Pianistes*...

Mlle Mily s'avance, avec sa frimousse chiffonnée, son œil de gamine de Paris et ses gestes de Gavroche. Elle entame le premier couplet, de cette voix aigrelette où semble courir un jus de citron. Et tout en chantant, elle mime, et sa mimique est extraordinaire. Du bout de son doigt agile, l'artiste évoque la scène. Rien n'y manque, nul détail n'est oublié. Nous *voyons* arriver l'exécutante, longue, mince et droite. Elle retire ses gants, elle dévisse le tabouret trop haut pour elle et nous *voyons* tourner le tabouret. Et nous la *voyons* s'asseoir et nous *entendons* ses gammes et ses arpèges. C'est le triomphe de la pantomime, venant au secours de la chanson...

A LA MADELEINE

Et moi aussi, je voulus entendre le Père Didon qui, cette année-là, prêchait le Carême à la Madeleine. Le dimanche 6 mars, à une heure et demie précise, je m'insinuai dans la vaste nef qu'emplissait une foule attentive et curieuse. Le Père Didon devait prendre la parole à trois heures. Dès le matin, quelques fanatiques avaient retenu leurs chaises. A partir de midi, il était impossible de circuler... J'arrive avec mille peines à me caser sur une des marches qui

conduisent à l'autel, et j'attends avec patience l'arrivée de l'orateur.

Autour de moi, de vieux messieurs respectables, généraux ou fonctionnaires, ou magistrats en retraite, officiers de la Légion d'honneur, réservés, distingués et gantés de noir.... Devant moi, une mer ondoyante et vivante : ce sont les bonnes dévotes, les fidèles, les abonnées de la paroisse, celles que M. le Curé trouve toujours prêtes quand il s'agit de fonder ou de soutenir une œuvre de charité. Elles s'installent doucement, toussotent discrètement, ouvrent leurs paroissiens, marmottent une prière, ferment les yeux à demi, et s'engourdissent dans une molle et tendre béatitude... Ce n'est pas que ce grand vaisseau païen de la Madeleine, que ce temple grec transformé en cathédrale, invite beaucoup au recueillement. Mais il y fait bon et tiède; et l'air qu'on y respire, cette atmosphère où flottent des parfums d'encens, vous pénètre, vous grise, vous empêche de penser et vous invite au sommeil...

J'y céderais, sans doute, si je n'avais pour voisin un homme d'esprit (un de mes confrères, naturellement!) qui connaît le Père Didon et me donne sur sa personne, son caractère et ses mœurs des détails intéressants...

L'illustre prédicateur frise la cinquantaine. C'est un homme franc, loyal, généreux et passionné. Son abord inspire la sympathie; sa poignée de main est énergique et cordiale, il aime la lutte, il est fait pour

l'action; au moyen âge, il eût prêché les Croisades et allongé aux Sarrasins de grands coups d'estoc. Né trop tard dans un siècle trop vieux, il se consacra à l'éloquence sacrée, mais il a toujours envié le destin des missionnaires, qui explorent les déserts d'Afrique et les hauts plateaux d'Asie... Je n'ai point à rappeler la disgrâce qui lui fut infligée par le Pape, son exil dans un petit couvent de la Corse...

Le Père Didon a subi, durant cette période, une crise morale très douloureuse; il se trouvait placé, comme jadis le Père Hyacinthe, comme Renan lui-même, dans la cruelle alternative de « se soumettre ou se démettre », de s'éloigner à jamais de l'Église catholique ou de réintégrer son saint giron, en abjurant ses idées trop libérales et en atténuant la rude franchise de ses discours. Le Père Didon a mieux aimé se soumettre; il est rentré dans le rang; il s'est calmé avec l'âge. Et aujourd'hui les hauts dignitaires du Vatican l'honorent de leur paternelle bienveillance; ils ont pour lui cette tendresse indulgente dont on entoure les enfants prodigues lorsqu'ils sont revenus de leurs folies; ils lui accordent faveur sur faveur... En 1890, il manifesta le désir de diriger l'école d'Arcueil. On le nomma supérieur de la maison, tout en lui laissant la faculté de prêcher, ce qui ne s'était jamais vu... Et depuis lors le Père Didon partage son temps entre ces occupations multiples; il prépare ses harangues et veille au bien-être de ses élèves. Je dois dire que son école l'accapare

de plus en plus, au détriment de la Chaire. Vous ne sauriez croire jusqu'où cet homme d'élite pousse son zèle d'administrateur. Mon voisin me citait de lui ce trait touchant :

Le Père Didon a fait paraître, il y a quelques années, son *Histoire de Jésus*. Ce livre s'est vendu merveilleusement. Toutes les bonnes Chrétiennes de France ont voulu posséder ces deux gros in-octavo, qui ont eu presque autant d'éditions que *Serge Panine* et *le Maître de forges* réunis... Le Père Didon, que ce grand succès ne rendait point orgueilleux, continuait de s'occuper tranquillement de son école. Depuis longtemps déjà il rêvait d'y joindre une salle d'armes et un manège. Un beau jour on vit arriver à Arcueil un architecte, suivi de plusieurs entrepreneurs; puis des échafaudages s'élevèrent, et une légion de maçons et de charpentiers s'installèrent sur les lieux... Bientôt surgit de terre un bâtiment, simple et de bon goût, mais admirablement construit et non dénué d'une certaine élégance. Les administrateurs de l'école interrogèrent avec curiosité le bon Père :

— A quel usage destinez-vous cet édifice?

— Ceci me regarde!

— Mais il coûtera fort cher. Avons-nous en caisse les fonds nécessaires?

— Ne vous préoccupez point de ce détail...

— Auriez-vous reçu quelques legs, seriez-vous favorisé de quelque héritage?

— Nullement...

— Mais alors?

— Eh bien! je vais tout vous dire. Ce bâtiment est le manège que je désirais offrir à nos chers élèves... Il coûtera à peu près cent mille francs; cette somme m'a été envoyée par Jésus-Christ...

— Par Jésus-Christ?

— Sans doute!... Mon livre sur Jésus m'a juste rapporté cent mille francs. Et je suis trop heureux de les consacrer à une œuvre utile.

Trouvez beaucoup de romanciers, voire d'historiens et de philosophes qui fassent un tel emploi de leurs droits d'auteur!

... Cependant trois heures sonnent; la foule s'écarte, le suisse apparaît majestueux, suivi d'une robe de bure (c'est le Père Didon) et d'une robe rouge (c'est le cardinal-archevêque de Paris, qui a voulu consacrer par sa présence le sermon de l'illustre prédicateur)... Le Père Didon est plutôt maigre, de taille moyenne, il a le teint bistré d'un paysan ou d'un marin qui aurait beaucoup vécu au grand air. Il ressemble étonnamment (le dirai-je?) à M. Coquelin aîné de la Comédie-Française; c'est le même front, la même forme de crâne et un peu le même regard... Seul le nez diffère — heureusement pour le Père Didon — sa vocation ne le destinant point à jouer les Mascarille!...

Le sermon commence. La voix de l'orateur est claire et puissante, elle emplit sans effort l'immense église. — Que dit cette voix? Elle parle de la croyance

à la divinité du Christ; elle affirme que cette croyance est plus que jamais vivante et vivace, et immortelle et indestructible; elle lance d'amers sarcasmes vers l'Institut et le Collège de France (vous devinez qui elle veut foudroyer [1]); elle flétrit les tendances de la littérature contemporaine et cet état d'esprit que l'on peut appeler l' « individualisme critique » — lequel témoigne d'un orgueil abominable et d'une folle présomption; elle déclare s'abstenir de politique et elle s'y précipite aussitôt avec ardeur; elle nous met en garde contre les utopistes qui rêvent l'avènement de l'égalité brutale, et nous fait observer judicieusement qu'il ne faut pas confondre l'égalité avec la justice; elle se lamente sur la décadence de nos mœurs, sur l'affaiblissement de nos courages; elle exalte la vigueur des pays jeunes, de l'admirable Amérique où toutes les religions prêchent librement leur foi, réunies entre elles par l'adoration commune du Christ; elle ne tarit pas de louanges sur cette Amérique incomparable, sur cette Amérique qui..., sur cette Amérique dont..., sur cette Amérique enfin où des lois tyranniques n'entravent point la parole... Et pour finir, la voix s'élève en accents pieux; elle compare à l'homme moderne l'homme éternel qui à travers les temps et les races, sacrifie au même culte et se sent dominé par l'idée de Dieu; et s'abais-

1. Ce sermon fut prononcé en 1892, alors que M. Ernest Renan vivait encore.

sant jusqu'à terre, elle réconforte les humbles femmes et les petits enfants, et les vaillants chrétiens qui l'écoutent; elle appelle sur leurs têtes la miséricorde divine et sollicite pour eux la bénédiction cardinalice de Mgr Richard, archevêque de Paris, qui a bien voulu, par son auguste présence, soutenir l'infirmité et relever les forces de l'orateur!...

Le cardinal Richard se dresse à son tour, et, d'un organe que l'âge et l'émotion font trembler, il prononce quelques paroles pleines d'onction et de grâce. Puis il étend sur l'assemblée ses pauvres vieilles mains grelottantes, et la foule s'écoule lentement... Et au milieu du frou-frou des robes de soie, on entend des chuchotements mystérieux : — Le Père a bien parlé. — Il s'est élevé à une grande hauteur! — La fin du sermon a été très belle!...

Eh bien, voulez-vous mon avis sincère?... Si le Père Didon n'avait jamais prononcé de meilleurs discours, il ne jouirait pas d'une aussi grande renommée... J'ai trouvé sa parole vague, diffuse, incorrecte; ses idées banales et pauvrement exprimées; sa chaleur un peu factice. J'ai vainement attendu durant son homélie un de ces mouvements d'éloquence qui vous soulèvent comme une vague puissante et vous lancent vers le ciel. A aucun moment je n'ai senti le frisson...

Et puis là! vrai! le Père Didon a trop abîmé M. Renan (sans le nommer, d'ailleurs). Ces allusions perpétuelles à l'Institut, au Collège de France, ces insinuations à l'adresse de l'esprit moderne vous font

songer à un papotage de dévotes — et de dévotes de province... — On croit les entendre, au sortir de la messe, condamnant en des phrases aigres-douces l'esprit voltairien de M. Homais!... Le Père Didon a trop de talent pour user de ces moyens; il est assez fort pour étreindre les ennemis de sa foi, pour les attaquer de face, au grand jour, en hardi paladin, contemporain des croisades!...

A NOTRE-DAME

Les douze coups de midi tintent à l'horloge... L'immense nef de la cathédrale est déserte. C'est aujourd'hui, pourtant, le premier dimanche de Carême, jour où Mgr d'Hulst, le successeur du R. P. Monsabré, doit inaugurer son enseignement. Mais les fidèles ne se pressent point d'accourir. Les femmes sont rares. Quelques-unes se glissent dans les bas côtés et prennent place sur des chaises réservées, vis-à-vis la chaire. Ce sont, je suppose, les amies et les pénitentes du prédicateur, des dames « de la haute », venues par bienséance plutôt que par plaisir. Je ne vois pas le bataillon des dévotes, des bonnes dévotes qui fréquentent les églises, des petites bourgeoises et des pauvresses, humbles croyantes, que réconforte la parole du Seigneur. Je ne vois pas non plus les mondaines qui suivaient jadis le Père Didon, les jolies mondaines, dont les robes froufroutent si gentiment

sur les dalles de l'église, et laissent après elles un léger parfum d'encens. Ici, tout est austère et silencieux. Le lieu se prête malaisément aux manèges de la religion frivole. Ces colonnes sont trop hautes, ces voûtes trop solennelles, l'autel même est trop lointain... On l'aperçoit là-bas, dans des profondeurs inaccessibles et mystérieuses, l'autel vaguement illuminé du tremblotement des cierges... Et vraiment l'on n'éprouve aucun désir de flirter, je vous assure, et de causer avec ses voisines; l'âme pieuse est saisie d'un divin frisson, l'âme incrédule se sent prise de respect et subit la majesté de ce temple qu'emplit, depuis dix siècles, le murmure des fidèles...

— Les places sont à vingt sous, nous a dit Mme Simon, la bienveillante chaisière de Notre Dame; vous pourrez vous asseoir devant le banc d'œuvre, d'où vous verrez et entendrez Monseigneur...

Nous y voici... Un marguillier vénérable et sexagénaire nous indique des sièges de paille, sur lesquels nous serons commodément installés. Nous n'avons plus qu'à attendre l'heure du sermon.

Cependant les vides se comblent, la foule arrive : l'auditoire est au complet... Bien curieux cet auditoire... J'examine les têtes qui m'environnent... Beaucoup de prêtres, abbés lettrés au regard spirituel et au teint fleuri, jésuites émaciés, dominicains robustes, chanoines replets et novices pleins d'ardeur. Les laïques, éparpillés parmi ces soutanes, méritent aussi d'attirer l'attention. Ils ne ressemblent

pas aux passants quelconques qui cheminent sur le boulevard; leur physionomie est particulière. Ce monsieur très correct, assis à deux pas de moi, n'est assurément ni un avocat, ni un médecin, ni un député, ni un marchand de denrées coloniales; je ne sais point son nom, mais je jurerais qu'il possède quelque part de vastes domaines où il passe sept à huit mois de l'année; son teint vigoureux, l'éclat sanguin et le hâle de ses joues me disent qu'il aime les champs; la fraîcheur de ses gants, la coupe irréprochable de sa redingote révèlent des habitudes d'élégance et de confort; et la fleur de lis piquée dans la batiste de sa cravate me donne à penser que ce gentilhomme campagnard attend, comme ont fait ses pères, le « prochain retour du Roy. »

Cet autre, hercule grisonnant, décoré de la rosette, a dû s'aligner contre les Russes à Sébastopol, poursuivre Abd-el-Kader en Afrique, et mener à la bataille contre les Prussiens les héroïques zouaves de Charette... Je l'aperçois chargeant à la tête de ses hommes, la moustache hérissée, la main frémissante, l'œil en feu. Et malgré l'âge et les rhumatismes, la moustache blanche garde son pli conquérant, le regard continue d'étinceler. Et l'on sent que ce vieux brave est tout prêt à dégainer pour la gloire de Jésus et à transpercer les Philistins.

A côté de ce soldat des croisades se tient agenouillé un pauvre homme dont la mine n'est pas fière. Celui-là est un vaincu de la vie... Quelles luttes

cachées, quelles tortures ont rongé ses paupières et pâli ses joues? Est-ce une victime, est-ce un coupable torturé par le remords? Est-ce un pécheur repenti, un orgueilleux revenu des joies de ce monde? Agenouillé sur son prie-Dieu, il s'abîme dans une profonde méditation, et ne sort de sa torpeur que pour joindre sa voix à celle des enfants de chœur qui entonnent un cantique...

D'ailleurs ils chantent tous, vieillards, jeunes gens, clercs tonsurés et rhétoriciens de Vaugirard; et leurs accents joints aux frémissements de l'orgue montent vers les sphères infinies...

Petit brouhaha... Remue-ménage discret... La messe est terminée, le sermon va commencer... Mgr d'Hulst monte en chaire ou plutôt il surgit inopinément. Il n'a point jugé à propos de traverser l'auditoire, selon la coutume un peu théâtrale du Père Didon... Nul ne l'a vu venir. Soudain sa tête émerge, puis son grand corps... Il parle... Dès les premières phrases, notre impression est très nette.

Mgr d'Hulst n'est pas un orateur, au sens magnifique et retentissant du mot; il n'a point reçu le don d'arrondir les périodes, de faire vibrer les grands sentiments, d'améliorer et de remuer les cœurs. Il cherche moins à séduire qu'à convaincre. Écoutez-le. Il débute par un appel à la générosité de ses ouailles, en faveur de Notre-Dame, la plus admirable église et la plus pauvre de Paris. Vous croyez qu'en présentant cette requête le prédicateur s'attendrit? Loin de là... Il a

l'air de donner des ordres, et son ton impérieux trahit d'une lieue le gentilhomme accoutumé à courber les résistances. Il prescrit la charité, comme il commanderait la charge en trois temps. Gare à qui se dérobe à ses injonctions!...

Ce préambule achevé, il aborde le fond de sa conférence; il a pris pour thème un sujet grave, la *Vérité de la religion*, l'examen du premier commandement. Cela est moins séduisant que la question du divorce, et je conçois que les femmes mettent peu d'empressement à savourer ces subtilités métaphysiques. Il est dur de modifier ses habitudes, de déjeuner sur le pouce et de sacrifier une journée de soleil pour écouter une réfutation du positivisme.

Eh bien, madame, vous avez eu tort. Monseigneur s'est montré brillant. Il nous a prouvé, avec un luxe surprenant d'argumentation : 1° que Dieu existe; 2° qu'il est nécessaire de l'adorer; 3° que la science est une chimère; 4° que l'homme n'a jamais vécu à l'état sauvage; 5° qu'Auguste Comte fut un sophiste; 6° que les scandales du Panama sont funestes à la France; 7° et que, lorsqu'on ne s'agenouille pas devant le Christ, on s'agenouille nécessairement devant le Veau d'Or...

Monseigneur, durant cette démonstration élevée et copieuse, a eu de beaux mouvements. Il a tracé une suave peinture des premiers âges de l'humanité. « Si ces temps, a-t-il dit, avaient été barbares ainsi que l'affirment certains géologues irréfléchis, pourquoi

l'image qui nous en est restée serait-elle à ce point séduisante et gracieuse; pourquoi les légendes, transmises de génération en génération, feraient-elles de ce berceau primitif un lieu de félicité et de délices?... » Et entraîné par l'enthousiasme, Monseigneur a levé les bras au ciel et s'est écrié, en un mouvement d'éloquence irrésistible : « O source de l'Être, le faible ruisseau de mon être voudrait remonter vers vous. Que ne puis-je célébrer dignement vos louanges! Pourquoi mon bégaiement infime est-il impuissant à rendre votre bonté! Prêtez-moi les accents de votre prophète!... » Cette apostrophe était grandiose. Ah! si Monseigneur possédait l'organe du Père Didon, ou celui de Mounet-Sully, ou celui de Jean de Reské! Par malheur sa voix est grêle, fâcheusement grêle, et, lorsqu'elle s'échauffe, elle vibre sur le mode d'un trémolo désastreux... Il ne faut rien moins que la conviction de sa parole et la fermeté de son discours pour effacer cette fâcheuse impression...

Donc, Monseigneur a fort noblement parlé. On devine que la langue philosophique lui est familière, et qu'il a pâli sur les livres de théologie. Et pourtant je me demandais, en regardant son front énergique, ses gestes impatients, ses yeux volontaires et mobiles, si cet homme n'avait point manqué sa vocation en embrassant l'état ecclésiastique, et s'il n'était pas de ceux dont parle Musset, « qui vécurent trop tard dans un siècle trop vieux... » Né sous le règne de Louis XV, Mgr d'Hulst, de son vrai nom Maurice Lesage d'Hau-

teroche d'Hulst, allié aux Grimoard du Roure, aux d'Harcourt, au pape Urbain V, — fût devenu ministre ou ambassadeur, peut-être cardinal, mais cardinal politique, mêlé aux affaires, chargé, selon le gré du Saint-Père, d'ébranler ou de consolider l'équilibre européen.

Ces temps ne sont plus... Le peuple français a chassé du gouvernement les robes rouges; il les a remplacées par des redingotes. Bientôt les redingotes céderont le pas aux bourgerons... Après quoi, sans doute, reviendra le règne des robes rouges. Et cela recommencera indéfiniment. Et toujours il y aura des prélats fougueux pour prêcher le Carême à Notre-Dame, et de vieilles dames pour s'y recueillir, et de vieux généraux pour y rêver...

CHEZ VATEL

« Allons, mademoiselle, épluchez-moi ces carottes, tandis que votre voisine tournera les champignons. Mettez de l'eau sur le feu et surveillez la cuisson. Nous allons préparer aujourd'hui une blanquette de veau. Et vous savez mes principes : rapidité, économie, succulence. Un plat n'est réussi, à mon gré, que s'il peut être accommodé, payé et mangé par tout le monde. »

M. Driessens, professeur de cuisine de la Ville de Paris, s'exprime avec beaucoup de bonne grâce et de

clarté. Très correct, cravaté de blanc, portant élégamment l'habit noir, il a tout à fait bon air. Je sais des colonels en retraite qui n'ont pas sa distinction et des conférenciers mondains qui pourraient envier sa parfaite aisance.

Autour de lui se presse un bataillon de jeunes filles, avides d'écouter sa parole et de profiter de ses conseils. Et ne croyez pas que les auditrices soient des laveuses de vaisselle ou de futurs cordons bleus. Elles appartiennent à la meilleure bourgeoisie française : les unes sont sorties de l'École de Sèvres et se destinent à l'enseignement; d'autres viennent là par curiosité, pour compléter leur éducation et apprendre l'art de confectionner des petits plats à l'intention de leurs maris à venir... Toutes semblent s'intéresser passionnément aux leçons du maître. Elles demandent des explications, prennent des notes, entament de subtiles discussions; elles ceignent le tablier blanc et manient avec zèle la fourchette ou l'écumoire; elles sont ravies de se rendre utiles et de participer à la fabrication de cette blanquette dont les doux aromes nous caressent l'odorat...

Mais, tout en suivant de l'œil leur évolution, M. Driessens développe sa doctrine. Il s'applique à déterminer les lois générales qui régissent la préparation des aliments. Et ce qui me plaît en lui, c'est qu'il se place à un point de vue pratique et ne se perd jamais en des digressions oiseuses... Son discours est un modèle d'éloquence familière :

« Je m'adresse à celles de vous qui, en qualité d'institutrices, auront un jour à éduquer des enfants du peuple, des petites filles destinées par leur naissance à devenir des femmes de travailleurs. Vous ne savez pas les services que vous leur rendrez en leur apprenant la façon de donner un aspect appétissant aux mets les plus simples. Il y a mille choses qu'elles ignorent. Elles se ruinent en achetant très cher des denrées malsaines. Apprenez-leur à distinguer la mauvaise viande de la bonne, à doser le chauffage de leurs fourneaux, à utiliser les restes, à fabriquer elles-mêmes le saindoux qu'elles emploient, et à se garer comme de la peste de ces beurres avariés, de ces graisses trichinées qui alourdissent les sauces et abîment la santé. Grâce à vos leçons, ces ménagères ramèneront l'abondance à leur foyer; elles gagneront le bonheur en le semant autour d'elles; elles s'attacheront leurs maris qui n'auront plus envie de courir les cabarets, puisqu'ils trouveront au logis le bien-être, le confort et l'appât d'une nourriture savoureuse. Et ainsi vous aurez contribué, sans vous en douter, à résoudre la question sociale... Donc prêtez-moi une oreille attentive, mesdemoiselles; ne causez pas à voix basse comme vous le faites en ce moment et, pour bien me prouver votre bonne volonté, que l'une de vous me résume la *théorie des grillades...* »

Une jeune personne pétulante se lève, s'approche de la chaire, je veux dire du fourneau où la blanquette continue de mitonner, et, doctement, elle

expose les principes sur lesquels est basé l'art de rôtir la chair des volatiles et des quadrupèdes. J'avoue que j'ai retiré grand profit de cette dissertation. Elle m'a appris maintes choses curieuses et a dissipé quelques-unes de mes illusions... Je m'imaginais que, pour manger un poulet irréprochable, il fallait le faire tourner pendant une demi-heure devant un feu de bois sec. Je croyais au flair des rôtisseurs, à leur divination, à la réalité de ces dons géniaux qui justifient le vieil adage : *On devient cuisinier, on naît rôtisseur*. Ces chimères se sont envolées. L'élève de M. Driessens m'a prouvé clair comme le jour : 1° que la rôtissoire de nos pères était une balançoire; 2° qu'aucune rôtissoire ne vaut un four à gaz pour obtenir une cuisson rapide et parfaite; 3° que le premier imbécile venu peut réaliser, avec quelques minutes d'attention, une grillade idéale.

— On sait, poursuit la néophyte, que le morceau de viande doit être retourné quand une goutte de sang perle sur la face supérieure; on sait qu'il est à point quand une goutte de sang tombe dans la lèchefrite. Quelques précautions sont nécessaires pour assurer le bon état du rôti. Il faut le remuer avec une cuillère ou avec les doigts, mais ne jamais le piquer à la fourchette.

M. Driessens approuve, l'œil plein de joie; il est heureux de se voir si bien compris.

— Faites la démonstration.

L'ardente élève se précipite, s'empare d'un bout

d'entrecôte, l'arrange, l'embellit, le débarrasse des parties trop grasses, le saupoudre d'épices, le pose sur le gril préalablement chauffé, allume la rampe de gaz, et surveille la goutte de sang, la fameuse goutte qui doit la guider dans son entreprise. Et tous les regards, anxieux, sont fixés vers cette goutte, suprême et fragile espoir de la cuisinière. Attendez! la voilà qui se forme, qui grossit, qui tremble, qui grésille. Vite! Le beefsteak, délicatement renversé, présente à la flamme son autre flanc, marbré et veiné de suif. Encore trois minutes et le morceau fumant, précipité dans un plat et coupé en tranches, laisse échapper par ses blessures les flots d'un jus réconfortant et vermeil.

Le plat circule : on regarde, on hume, on déguste, on applaudit, on admire. C'est un triomphe.

Cependant il convient de ne pas oublier notre blanquette qui, depuis tantôt une heure, ronronne sur un feu doux. Le moment est venu de lier la sauce. Moment solennel! Opération délicate! M. Driessens appelle à lui son état-major; il distribue la besogne. A l'une il confie la mission de casser les œufs et d'isoler les jaunes des blancs; à l'autre il recommande d'égoutter la viande; il attire l'attention de la troisième sur les petits oignons qui éprouvent le besoin d'être blanchis; il demande à la quatrième d'essuyer la casserole, à la cinquième d'aller chercher le vinaigre. Puis, avec l'agilité d'un praticien consommé, il remue la sauce blanche qui s'épaissit,

se parfume, prend l'apparence, la consistance et le velouté d'une crème à la vanille.

Ce mets de roi est transvasé tout fumant dans plusieurs douzaines d'assiettes qui sont distribuées aux assistantes. Et la blanquette disparaît, grignotée par mille jolies quenottes, pendant que le maître s'éponge le front, échauffé comme un général qui vient de gagner une bataille...

Et maintenant c'est un chœur de compliments et de congratulations. Délicieux, divin, exquis, unique, merveilleux, incomparable!... je n'entends que ces mots murmurés par des bouches encore pleines. Et le défilé commence. On serre les mains de M. Driessens, on le remercie, on sollicite son opinion sur certains cas difficiles.

Une dame mûre, ornée d'un teint de rose et d'un aimable embonpoint, s'approche bedonnante et roucoulante :

— Le poulet marengo (dit-elle, avec mystère) a obtenu un très gros succès. J'essayerai dimanche prochain la sole joinville.

C'est au tour d'une enfant de seize ans (nattes dans le dos et taille fluette), suivie de sa bonne. Elle tremble et murmure d'une voix douce :

— Monsieur le professeur, dans la matelote d'anguille faut-il faire frire les croûtons au beurre ou à l'huile?

— L'huile est préférable, mademoiselle.

La foule se disperse, le froufrou des jupes s'éloigne.

Me voici en tête-à-tête avec l'éminent docteur ès sciences culinaires. Ne supposez pas au moins que j'aie envie de railler. Cet homme, que je connais à peine, que j'abordais tout à l'heure avec une vague défiance, m'inspire maintenant de la sympathie et de l'estime. Il m'a captivé, il m'a conquis. Je trouve qu'il a dit des choses excellentes et qu'il les a bien dites, sans prétention, en brave homme et en homme convaincu. Je pense enfin que son œuvre est utile et digne d'être encouragée, et j'éprouve le désir de mieux connaître cet apôtre, ce petit-fils de Carême et de Brillat-Savarin, et de lui demander quelques renseignements sur lui-même.

M. Driessens ne se fait pas prier et me conte son histoire.

— Je ne prévoyais pas, il y a trente ans, que j'exercerais le métier de professeur, et que j'aurais l'honneur d'apprendre la cuisine aux demoiselles du monde. Car je suis né dans le peuple, monsieur, et mes parents étaient trop pauvres pour me donner de l'instruction. L'alphabet et des notions de calcul, voilà ce que je possédais à l'âge de douze ans, quand j'entrai comme marmiton chez le restaurateur Brébant. Tout de suite je m'intéressai à ce que je voyais faire, je devins rapidement un assez bon ouvrier. Je passai tour à tour par le Café Anglais et la Maison d'Or, puis je devins maître d'hôtel en Angleterre. Mes affaires ont prospéré, Dieu merci, et au bout de vingt ans j'ai pu me retirer avec une fortune ronde-

lette, qu'augmentèrent encore d'heureuses spéculations de terrains. L'oisiveté ne tarda pas à me peser. Alors j'eus l'idée de combler une lacune de notre enseignement primaire et de fonder les cours que vous connaissez. Je me souvins des horribles ratatouilles que ma bonne femme de mère nous préparait autrefois; il me sembla que ce serait une œuvre charitable que d'inculquer aux filles des pauvres gens des notions essentielles d'économie domestique et de chimie culinaire. Et depuis cinq années je travaille sans relâche à former le nouveau corps enseignant. J'ai eu mille obstacles à vaincre. Le Conseil municipal de Paris, après m'avoir vu à l'œuvre, se décide aujourd'hui à mettre à ma disposition une salle de mairie, mais ses générosités s'arrêtent là; il ne m'alloue pas un centime d'appointements ni d'indemnité. J'en suis de ma poche!... Mais baste! Cela m'amuse, je n'ai pas d'enfant à doter et je pourrais dépenser mon argent d'une façon moins intelligente!...

Je félicite M. Driessens sur son détachement des biens temporels et, quittant le domaine pédagogique, je l'interroge curieusement sur les choses de la bouche, sur la façon dont on comprenait jadis, dont on comprend maintenant la table. Avons-nous dégénéré? Sommes-nous supérieurs à nos aïeux? Autant de piquants problèmes...

Vous l'avouerai-je? J'ai toujours eu un faible pour la littérature gastronomique. J'ai savouré, dès mon

plus jeune âge, la *Physiologie du goût*. J'ai adoré Monselet, et je me surprends encore à le relire à mes heures de loisir. J'aime la truculence de ses rimes, les épithètes gourmandes dont il assaisonne ses écrits, la spirituelle goinfrerie de ses chroniques légères. Et je jubile intérieurement quand le beau sonnet du *Cochon* me remonte à la mémoire.

Eh bien, l'implacable Driessens m'a porté un coup mortel; il m'a assuré que le système actuel des restaurants à la carte et à prix fixe était incompatible avec le respect des antiques traditions. Et il m'a fourni des arguments devant lesquels j'ai dû m'incliner.

— Au siècle dernier, m'a-t-il dit, quand on voulait dîner au cabaret on prévenait le cabaretier le matin même ou la veille. Il avait le temps de s'organiser. Il mettait en train des mets difficiles qui exigent une cuisson lente et méticuleuse, mais dont la saveur était divine. A l'heure actuelle que faites-vous? Vous arrivez à sept heures dans un restaurant du boulevard. Vous êtes pressé. Il faut qu'en un quart d'heure on vous serve un potage, une entrée, un rôti, un légume, un dessert, choisis parmi trente plats divers énumérés sur la carte. Tout cela est préparé d'avance; tout cela graillonne et se dessèche, en attendant votre bon plaisir. Vous ingurgitez des aliments tièdes, des sauces réchauffées, des bouillons trop salés. Vous mangez vite, vous mangez mal et, pour comble de malheur, votre bourse est écorchée.

Ainsi tout s'écroule à la fois : les mœurs publiques et les mœurs privées, la politique, la finance, la magistrature et le journalisme. Une citadelle était restée debout qui, aux yeux de l'étranger, défendait notre prestige : la CUISINE, cette cuisine que l'Europe nous envie, l'immortelle cuisine française... Et voilà qu'à son tour elle est menacée par l'invasion de l'esprit yankee, par les progrès du mercantilisme ! Veillons, mes frères ! Défendons-nous, luttons pour les principes, relevons l'étendard de nos aïeux !... Et vous, mes sœurs, n'hésitez pas. Allez écouter la bonne parole qui s'exhale des lèvres de Driessens. Renouez les traditions de vos mères, et apprenez comme elles à préparer le haricot de mouton et le fricandeau à l'oseille, ces deux remparts, ces deux bases fondamentales de nos dîners nationaux !...

LES ARTS

GEORGES CLAIRIN ET HENRI REGNAULT

Georges Clairin peut compter parmi les plus heureux de ce monde. Il aime infiniment sa profession, il y excelle; il a pu y consacrer, sans obstacle, tous les moments de sa vie... Sa carrière est toute simple et peut se résumer en quelques lignes. Poussé par une impérieuse vocation, il entre à l'École des Beaux-Arts où il contracte des amitiés précieuses. En 1864, il envoie au Salon son premier tableau, *Une Charrette de blessés*, qui attire l'attention de la critique. Puis il part, avec Henri Regnault, pour l'Espagne, le Portugal, le Maroc. Il brosse en ces pays lointains des toiles expressives et lumineuses, qui sont très bien accueillies. Il revient en France et travaille avec son vieux maître Pils à la décoration de l'Opéra. Ici, une voie nouvelle s'ouvre devant lui : il s'applique à transformer, à rajeunir la peinture décorative; il rompt avec la mythologie et remplace audacieusement les vieilles allégories par des motifs empruntés à la vie

moderne... Les muses, les nymphes et les dryades s'effacent devant les Parisiennes coquettement attifées; les satyres sont chassés par des clowns enfarinés et le gros Silène est supplanté par un Hanlon-lee aux longs bras dégingandés. Les plafonds de l'Éden témoignent d'une fantaisie, d'une imagination, d'une verve, d'un esprit délicieux... Cependant notre peintre ne se voue pas exclusivement à l'ornement des corniches; de temps à autre il descend sur terre; il peint des portraits, des tableaux d'histoire; il exécute des panneaux pour l'Hôtel de Ville, pour la Sorbonne, pour la Bourse de Commerce... Aujourd'hui Clairin, jeune encore, est en pleine possession de son talent. Il est adoré des siens, estimé de ses camarades; il ne compte autour de lui que des sympathies, qu'il doit à ses rares qualités de cœur et d'intelligence. Il est obligeant, serviable, toujours à la disposition de ses amis et avec cela un bon garçon, simple et modeste... Voilà, direz-vous, un portrait élogieux... Je vous assure qu'il n'est nullement flatté...

On ne peut guère parler de Clairin sans parler de Henri Regnault dont il fut le meilleur et le plus fidèle ami. Ils s'étaient connus à l'École des Beaux-Arts. Henri Regnault était l'illustration et la gloire de l'École. Beau comme un jeune dieu, fort comme un athlète, poète délicat et chanteur exquis, il émerveillait ses compagnons par ses talents innombrables. Clairin commença par l'admirer, puis il l'aima d'une amitié tendre et dévouée. Henri Regnault, de son

côté, prit en affection ce loyal et gentil garçon, et, un beau jour, tous deux bouclèrent leurs malles et filèrent vers les pays du soleil. Ils avaient la bourse légère, mais le pied solide, et ils ne redoutaient pas les aventures.

Ils en eurent, et beaucoup! Le joli voyage! Clairin, après vingt ans écoulés, ne peut en conter les péripéties sans que son œil s'illumine. Nos deux héros s'en allaient par les routes d'Espagne, s'arrêtant dans les auberges, dînant d'un morceau de pain brûlé, modifiant leur itinéraire au gré de leur fantaisie ou de leur caprice, passant par des périodes de délicieuse paresse et de labeur acharné. Henri Regnault était capricieux, et mobile, et inconstant, tour à tour voluptueux et sentimental, tombant amoureux de toutes les femmes, les ensorcelant par la grâce robuste de son corps et par la caresse de ses yeux... Que d'heures folles! que d'heures joyeuses! que d'heures de fièvre et d'emballement! C'est à Madrid que Henri Regnault exécuta un de ses chefs-d'œuvre, le portrait du général Prim. Il y travaillait avec un acharnement prodigieux. Un soir, Clairin, qui s'était absenté toute la journée, rentre à l'atelier et trouve Regnault accroupi devant sa toile entre deux chandelles, et en train de gratter les jambes du cheval du général Prim, — ce beau cheval hennissant tenu d'une main si ferme par son cavalier.

— Que fais-tu là? demande Clairin.

— Tu le vois bien, j'achève ce maudit animal.

— Tu as dîné, je pense?

— Non.

— Tu as déjeuné?

— Pas davantage!

— Mais c'est de la folie! s'écrie Clairin stupéfait. Tu vas me faire le plaisir de casser une croûte.

Et le bon Clairin apporte à son camarade la moitié d'un pain appétissant et doré...

— C'est bien! c'est bien! murmure Regnault.. Laisse-moi ce croûton et va te coucher...

Clairin disparaît, se glisse dans ses draps et ronfle bientôt à poings fermés... Au milieu de la nuit, il est réveillé par des cris épouvantables, et aperçoit Regnault, dressé debout sur son lit, les yeux dilatés, le visage verdâtre, les poings crispés, la poitrine haletante... Clairin appelle au secours, il sonne l'hôtelier, il envoie chercher le médecin... Et l'on découvre que Henri Regnault s'est empoisonné en avalant un demi-tube de bleu de Prusse... Absorbé par son travail, il avait posé son morceau de pain sur un coin de sa palette et l'avait dévoré à belles dents, sans même remarquer que la frugale tartine était saturée d'indigo.... Un vomitif énergique remit l'artiste sur pied, et il promit à son camarade de ne plus oublier désormais l'heure des repas....

Que de souvenirs encore!... Lorsque éclata la guerre de 1870, les deux amis se trouvaient à Tanger, où ils menaient une existence royale. Ils s'étaient fait construire au bord de la mer un vaste atelier, orné

de bibelots rares et de tapis précieux; ils y fumaient la chibouque et le narghilé, entourés d'un essaim d'almées qui leur servaient de modèles. Ils possédaient aussi d'admirables lévriers et des chevaux vifs comme la poudre. Chaque matin ils enfourchaient leurs montures et, suivis de leurs chiens, ils se livraient à des galopades effrénées... Cependant les événements s'accéléraient, les nouvelles de France étaient mauvaises. Le devoir exigeait que l'on revînt au pays. Henri Regnault s'arracha sans regret aux délices de Capoue. Il aimait le changement et envisageait avec plaisir la perspective de canarder les Prussiens...

— Tu verras, disait-il gaîment à Clairin. Nous allons nous couvrir de gloire et ramasser la croix sur le champ d'honneur, comme les vieux grognards de Charlet... Ce sera très drôle.

Clairin, quoique non moins courageux, était agité de fâcheux pressentiments. La nuit qui précéda son départ de Tanger, il eut un songe (comme dans les tragédies); il rêva que Regnault était tué à côté de lui dans une embuscade; il raconta ce cauchemar à son camarade qui affecta d'en rire aux éclats... Hélas! le rêve n'avait pas menti et, quelques semaines plus tard, Regnault tombait à Buzenval frappé d'un coup de fusil.

Pendant six jours, Clairin chercha le corps de son malheureux ami; vainement il inspecta les bivouacs, visita les hôpitaux et les ambulances; en désespoir de

cause, il se rendit au Père-Lachaise. Il pénétra sous un hangar, où quelques centaines de morts étaient empilés. Le hangar était plein d'hommes et de femmes en larmes, qui contemplaient avec angoisse ces têtes livides et décomposées. Clairin remua ce monceau de cadavres, et déjà il désespérait de retrouver la dépouille de son pauvre Henri, quand il aviva près de la porte une bière formée de quatre planches de sapin grossièrement équarries. Le cœur ému, il souleva le couvercle : c'était lui!... — Une main criminelle l'avait entièrement dépouillé de ses vêtements, mais son mâle visage gardait dans la mort une dignité, une beauté souveraines... Au moment où Clairin se penchait vers le cercueil, il entendit un cri déchirant, et aperçut une jeune fille vêtue de noir qui éclatait en sanglots. Cette jeune fille était la fiancée de Henri Regnault. Il l'adorait, il était adoré d'elle et se disposait à l'épouser, lorsqu'il tomba foudroyé par une balle...

— Jamais, me disait Clairin, je n'oublierai cette scène, dussé-je vivre cent ans!...

Jamais il n'oubliera le cher compagnon avec lequel il a passé ses plus belles et ses plus folles années. Rien ne remplace ces amitiés de jeunesse, improvisées dans un élan de sympathie et qui reposent sur un fonds commun de tendresses et d'enthousiasmes!...

LE PÈRE DES PETITES PARISIENNES

Que de souvenirs évoque le seul nom de Grévin, que de galantes images, que de pimpantes et piquantes silhouettes! Les femmes de Grévin! Nos cœurs de potaches ont battu à regarder leurs frimousses, la cambrure voluptueuse de leur taille et le trottinement de leurs pieds mignons. C'était notre joie quand nous avions quinze ans, et que nous regagnions le « bahut » maussade, d'acheter sur les quais de vieux almanachs du *Charivari* et des *Parisiennes*. Nous les cachions jalousement au fond de nos poches, et, quand venait l'heure de l'étude, à l'abri du *Gradus*, nous nous abîmions dans la contemplation des cocodettes, des cabotines et des jolies filles de Grévin. Et notre imagination s'exaltait! Et notre esprit s'échauffait! Et nous sentions palpiter en nous des curiosités ardentes!... Ces figurines nous révélaient un monde inconnu, plein de voluptés mystérieuses... le monde où l'on s'amuse, où l'on se grise de champagne, où l'on dîne tous les soirs en cabinet

particulier... Et les théâtres, les coulisses!... Oh! pénétrer dans les coulisses, coudoyer les acteurs, tutoyer les actrices et fumer des cigarettes dans leur loge, tandis qu'elles changent de costume... Quelle joie! quel rêve!... On peut dire que pendant trente ans tous les collégiens de France ont été plus ou moins amoureux des petites femmes de Grévin.

L'artiste dont le crayon prestigieux allumait tant de désirs, était un homme très simple, très paisible et d'allures très bourgeoises. Il menait la vie d'un bon fonctionnaire, travaillant à ses heures, sans se presser, et ne connaissant pas de plus grand plaisir que de s'étendre sur un canapé et de savourer sa pipe. Sa vocation de dessinateur s'était manifestée d'une façon singulière... Grévin commença par être employé de chemin de fer. Il entra à l'âge de vingt ans dans les bureaux de la compagnie P.-L.-M., s'assit devant une table encombrée de cartons verts et, moyennant un salaire de cinq francs par jour, accepta la mission de recopier, en belle ronde moulée, les procès-verbaux, les rapports du Conseil et autres pièces officielles. Entre deux chefs-d'œuvre de calligraphie, notre expéditionnaire, qui s'ennuyait ferme, esquissait des croquis badins et semait sur les buvards de la Compagnie un fol essaim de gentilles créatures à demi déshabillées.

Un jour le chef de bureau — un gros personnage — demande à Grévin la copie d'un rapport excessivement pressé. Grévin se hâte d'exécuter son travail

et l'apporte lui-même à son supérieur hiérarchique. Celui-ci prend négligemment la feuille que lui présente le jeune employé, la retourne entre ses doigts... Tout à coup, son œil flambe de colère :

— Quelle est, monsieur, cette mauvaise plaisanterie? demande-t-il.

Et il montre à Grévin, au verso du document administratif, un croquis à la plume fort léger : une figurante, sommairement vêtue, debout devant une toilette encombrée de cuvettes, d'éponges et de flacons, et se passant, d'un geste coquet, le crayon de rouge sur les lèvres...

Grévin rougit, pâlit, balbutia une excuse maladroite et finalement dut avouer ses torts. Cependant, tandis qu'il s'embourbait dans de laborieuses explications, le chef de bureau continuait d'examiner le dessin, et, à mesure qu'il l'examinait, son front prenait une expression moins sévère. Peu à peu l'indignation du grave personnage parut se calmer, un sourire éclaira son docte visage et ce fut d'une voix presque polie qu'il dit au futur caricaturiste :

— Mon ami, il faudra recopier ce rapport...

Puis, comme Grévin se dirigeait vers la porte, le chef de bureau ajouta :

— Vous me rendrez le dessin... Je tiens à le conserver! Je le joindrai à votre dossier!

Le croquis fut-il joint au dossier, fut-il tout simplement confisqué par l'honorable fonctionnaire? Je pencherais plutôt pour la seconde hypothèse... Tou-

jours est-il que Grévin prit en dégoût les paperasses, qu'il renonça aux dix-huit cents francs de la Compagnie et se jeta à corps perdu dans la confection des petites Parisiennes...

Je ne le suivrai pas dans toutes les phases de sa carrière. Pendant un quart de siècle Grévin a alimenté le *Journal amusant*, le *Journal pour rire*, le *Charivari* et jeté aux quatre vents de la presse satirique des trésors de fantaisie et de verve. Son talent était moins varié que celui de Daumier, ou de Gavarni, ou même de Cham. Il ne sortait pas d'un étroit domaine circonscrit entre la rue Bréda, les Folies-Bergère et les coulisses des théâtres d'opérettes. Mais en ce domaine Grévin manœuvrait à l'aise. C'était son empire... Il avait trouvé dans une heure d'inspiration ce type, tout à fait original, qu'on ne connaissait pas avant lui et qui fit fortune : le type de la petite femme en qui s'incarnent la grâce, la pétulance, la corruption de Paris... Examinez cette silhouette, qui apparaît dans tous les croquis du dessinateur. Au point de vue plastique elle est assez médiocre. Presque toujours les jambes sont trop longues, le pied trop petit, le buste trop court. Le visage est à peine indiqué, les yeux, la bouche et le nez sont figurés par deux traits imperceptibles, les cheveux sont marqués vaguement par une tache : cela est approximatif et rudimentaire, et cela est délicieux, et cela est capiteux; et de l'ensemble de ces détails, dont chacun est contestable,

s'exhale un parfum de rare élégance et d'irrésistible gentillesse. Le *chic*, ce mot d'invention moderne, semble avoir été créé pour caractériser la manière de Grévin.

Aussi quelle action il exerça sur les modes féminines! Il ne les suivait pas, il les devançait, il les inspirait et tous les grands couturiers de Paris consultaient ses dessins et mendiaient ses conseils. L'un d'eux lui proposa des appointements d'ambassadeur (cent mille francs par an) pour lui fournir des maquettes et diriger les ciseaux de ses coupeuses; mais Grévin n'était pas ambitieux, il préféra garder son indépendance et vivre dans sa maisonnette entre ses crayons et ses pinceaux.

On parle toujours des *légendes* qui accompagnent les scènes de Gavarni, on traite plus légèrement celles de Grévin. Je ne crois pas que ce dédain soit justifié. Grévin est moins amer et, si vous voulez, moins profond que Gavarni, il a l'observation moins cruelle, mais il ne l'a pas moins juste, et sous l'aimable ironie de son esprit se dissimule une observation très fine. Gavarni est l'interprète de Balzac, Grévin est l'homme de Meilhac et Halévy; c'est un philosophe clairvoyant et indulgent, qui connaît la vie, mais trouve inutile de la maudire, et qui assiste en spectateur sceptique et souriant au défilé des passions humaines.

Oui certes, Grévin a sondé les mystères du cœur féminin... J'ai sous les yeux un de ces croquis, où

l'on voit une gommeuse qui passe toute fringante sur les boulevards. Un individu, d'assez fâcheuse mine, s'approche d'elle. Écoutez leur dialogue :

— Eh ben, voyons, marquise, tu n'payes rien?

— Dieu merci! j'sais pas encore ce que c'est que d'payer à un homme.

— C'est qu't'as jamais aimé!...

L'avenir, n'en doutez pas, réalisera cette prophétie. Un jour viendra où cette *marquise* de l'asphalte, qui vit aux dépens des hommes, sera grugée à son tour par quelque damoiseau sans délicatesse... Grévin explore ainsi tous les bas-fonds de la galanterie parisienne, il en souligne les misères et les détresses morales. Les femmes qu'il nous présente sont en général de petits êtres inconscients et frivoles, élevés dans l'atmosphère échauffante du théâtre ou de l'atelier, figurantes, trotteuses, danseuses, modèles, filles de concierge qui ont mal tourné et qui possèdent, à défaut de cœur et d'intelligence, un certain esprit naturel et un bagout pittoresque.

Voyez ce jeune rapin, que l'artiste met en scène en l'un de ses dessins les plus amusants. Il est mélancolique, il paraît découragé, il allume tristement une cigarette et dit à son modèle (un petit bout de femme pas plus haut que ça, mais crânement campée sur ses hanches) :

— Le rêve, vois-tu, pour un homme, c'est d'avoir une femme à soi tout seul.

— ... Y en a donc? répond le modèle, et l'on croit

entendre sa voix aux inflexions gouailleuses de gamine de Paris.

Vous voyez que l'ironie de Grévin est assez libre et qu'elle a son franc-parler. Elle ne s'exerce pas seulement aux dépens des gommeux et des gommeuses, elle prend quelquefois pour cible la bourgeoisie, la noblesse, la finance et même la magistrature — toutes les « bases fondamentales » de la société... Ce dialogue entre un bon paysan et son avocat me paraît plein de saveur :

— Tranquillisez-vous, mon brave, dit l'avocat, votre cause est excellente ; vous avez raison de point en point, tout le droit est de votre côté.

— Ben oui!... mais voilà!... il y a la justice!...

Cette autre boutade d'un homme de Bourse ne manque pas non plus d'agrément :

— Curieux, c't'animal-là! Il se laisse flouer par le premier venu, qu'il ne connaît pas, et moi, qui suis son ami intime, j'peux pas arriver à l'fiche dedans!

Grévin trouvait ces légendes suggestives en se promenant le matin au milieu de ses rosiers, dans son jardinet de Saint-Mandé, ou en regardant la fumée de sa pipe s'évanouir dans les airs. Il vivait, ainsi solitaire, n'aimant pas le monde — où il brillait peu — travaillant au gré de sa fantaisie et s'abandonnant à tous ses caprices... Il en avait de bizarres. Par exemple, il détestait les meubles banals que vendent les tapissiers, il avait fait construire par un ébéniste intelligent tout un mobilier de forme étrange

— lit aux courbes savantes et voluptueuses, chaises s'épanouissant en corolles, fauteuils ornés de chimères et d'animaux fantastiques, guéridons problématiques et tables extravagantes.

Mais il poussait plus loin encore l'excentricité et le mépris des usages. Il avait dans ses écuries un bon vieux cheval qu'il adorait, qu'il appelait Coco et qu'il considérait comme son meilleur ami. Coco jouissait, comme vous allez voir, de privautés singulières. Parfois, le dimanche, Grévin réunissait à déjeuner des camarades, artistes, journalistes, comédiens et comédiennes. Au milieu du repas, quand la gaieté commençait à régner parmi les convives, l'amphitryon frappait dans ses mains. A ce signal, convenu d'avance, la porte de la salle à manger s'ouvrait : Coco apparaissait libre, sans entrave, les oreilles dressées et les naseaux frémissants. Il faisait tranquillement le tour de la table, sans s'inquiéter des cris d'effroi que provoquait sa présence; il glissait un œil narquois vers les invitées, qui mouraient de peur et se serraient convulsivement contre leurs voisins; puis, arrivé devant son maître, il allongeait le museau, poussait un hennissement sonore, happait délicatement un morceau de pain et se sauvait en caracolant!

Que de gais souvenirs! Et qu'elle est triste maintenant, la maisonnette de Saint-Mandé, où les petites Parisiennes, accrochées le long des murs, pleurent la mort de leur père!...

LA POLITIQUE

CLARENCE TERRACE

J'ai profité d'un récent voyage en Angleterre pour aller voir Henri Rochefort. Je connaissais l'adresse du proscrit : 4, *Clarence Terrace*, *Regent's Park*, le plus beau quartier de Londres, l'équivalent de notre avenue de Villiers ou notre boulevard Malesherbes, aux alentours du parc Monceau. Donc, par une belle après-midi de juillet, je sonnai à la petite porte du petit hôtel où notre compatriote a installé ses pénates. Vous connaissez, si vous avez passé le détroit, ces habitations anglaises, dont la physionomie, très particulière, ne rappelle en rien nos maisons de France. Une façade sur laquelle l'hiver a marqué son empreinte en longues coulées de suie; un portique soutenu par des colonnes d'ordre ionien, de larges croisées à guillotine, une grille devant, avec deux marches de granit qui mènent au seuil. C'est assez morose. Ce serait lugubre si une main intelligente n'avait eu soin de placer au ras de chaque fenêtre, de chaque

window, une corbeille fleurie, une jardinière où s'épanouissent les géraniums et les blanches marguerites. Ces fleurs éclairent la pierre noire, y déposent un sourire...

Comment allais-je trouver Henri Rochefort? Chagrin, maussade, attristé par l'exil, ravagé physiquement et moralement, dévoré du désir de revoir la mère-patrie? Je fus tout de suite rassuré. Rochefort vint à moi la main tendue, l'œil brillant, le visage épanoui. Je m'informai de sa santé, qu'il me dit être excellente; je lui demandai si la rue Montmartre ne lui manquait point, s'il ne se trouvait pas trop malheureux...

— Mais non! pas trop, répondit-il... Je me suis parfaitement acclimaté à la vie anglaise. J'aime bien Paris, mais j'aime beaucoup aussi ma tranquillité. Or à Paris l'existence m'était odieuse. Ma porte était assiégée de solliciteurs; quand je sortais, ma tête ayant le malheur d'être assez connue, vingt badauds se retournaient et s'attachaient à mes pas. Ici, je suis libre. Nul ne s'occupe de moi. Je vais où bon me semble, je jouis de la vraie indépendance...

Tandis que Rochefort s'exprime ainsi, je l'examine à la dérobée, et je suis étonné de sa vigueur et de son air de jeunesse. Les cheveux sont poudrés à frimas, mais le visage est à peine ridé, la dent est saine, et l'œil surtout présente une vivacité, une mobilité singulières... Il ne se fixe pas, il papillonne, il lance un regard aigu, puis se détourne aussitôt. Et

ainsi que le regard, la voix est brève, hésitante, inquiète, fiévreuse. Cet homme doit être horriblement nerveux ; il doit avoir des colères terribles, des colères *blanches*. Mais, en dehors de la politique, il est plein d'affabilité et de douceur.

— Vous devez voir beaucoup de monde ici et fréquenter dans la société de Londres?...

— Je ne tiens pas à me répandre... D'ailleurs, j'ignore la langue anglaise...

— Est-ce possible?...

— Je n'ai jamais voulu l'apprendre... C'est une de mes théories. J'estime qu'il est funeste pour un écrivain de parler une autre langue que sa langue maternelle. Il s'assimile inconsciemment les tours, la phraséologie de l'idiome étranger, et peu à peu il perd ses qualités originales et personnelles ; il ressemble à ces journalistes polyglottes qui écrivent correctement dans toutes les langues et qui n'écrivent bien dans aucune. Si j'avais commencé à m'exprimer en anglais, aujourd'hui je penserais en anglais et les articles de l'*Intransigeant* ressembleraient à des traductions du *Times*.

— De quelle façon vous y prenez-vous pour envoyer à votre journal un article quotidien, palpitant d'actualité? Cet article est pour nous, qui sommes du métier, un perpétuel sujet d'étonnement. Avez-vous donc une fée qui vous tient au courant de ce qui se passe et qui traverse le détroit en cinq minutes pour porter votre *copie* aux compositeurs?

— Mon secret est moins mystérieux, ou plutôt je n'ai point de secret. Je reçois dans la matinée les journaux de la veille au soir. Si un événement se produit de minuit à deux heures du matin, on m'en informe par dépêche télégraphique. A midi, ma copie est achevée. Elle part à deux heures par le train-club et arrive vers onze heures à l'*Intransigeant*... Et voilà... Vous voyez que c'est tout simple...

L'entretien dérive fatalement vers la politique. Sur ce sujet, Rochefort est intarissable, il n'use pas de réticences, il porte sur ses contemporains des jugements d'une netteté cruelle. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'il abomine les opportunistes, qu'il déteste les juifs, ceux entre autres qui touchent de près ou de loin à la famille Reinach; qu'il tient en piètre estime le caractère de M. Carnot, et que les scandales du Panama l'ont réjoui jusqu'au fond de l'âme.

— Et moi aussi, on a voulu m'acheter, dit-il en riant. Un ancien ministre...

(Rochefort me l'a nommé, mais en me priant d'être discret.)

— ... Un ancien ministre m'a fait proposer 100 000 francs par Cornélius Herz, pour ne plus l'attaquer dans l'*Intransigeant*, proposition à laquelle j'ai répondu par un redoublement de violence...

— ... Et ce fameux Cornélius, est-il vraiment à l'article de la mort?

Rochefort pousse un grand éclat de rire :

— Il se porte comme vous et moi. Mais il est très

fort, très fort. Il est de taille à rouler tous les hommes d'État de France et d'Europe. Et puis il possède des papiers compromettants; et puis il est (j'en ai reçu la preuve certaine) l'agent de l'Angleterre, deux raisons pour qu'on le laisse en repos! Je vous assure qu'il n'est nullement inquiet. La France fait semblant de réclamer son extradition; l'Angleterre fait semblant de l'accorder; Cornélius fait semblant d'être malade. Et tous trois sont parfaitement d'accord... Mais laissons de côté ces vilaines choses. Venez, que je vous montre mes acquisitions.

Et nous voilà, tous deux, grimpant les escaliers et parcourant les vastes salons formant galeries, où le maître de céans expose ses objets d'art. Ils sont peu nombreux, mais choisis. Rien que des tableaux de marque, des tableaux anciens. Ici une étude de Goya, que Rochefort a découverte chez un marchand, qu'il a payée une somme dérisoire et qu'il pourrait revendre très cher s'il avait le goût de la brocante — une des meilleures opérations de sa carrière de collectionneur. A côté, j'aperçois un Guardi, le peintre de Venise, une toile ensoleillée qui figurerait avec honneur au musée du Louvre. Plus loin un Van Ostade et, sur une commode en marqueterie, une délicieuse terre cuite de Clodion faisant face au buste de Rochefort, par Dalou. L'idée me vint d'emporter un souvenir de ces merveilles...

— Verriez-vous, dis-je à Rochefort un inconvénient à ce que l'on prît une vue de votre *home*?

— Nullement...

— Alors vous me permettez de vous amener un photographe?

— A votre aise...

Rendez-vous fut pris pour le surlendemain, il s'agissait de trouver le photographe — ce qui ne laissait pas d'embarrasser un malheureux Parisien, égaré à Londres, et presque aussi étranger que Rochefort aux mystères de la langue anglaise. Je me souvins heureusement que le correspondant de la *Revue Illustrée*, M. Geard, est un photographe amateur fort distingué, dont la *Revue* avait reproduit de jolis clichés.

Je saute dans un cab, j'arrive chez M. Geard. Je lui expose ma requête :

— *I do not speak french!*

Fatalité! M. Geard ne saisit pas le français! Alors, avec une peine infinie, cherchant mes mots, tâtonnant, bégayant, j'accouche d'une phrase informe :

— *Will you... please... come with me... photographier Mister Henri Rochefort... for the* Revue Illustrée...

O miracle! M. Geard a compris. Il me montre son appareil. C'est cela même. Nous sommes sauvés. Et nous reprenons de compagnie le chemin de Regent's Park.

Pendant deux heures, M. Geard a promené son objectif dans toutes les pièces de la maison, dans le fumoir, dans la salle à manger où traînent les reliefs

d'un déjeuner plantureux; il l'a braqué sur la porte du petit hôtel et a saisi Rochefort tête nue, cheveux aux vents, et par les fenêtres du salon, sur les vertes pelouses et sur les bassins du parc, où nagent les cygnes, où se promènent les jeunes misses en compagnie de leurs amoureux...

M. Geard repliait déjà son appareil, quand soudain...

— Et le lit de l'Empereur! Il n'a pas pris le lit de l'Empereur!...

Allons voir le lit de l'Empereur... Rochefort m'explique, en montant au second étage, l'histoire de ce lit, qui lui fut donné par l'empereur du Brésil, dont il avait fait la connaissance chez Victor Hugo. C'est un meuble magnifique, un chef-d'œuvre de sculpture, un curieux mélange de rocaille et de gothique — du *rocaille flamboyant*, vraie couche royale qui doit se trouver un peu étonnée d'orner l'appartement d'un défenseur de la Sociale. Il est vrai qu'elle peut se croire logée chez le marquis de Luçay et non pas chez le pamphlétaire Henri Rochefort...

Cette fois la visite est terminée. Il ne nous reste plus qu'à prendre congé. Notre hôte nous reconduit avec les paroles les plus charmantes, les plus courtoises du monde. Au moment où je lui serre la main (est-ce une illusion?), je crois voir passer dans son regard comme une ombre d'hésitation, de réserve. Une nuance, un rien, mais que je perçois très nettement. J'attribue ce mouvement vite réprimé à

l'humeur ombrageuse de l'exilé qui ne se livre tout à fait qu'à ses intimes et qui se méfie instinctivement des hommes qu'il ne connaît pas de longue date...

— Nous reverrons-nous bientôt à Paris? lui dis-je.

— Je pense que la Chambre votera un jour ou l'autre l'amnistie qui lui sera demandée. J'attends patiemment sa décision...

Il est probable, en effet, que Rochefort nous sera rendu. Et tous les Français que n'aveugle point l'esprit de parti approuveront cet acte de justice et de générosité.

Rochefort retrouvera avec plaisir son cher boulevard des Italiens... Mais peut-être lui arrivera-t-il de regretter ce calme logis de Regent's Park, d'où il pouvait parler à la foule sans avoir à souffrir de son contact...

LA VELLÉDA DE L'IRLANDE

Je suis allé présenter mes hommages à miss Maud Gonne, à celle qu'on a surnommée la Velléda de l'Irlande, à cette jeune fille de haute naissance qui parcourt l'Europe, plaidant partout la cause de ses frères opprimés...

Avenue de la Grande-Armée, une maison confortable et banale; un appartement meublé à la hâte et qui sent le campement. Quelques cadres zigzaguent le long des murs. Sur la cheminée, des photographies avec dédicaces, portraits recueillis dans tous les pays, têtes russes, têtes anglaises, têtes allemandes. Dans l'angle un piano ouvert, et sur le piano une cravache. Rapprochement symbolique et qui caractérise la maîtresse de céans. Miss Maud se délasse du piano par le cheval, du cheval par le piano : cela est de toute évidence. Et je me la représente, fine, énergique, mi-artiste, mi-centauresse, habituée dès ses jeunes ans à jouer du Schumann en levant les yeux au ciel, et à forcer les cerfs à la course.

Elle paraît... Je suis un peu surpris. Velléda est immense; elle mesure pour le moins 1 m. 85, ce qui équivaut à la taille de nos beaux gendarmes. Jolie? Pas précisément. Mais curieuse. La tête est entourée d'une auréole blonde, très épaisse, ébouriffée, qui évoque l'idée de l'*Eau des Fées*, du *Cherry Blossom* et autres élixirs pour l'entretien de la chevelure. Le menton est résolu, la bouche énergique, le nez légèrement coquelinesque, autrement dit à la Roxelane. Enfin l'œil est on ne peut plus intéressant. Non pas vif, ni pétulant, ni gouailleur, ni spirituel; mais intelligent, patient, rêveur et par instants passionné. Joignez une expression indéterminée, je ne sais quoi de vague et de fermé qui fait que les étrangères (Saxonnes ou Slaves) sont pour nous de vivantes énigmes et que leurs âmes nous demeurent incompréhensibles.

Miss Maud Gonne me reçoit cordialement, en femme habituée à coudoyer les hommes de lettres et les journalistes. Vigoureux shake-hand. L'entretien s'engage.

— Eh bien! miss Gonne, vous devez être satisfaite! Il me semble que le gouvernement anglais s'est enfin décidé à exaucer vos vœux les plus chers?

Une moue se dessine sur les lèvres de miss Maud.

— Le *home rule* n'est qu'un commencement de concession. Si la dignité de l'Irlande y trouve quelque profit, la misère, hélas! dont souffre ce malheureux pays n'en sera pas soulagée.

— Cette misère est-elle vraiment aussi atroce qu'on le prétend? N'y a-t-il pas une certaine exagération dans des descriptions des voyageurs?

Velléda prend un air grave :

— Leurs récits sont au-dessous de la vérité. Peu de gens connaissent l'Irlande. Pour savoir ce qui s'y passe, il faut comme moi pénétrer à cheval (car les voitures ne peuvent circuler sur ces routes défoncées) dans les hameaux isolés, loin des villes... C'est là que les landlords commettent leurs pires abominations. Ils sont bien tranquilles. Nul n'est en état de les inquiéter. Pareils aux hobereaux du XIIe siècle, ils taillent, ils rognent, ils affament, ils pressurent les paysans qui sont en réalité leurs esclaves; ils leur arrachent le pain de la bouche et les réduisent à mourir de faim. Quelques-uns, pour soutenir leur frêle existence, en arrivent à manger de l'herbe, comme les bêtes, et cette herbe même, qu'ils récoltent au bord de la mer, ils sont obligés de la payer; ils ne peuvent la cueillir et s'en repaître que sous le contrôle de la police. Et quelle police! Une police haineuse, vindicative, composée de sectaires, d'autant plus cruels qu'ils se savent protégés par l'autorité suprême. Je renonce à vous peindre ces horreurs. J'ai vu de mes yeux expulser de sa maison un vieillard de cent trois ans, qui n'avait pu verser le dernier terme de son fermage; j'ai vu, en plein hiver, les policemen s'emparer d'une femme enceinte, la déposer dans la neige devant sa maison, défendre à

ses voisins de la recueillir, sous peine d'emprisonnement, et éteindre le feu que ces voisins charitables avaient allumé auprès d'elle pour réchauffer ses membres glacés, si bien que l'infortunée, devenue subitement folle, accoucha d'un enfant mort. Chaque jour, de pareilles scènes se produisent : tout le monde le sait en Angleterre, et personne n'en dit rien. Et les journaux se taisent, et le Parlement fait la sourde oreille, et les belles dames vertueuses, qui fondent des sociétés de tempérance, laissent tranquillement s'accomplir ces ignominies. Elles ne s'en occupent pas, elles ne veulent pas s'en occuper. Ce sont affaires d'État. La politique de la reine est en jeu. Cela suffit pour que chacun se détourne et courbe la tête... Voilà pourquoi je parcours la France. Je sais combien elle est généreuse, accessible aux grands sentiments, prompte à voler au secours des faibles. Elle l'a maintes fois prouvé. Je voudrais qu'elle le prouvât une fois de plus, et que son cri de pitié et d'indignation, frappant au cœur nos bourreaux, les obligeât à briser nos chaînes.

Miss Maud prononce ce discours tranquillement, lentement. Sa voix reste calme, mais une volonté luit dans son regard... Et je sens que cette femme se possède, qu'elle ne commettra point d'imprudences, qu'elle poursuivra sa tâche pendant des mois, pendant des années, sans compromettre son influence par d'inutiles provocations. Et j'admire cette ténacité, ce courage. Tout en admirant, je suis inquiet. Il

n'est pas naturel qu'une demoiselle bien née abandonne sa position dans le monde, renonce aux joies du mariage, aux prérogatives de son rang, rompe avec les préjugés de sa caste et se jette à corps perdu dans une vie d'aventures. D'où vient cette singulière vocation? J'interroge, ne sachant trop si l'on consentira à me répondre, et de quelle façon on me répondra.

Elle ne paraît point embarrassée. Je ne suis pas le premier, sans doute, qui lui demande ces choses.

— Je ne suis pas une prophétesse, et je n'ai pas l'intention de renouveler les exploits de Jeanne d'Arc. Mais j'ai été élevée en Irlande et vous savez combien sont vivaces les impressions d'enfance. Mon père, officier de l'armée anglaise, entretenait de nombreuses relations parmi les landlords. J'allais passer des semaines chez ces amis qui nous recevaient dans leurs châteaux, où l'on menait la vie joyeuse. Un jour (j'avais à cette époque dix-sept ans) je m'acheminais vers un de ces castels, situé loin de Dublin, au fin fond de la province. C'était en plein hiver, il gelait à pierre fendre. Je passais en voiture, quand j'aperçus une femme évanouie, étendue à terre devant la porte d'une masure en ruine. Je me précipite, je ramasse la pauvrette, je lui fais boire un cordial, je la questionne. Elle m'apprend que, n'ayant pu payer son maigre loyer, elle vient d'être mise dehors par le seigneur qui a donné ordre de démolir sa chaumière; elle ajoute qu'elle n'a pas mangé depuis deux jours,

et que son mari, un nommé Duncan, est allé ramasser quelques racines, au risque d'être châtié par l'intendant des domaines. Je glisse une pièce d'or dans sa main, et j'arrive, le cœur plein de pitié, chez mon hôte, bien décidée à lui parler de ces malheureux et à implorer pour eux sa miséricorde. Or, en entrant au salon, savez-vous quels mots j'entends? Le lord parlait haut et riait fort, et il disait : « J'ai gagné mon pari. J'ai prédit, l'année dernière, à cette mauvaise tête de Duncan, mon tenancier, qu'avant six mois sa femme coucherait dans les fossés. Eh bien! elle y est! Qu'elle y reste et qu'elle y crève! Cela servira d'exemple aux autres et leur apprendra à payer exactement! » Je ne répliquai rien, je ne relevai pas ces paroles; mais, le soir même, je bouclai ma malle et m'éloignai du repaire de ce monstre — jurant, à part moi, de consacrer mes forces à l'affranchissement des esclaves irlandais, de vouer ma vie à cette mission sacrée. Je m'applique à ne pas faillir à mon serment...

Ici, miss Maud sourit. Peut-être craint-elle d'avoir l'air de pontifier, de poser à la prêtresse...

— Et puis, vous savez, cela m'amuse... La vie est si plate, quand on ne sait pas l'emplir! Et les distractions ordinaires, ce qu'on appelle les plaisirs mondains, m'inspirent une telle indifférence!... Mon œuvre, au contraire, est passionnante. Chaque matin, je reçois des centaines de lettres où l'on me dénonce des abus, où l'on me demande des secours. Je suis en

communication avec nos comités de bienfaisance, qui se chargent de distribuer les sommes que je recueille. Tout ce que je gagne, le produit de mes conférences et de mes quêtes, s'en va là-bas. Et, lorsque j'y vais moi-même, le peuple me remercie, m'acclame et me récompense de mes peines. Il incarne en moi ses espérances, s'abusant, hélas! sur mes moyens d'action et sur mon autorité...

Miss Maud étend la main vers un guéridon et y prend une brochure :

— Voici le Bulletin officiel des pénitenciers de la Grande-Bretagne. J'ai eu mille peines à me procurer ce document, réservé aux seuls ministres d'État. On y trouve des détails navrants sur le sort des Irlandais accusés d'avoir conspiré contre la reine et détenus dans le bagne de Portsmouth. Ils sont là, depuis bientôt dix ans, assimilés aux criminels de droit commun, astreints à des travaux rebutants, et traités avec une barbarie digne, tout au plus, du moyen âge. Songez que les geôliers, le directeur, les surveillants, les garde-chiourme sont Anglais, c'est-à-dire ennemis-nés de nos captifs, ennemis de religion et de race. Aussi s'ingénient-ils, chaque jour, pour inventer des tortures. Je puis vous en donner un exemple : l'un des prisonniers contracte dernièrement, grâce à l'humidité malsaine de son cachot, une inflammation d'oreille qui dégénère en abcès. Le médecin y introduit la sonde. Le patient pousse un cri de douleur et laisse échapper ces mots ;

« Prenez garde, mon ami, vous me faites mal. — Votre ami, dit le docteur furieux, votre ami... Je ne suis pas l'ami d'un traître! Apprenez à mieux parler! » Et, d'un mouvement brusque, il lui casse dans l'oreille sa sonde de verre! L'infortuné mourut après quelques jours d'atroces souffrances, et son assassin reçut de l'avancement. C'est là que nous en sommes... Nous avons supplié le gouvernement britannique de grâcier ces martyrs; il demeure sourd à nos prières. Estimons-nous heureux si de nouvelles victimes ne vont pas bientôt les rejoindre en leur enfer...

— Il me semble, miss Maud, que vous vous exprimez bien librement. Ne craignez-vous pas d'être atteinte, à votre tour, par le ressentiment des ministres de la reine, et de subir le sort de vos compagnons?... Êtes-vous rassurée, quand, au retour de vos voyages, vous débarquez en Irlande!

L'œil de la grande patriote devient très malicieux :

— Ils n'oseraient guère arrêter une femme du monde, qui, malgré ses opinions subversives, a conservé de puissantes relations. Et je le regrette, car la prison me ferait une auréole et rendrait ma popularité formidable. Mais, si la police me laisse libre, elle me surveille étroitement, et j'en ai eu récemment la preuve : j'avais à mon service ici, à Paris, une cuisinière, qui m'avait séduite par sa bonne grâce, son zèle, son dévouement, et qui m'inspirait une entière confiance. Or je la surpris, un jour, en train de décacheter

mes lettres. Je montai dans sa chambre et j'y trouvai des papiers, des dépêches, des documents, qui me prouvèrent, clair comme le jour, que cette jeune personne était à la solde de l'Angleterre. J'en eus un réel chagrin, mais je n'en fus pas surprise...

... La nuit tombe. Il est temps de prendre congé. Je demande à miss Maud la permission d'emporter, en souvenir de notre entretien, quelques photographies de son pays.

MON DÉPUTÉ

J'ai fait connaissance, l'an dernier, du député de mon arrondissement. Je le rencontrai dans un compartiment de chemin de fer et tout de suite nous sympathisâmes. Dois-je le dire? J'ignorais totalement ses opinions politiques, lisant fort peu les débats des Chambres; je ne savais s'il siégeait à gauche ou au centre, ou parmi les radicaux ou parmi les ralliés. Mais il me conquit par sa bonne grâce. J'admirai son expérience, sa connaissance des hommes, sa tolérance, sa modération. Il m'exposa ses projets, que je trouvai généreux, et m'expliqua la nécessité de former un grand parti, dans lequel entreraient, sans distinction d'églises, les jeunes gens instruits qui constituent l'élite intellectuelle de la France. Il jugea sévèrement les utopies socialistes et blâma les ambitieux qui se servent de ces doctrines illusoires pour séduire le peuple et pour gagner ses faveurs. Il me vanta les bienfaits d'une liberté modérée, indispen-

sable aux patrons, salutaire aux travailleurs... « C'est un sage, me dis-je... Ah! si tous nos représentants lui ressemblaient!... »

Or, je me promenais, deux mois plus tard, dans les ruelles de mon village et je regardais d'un œil distrait les affiches multicolores dont les murs étaient ornés... Une d'elles me frappa. Elle était rouge, mais d'un rouge particulier, excessif, violent. Ce n'était pas l'incarnat de la rose, ni le vermillon du géranium. C'était le rouge révolutionnaire, le vrai sang de bœuf. Ce placard suait la haine et vomissait l'invective. Il faisait appel aux plus basses passions, insultait le bourgeois, poussait l'ouvrier à la révolte et proclamait la guerre civile. Il évoquait, en des phrases vides et brûlantes, l'ombre des *géants de 92*, il saluait l'aurore d'une *ère nouvelle*, où *l'infâme Capital* serait enfin obligé de *courber la tête* (la tête du Capital!)... Et au bas de ce factum s'étalait — hélas! — le nom de mon député, de mon doux philosophe, de mon délicieux compagnon de route...

Ce sont les surprises du régime électoral. On est animé des meilleures intentions, on aspire à l'union des citoyens et à la concorde universelle. On s'apprête à défendre ces nobles idées. Mais arrivent les membres du comité, qui hurlent après vos chausses et vous arrachent la plume des mains. Ils connaissent l' « esprit des populations »; le radicalisme gagne du terrain; pas d'hésitation possible. Il faut manger ou être mangé. Déjà le journal du chef-lieu accuse le

candidat d'être un orléaniste déguisé. Un orléaniste : quelle horreur ! Vite que l'on réponde et sans perdre une minute ! Et le candidat ahuri transcrit d'une main fiévreuse les phrases que lui soufflent les membres du comité. L'incendie s'allume et flambe ! Le drapeau noir est déployé... Et voilà mon homme bienveillant et inoffensif transformé, malgré lui, en croquemitaine...

Et les électeurs, pour qui l'on se donne tant de peine, que pensent-ils de cela ? Ils sont très calmes, je vous assure, et contemplent tranquillement cette énorme agitation ! Ils se réservent, sourient dans leur barbe et ne se laissent influencer qu'à bon escient. On s'imagine qu'ils sont émus par les scandales parlementaires... C'est une chimère ! Le paysan (je parle du vrai paysan, et non du politicien de province qui vit d'intrigues et ne pêche qu'en eau trouble), le « rural » aime, par-dessus tout, la stabilité. Il redoute les changements de personnes, comme les changements de gouvernements, et ne tient pas à troquer son cheval borgne contre un autre cheval qui lui est inconnu et qui, peut-être, sera boiteux. Si le paysan était abandonné à sa propre impulsion, il réélirait toujours le même député — à condition que ce député fût complaisant et lui rendît à l'occasion de petits services. Il ne modifie son vote qu'à la sollicitation pressante, acharnée des meneurs qui lui promettent monts et merveilles, et encore ne se décide-t-il qu'après de longues hésitations.

Au reste, qui saura jamais ce qui se passe dans l'âme d'un fermier normand, voire d'un fermier gasçon? Je causais, récemment, avec un gros vigneron des environs de Libourne. Je le félicitais sur la belle tenue de son député, dont le nom n'avait été mêlé à aucun des tripotages de la dernière législature.

— Bé oui! me dit-il, il n'a pas été aussi coquin que les autres!

Et il souriait en clignant de l'œil. Et je ne pus deviner, si, dans son intime pensée, il louait l'honnêteté de l'élu de la Gironde, ou si à sa considération ne se joignait pas une nuance d'ironie. Tandis que sa voix approuvait, son regard insinuait : « Brave homme, mais pas fort. » Telle la sérénade de *Don Juan*, où règne un si piquant désaccord entre l'accompagnement et les paroles...

Pourquoi voulez-vous que les mandataires aient des convictions plus fermes que leurs mandants? Le scepticisme est égal de part et d'autre, surtout dans ce délicieux Midi où le soleil met les têtes à l'envers. On y glane, en passant, de singulières légendes sur la constance de messieurs les candidats. En voici une qui m'a paru très plaisante et que je transcris pour l'édification du lecteur. Ne croyez pas de ma part à un grossier subterfuge, l'histoire est authentique. Je la tiens de mon excellent confrère Alfred Capus, qui ne dit jamais que la vérité, bien qu'il ait vu le jour sur les bords de la Garonne.

Ils étaient deux députés, Parrigoul et Gâtinais, qui

siégeaient aux deux extrémités de la Chambre, Parrigoul sur les bancs socialistes, Gâtinais sur les bancs conservateurs. Malgré ces divergences, ils s'aimaient comme des frères et ne connaissaient pas de plus vif plaisir que d'aller, chaque soir, tarir des chopes à la brasserie prochaine, en se livrant aux douceurs de l'écarté.

Arrive l'époque des élections. Gâtinais et Parrigoul bouclent leurs malles et se préparent à rendre compte de leurs mandats respectifs. Les voilà, dans le train, suffoquant de chaleur et ne sachant de quelle façon tuer le temps.

— Une partie? propose Gâtinais.

— Volontiers, dit Parrigoul.

On improvise une table à jeu sur un carton à chapeau. Gâtinais retourne le roi. Parrigoul fait la grimace. Gâtinais gagne une fois, deux fois, dix fois. Parrigoul double, triple la mise, et finit par perdre une somme rondelette... Il demande sa revanche; il perd encore, il perd toujours. A la hauteur de Poitiers il devait trois mille écus. A la hauteur d'Angoulême, il en devait quinze mille.

— Écoute, lui dit Gâtinais. Je t'ai gagné sur parole quinze mille écus, que tu n'es point en état de me payer. D'ailleurs tu as besoin de tout ton argent pour la propagande électorale. Je te propose une transaction.

— Parle, murmure Parrigoul d'une voix éteinte.

— Depuis longtemps je suis confus de voir un

homme de ton éloquence et de ta valeur croupir dans les bas-fonds de l'extrême gauche, au lieu de se rallier à notre parti qui serait trop heureux de l'accueillir...

Parrigoul mit la main sur son cœur.

— Mes convictions, dit-il...

— Justement, il s'agit de tes convictions. Je te les joue en cinq sec...

— Je ne comprend pas...

— Tu vas comprendre. Si tu gagnes, nous sommes quittes, et tu demeures républicain. Si tu perds, je ne te réclame pas une obole, mais tu t'engages solennellement à te convertir à nos principes...

Parrigoul esquisse un geste d'indignation.

— Jouer ses opinions à l'écarté! Quelle honte!

— Alors, paye!...

— Tu me donneras bien un an...

— Pas un mois, pas huit jours. Et je te lance du papier timbré et je t'affiche publiquement, et tous tes électeurs sauront que tu es criblé de dettes...

Parrigoul se gratte le front.

— Ma foi, dit-il, déshonoré pour déshonoré!... Allons, soit!... J'accepte!

La partie suprême s'engagea. Le cœur de Parrigoul battait à se rompre. Songez donc! Les convictions de toute sa vie risquées sur un coup de dé! Il eut un moment d'espoir, les rois semblèrent lui sourire, mais les rois étaient trop intéressés à sa défaite pour le favoriser jusqu'au bout. Parrigoul fut vaincu.

C'était heureusement un caractère bien trempé, prompt à rebondir sous les coups de la fortune.

— Allons! s'écria-t-il, le sort en est jeté...

Il s'acquitta loyalement, en homme d'honneur. Il changea son fusil d'épaule, carrément, sans fausse honte. Il prononça un discours superbe, dont l'effet fut foudroyant, dont l'écho retentit aux deux extrémités de la France. Jamais conversion plus sincère, plus spontanée ne s'était produite sous la calotte des cieux. Le parti de l'ordre célébra, en termes pompeux, cette vaillante recrue.

Et Parrigoul fut nommé...

Et quand le Parlement se réunit au mois de novembre, Parrigoul se pencha vers son collègue et, lui serrant la main avec effusion :

— Tu m'as rendu un fier service, mon vieux Gâtinais. C'est entre nous à la vie et à la mort!...

En attendant, dès que sonne l'heure du scrutin l'or coule à flots dans les campagnes — et le vin aussi. Chaque candidat arrose la poche des distributeurs de bulletins et le gosier des électeurs influents, — ce qui se traduit, en y comprenant les frais supplémentaires du ballottage, par une bagatelle de vingt à vingt-cinq mille francs. Je ne sais qu'un député qui réalise de sérieuses économies durant cette période. Pourquoi n pas le nommer? C'est M. Maurice Faure, qui a l'honneur de représenter à la Chambre l'arrondissement de Valence (Drôme). Il faut vous dire que M. Maurice Faure est une cigale en même temps

qu'un homme public. Il se nourrit d'éloquence et de beaux vers. Sa voix est admirable, sonore et cuivrée comme celle de Gambetta, avec moins de puissance, mais plus de douceur. Cette voix enchanteresse a ensorcelé tous les Valentinois (ce sont les habitants de Valence) et sans doute, j'imagine, les Valentinoises. Maurice Faure est adoré et on le sent si solidement établi dans son fief qu'aucun concurrent n'ose se mesurer avec lui. Les urnes s'emplissent à son profit, sans qu'il ait à s'en occuper le moins du monde. Les bons électeurs ne mettent qu'une condition à leurs suffrages. Ils veulent contempler leur cher Maurice, lui serrer la main et trinquer à sa santé, mais ils n'entendent pas que Maurice se mette en dépense pour les venir voir. Ce soin les regarde...

Et chaque matin, dès que paraît l'aurore aux doigts de rose, une calèche attelée de deux chevaux vigoureux, ornés de pompons et de sonnailles, s'arrête à la porte de Maurice... Maurice descend, le chef couvert d'un large panama (sa conscience sans reproche lui permet d'arborer ce chapeau maudit. Combien de députés n'en pourraient pas faire autant!)... Et la tournée commence... La voiture file le long des routes poudreuses; elle s'arrête dans tous les villages, dans les plus petits hameaux. Maurice descend, presse les paumes calleuses qui lui sont tendues, et l'on s'en va au bouchon voisin sabler le vermout, casser une croûte et échanger quelques considérations sur l'avenir de la République... Cet exercice dure toute

la journée. Au crépuscule, les chevaux caparaçonnés ramènent au gîte l'heureux candidat.

Vous croyez peut-être qu'il est enroué, vanné, éreinté, par ce régime. Désabusez-vous. Ces Méridionaux ont un prodigieux ressort. A peine a-t-il pris son café et allumé son cigare, que Maurice Faure retrouve des forces. Et toujours à ce moment quelqu'un lui demande de chanter un de ces vieux poèmes provençaux qu'il chante si bien.

J'ai eu le plaisir, au mois d'août 1893, de lui entendre réciter *la Vénus d'Arles* d'Aubanel. La nuit était tiède, le firmament plein d'étoiles, une douce brise agitait les feuilles... Nous étions là cinq ou six Parisiens, Jules Claretie et son fils, Sarcey, Got, une charmante femme, Mme Geneste!... Les vers s'envolaient, nous berçant de leur exquise musique. Le chef-d'œuvre, en passant par les lèvres de Maurice Faure, prenait un aspect divinement sculptural. Nous voyions monter dans l'azur le corps de la déesse, patronne des brunes filles et des robustes gars de Provence, — de la brûlante déesse qui allume dans leurs veines le feu du désir... Et le cantique d'amour nous semblait sublime — que dis-je? — il nous semblait chaste, car il symbolisait à nos yeux l'âme d'une race demeurée invinciblement fidèle au culte de la Beauté...

M. Maurice Faure est l'enfant chéri de la fortune et de la victoire. Il a reçu d'une bonne fée le don qui consiste à se rendre populaire. Il n'en est pas réduit

à suivre les errements de certain député roumain dont l'aventure est demeurée légendaire. Ce citoyen ingénieux, désirant gagner les sympathies des faubourgs de Bucharest, avait fait l'acquisition d'un lot considérable de bottes à l'écuyère. Il invita tous les électeurs à venir se chausser chez lui; mais il eut soin de ne délivrer à chacun que la moitié d'une paire — réservant l'autre moitié pour le lendemain du vote. Les gens de Bucharest, qui ne voulaient pas demeurer un pied en l'air, donnèrent un vigoureux coup de collier, et notre homme réunit la presque totalité des voix exprimées...

Et maintenant, ô candidats présents et futurs qui affrontez périodiquement l'aventure des scrutins, prenez courage, tenez-vous prêts à tous événements et ne craignez pas de proclamer bien haut :

Que vous avez été *élus* à une *majorité écrasante*; ou *battus* de *quelques voix*; que votre victoire a été *éclatante*; ou votre défaite *imprévue*; et enfin, n'oubliez pas de flétrir, selon l'usage immémorial, les scandales de la *pression administrative* et de la *candidature officielle!*

L'INSURGÉ ALPHONSE HUMBERT

Notre sympathique confrère, notre confrère éminemment sympathique... Cette épithète, dont on abuse, s'applique merveilleusement à M. Alphonse Humbert, ancien président du Conseil municipal de Paris et député de la Seine. M. Alphonse Humbert, partout où il passe, éveille la sympathie... Voyez plutôt... Il devint en 1893 le meilleur ami de l'amiral Avellan qu'il reçut sous son toit, je veux dire sous le toit de l'Hôtel de Ville; il fut aimé de ses conseillers, de ses électeurs, du Président de la République. Il n'y a guère que M. Poubelle et M. Lépine qui s'avisèrent de lui résister. Tous deux furent vaincus par sa bonne grâce. Et, au milieu de ces conflits de pouvoir et d'amour-propre, M. Alphonse Humbert évoluait gaiement avec sa figure de bon nègre blanc, aux cheveux crépus, au teint bistré, à l'œil malin, au nez à la Roxelane, au sourire bienveillant quoique moqueur.

Ne vous y trompez pas. Sous ces allures familières et un peu abandonnées, se cache une âme fortement trempée, un talent vigoureux, une volonté tenace, un remarquable tempérament d'orateur. Ce que M. Alphonse Humbert veut, il le veut bien, et tous les potentats de la terre ne l'en feraient pas démordre. Il voulut que M. Carnot assistât au banquet organisé par la Ville en l'honneur de l'escadre russe, M. Carnot dut s'exécuter. Il voulut que nos hôtes parcourussent quarante-cinq kilomètres en landaus à travers Paris, l'amiral Avellan dut avaler ses quarante-cinq kilomètres...

En vain M. Dupuy et d'autres membres du cabinet élevaient-ils des objections... Si la foule allait se montrer inconvenante? Si quelque nouveau Floquet allait narguer l'envoyé du Tsar? Si les anarchistes s'avisaient de lancer une bombe, ou simplement un pétard sur la redingote de Son Excellence? — Je réponds de tout, dit M. Humbert. Et l'événement lui donna raison. La promenade fut charmante. Le peuple se distingua par sa courtoisie. Les garçons bouchers de l'abattoir éclipsèrent M. de Coislin, qui était — vous le savez — l'homme le plus poli de France; les écaillères des Halles prirent des airs de duchesse, et les gamins de Paris, ces enfants terribles, acquirent en un jour la notion du respect... Vous pensez bien que M. Humbert ne s'était pas engagé à la légère en cette aventure : il avait pris ses renseignements; il avait interrogé les plus farouches

édiles du Conseil municipal, ceux qui refusèrent de voter le crédit des fêtes russes.

— Allez-y! avaient répondu ces croquemitaines. Le peuple est avec vous. Nous ne pouvons plus passer dans notre quartier : tout le monde nous montre le poing et nous accuse de manquer de patriotisme...

Et c'est ainsi que l'amiral Avellan put fraterniser avec le bon peuple de Paris...

Il y a juste vingt-deux ans, Alphonse Humbert en était réduit à se nourrir de racines et endurait les brutalités des garde-chiourme. Il était forçat — forçat politique s'entend. Le 3e conseil de guerre, siégeant à Versailles le 20 novembre 1871, sous la présidence du colonel Jobey, du 5e de ligne, l'avait condamné aux travaux forcés à perpétuité. Quel crime lui reprochait-on? D'avoir fomenté la guerre civile en collaborant au *Père Duchêne*. J'ai cherché le compte rendu *in extenso* de cette séance; j'ai feuilleté la *Gazette des Tribunaux*, le *Figaro* de l'époque; je n'y ai trouvé qu'une analyse écourtée et sèche. La *Gazette* esquisse la silhouette du prévenu : « Le sieur Humbert est petit, il porte toute sa barbe et se défend avec un remarquable aplomb... » Le *Figaro*, moins explicite, se contente de le traiter d'*énergumène*. On sent très bien que le pauvre Humbert était, en ce temps-là! un seigneur sans importance. Et puis, l'opinion publique professait une telle haine pour les communards qu'elle accueillait leur condamnation avec la

plus grande indifférence. Et les jugements ne traînaient pas! Les membres du conseil de guerre menaient les débats tambour battant... Au bout de cinq minutes de délibération, le verdict était rendu : Pan! la peine de mort. Vlan! la déportation à Nouméa.

Humbert dut partir, comme les camarades, pour la Nouvelle. Il y demeura huit années, et quelles années! On se demande comment sa raison n'y a pas péri, comment sa santé physique y a résisté... Il était tombé sur un gardien — vraie brute à tête humaine — qui l'avait pris en exécration. Ce gardien recevait un subside spécial pour l'alimentation des captifs. Il trouvait plus avantageux d'empocher l'argent et de laisser les condamnés pourvoir eux-mêmes à leur nourriture.

— Cherchez votre vie là dedans, leur disait-il en leur montrant un champ de manioc.

Et les malheureux, épuisés par quinze heures de travail, étaient obligés d'aller *voler* des tiges de manioc pour ne pas mourir de faim.

Humbert avait-il, en quelque occasion, manifesté sa mauvaise humeur? ...Le geôlier lui gardait un chien de sa chienne. Un jour, il l'avait chargé de conduire une lourde charrette sur des routes défoncées. La roue pénètre dans une ornière, la charrette s'embourbe, le cheval lance des ruades épouvantables...

Le garde-chiourme saisit un des traits de la carriole, l'accroche à la ceinture d'Humbert...

— Tu vas, lui dit-il, te placer derrière le cheval et tirer avec lui...

Si Humbert n'eut pas la poitrine défoncée, ce ne fut pas la faute de son bourreau...

Il résista cependant à la tentation de l'étrangler. Il réussit à dompter ses nerfs... La privation, la misère, le désespoir avaient heureusement affaibli son énergie. Mais chaque journée nouvelle l'exposait à de nouvelles épreuves. Les forçats devaient, tous les dimanches, assister à la messe sous peine de cent coups de corde, appliqués au bas des reins — supplice digne des Chinois. Certain matin, Humbert, entraîné par un compagnon libre penseur, se dérobe à ce devoir et, au lieu d'aller écouter la parole du Seigneur, prend la tangente et s'esquive... A peine a-t-il quitté les rangs qu'un grand frisson le saisit. Il vient d'apercevoir au coin de l'église son ennemi intime, le redoutable gardien.

— Je suis perdu, se dit-il... Si mon absence est découverte, je recevrai mes cent coups de corde... C'est la mort, sans rémission...

Que faire? Humbert se souvient qu'il a dans sa poche un petit flacon de rhum, acheté sur ses économies. Il croit remarquer que le cerbère titube légèrement et a quelque peine à conserver son aplomb. Il paye d'audace, s'avance vers lui, l'arrête, et, lui tendant sa bouteille :

— Bois, dit-il d'un ton impérieux...

L'autre, étonné, débouche le flacon, renifle l'odeur

du rhum, écarquille les yeux déjà troublés par l'ivresse, porte le goulot à ses lèvres, avale d'un trait la liqueur et tombe comme une masse.

Humbert était sauvé...

Et que d'autres aventures! Il y a l'histoire du bandit corse grand ami d'Humbert. Ce brave garçon, auteur d'une vendetta fameuse, mais au demeurant le meilleur fils du monde, s'était échappé du bagne. Poursuivi, traqué dans les bois par les troupes indigènes, il fut repris, mais non pas vivant, car il s'était tiré une balle dans la tête. Il y a l'histoire des billets de banque détournés par un agent infidèle; l'histoire de la tentative d'évasion...

Je n'en finirais pas...

Quand on vint, en 1879, annoncer à Humbert qu'il était libre, il demeura tout d'abord stupide. Il n'osait pas comprendre; il craignait d'être le jouet d'une illusion. Imaginez-vous un homme qui passe tout à coup des profondes ténèbres au rayonnement du grand soleil. Telle était l'impression de l'ex-prisonnier. Il ne se ressaisit qu'à son retour en France. Il fut invité à prononcer un discours sur la tombe d'un vieil insurgé, et, pour bien prouver qu'il avait recouvré tout son sang-froid, il s'empressa d'insulter la magistrature de son pays en la traitant de *vile prostituée*. Ce mot lui valut six nouveaux mois de prison. Il passa des chantiers de Nouméa aux cachots de Pélagie... A peine avait-il eu le temps de respirer la douce brise de France.

Ces misères sont lointaines. Alphonse Humbert en parle sans haine, sans rancune, sans excès de complaisance. Il ne s'en pare pas comme d'une auréole; il ne maudit pas ses juges; il ne triomphe pas bruyamment. Il a la revanche modeste... Et c'est par là qu'il nous plaît, par cette simplicité, infiniment plus spirituelle que la morgue de tel de ses vieux compagnons d'armes, qui prend des airs de victime et de Titan foudroyé...

LE BOUILLANT ACHILLE

... Il se nomme Emmanuel. Il représente la Corse au Palais-Bourbon. Et il plaît à tout le monde, même à ses adversaires, qui, la première émotion passée, lui pardonnent volontiers ses accès de violence. Je serais étonné s'ils lui gardaient une très longue rancune... Certains mots qui, dans une autre bouche, blesseraient mortellement, tombent des lèvres d'Emmanuel sans qu'on y attache grande importance : ce sont bouillonnements d'un tempérament méridional.

Car cet homme est méridional autant qu'on peut l'être. Il a les qualités et les défauts du Midi : la séduction, la grâce, la verve prime-sautière, l'audace et une souplesse qui lui permet d'évoluer parmi les obstacles, et des poussées de fureur qui paralysent son entendement. Il a écrit des pages exquises, que n'eussent pas désavouées Voltaire et Paul-Louis Courier. Il a signé des articles de polémique qui rappel-

lent, tant l'invective y est grossière, les discussions entre matelots sur le vieux port de Marseille...

Emmanuel Arène !

A ce nom, trois images distinctes se superposent dans ma mémoire.

Je revois un Emmanuel tout jeune, encore inconnu. Il ne songeait guère, alors, à la politique; il songeait encore moins aux lettres. Il ne se préoccupait que de l'amour. Enchaîné dans les liens d'une brune aux yeux bleus ou d'une blonde aux yeux noirs, il coulait une vie tranquille, pleine de délices et de paresses. On le voyait arriver, vers les cinq heures du soir, dans un petit café de la rue d'Amsterdam, le café Félix, où il retrouvait de bons camarades, comme lui insouciants. On buvait l'apéritif, on jouait à la manille ou aux dominos. Et, le lendemain, on reprenait le cours de cette existence de lazzarone. Et Emmanuel était charmant, gentil garçon, pas encore très élégant, un peu débraillé, mais il avait des yeux langoureux et un sourire qui enlevait tous les cœurs.

Dix ans après... Emmanuel est célèbre. L'amitié de Gambetta lui a ouvert le chemin de la fortune. C'est le plus jeune député de la Chambre, et l'un des plus brillants. Il s'improvise orateur, il s'improvise écrivain. Il réussit à la tribune, il réussit au journal. On cite ses mots, dont quelques-uns sont charmants. Le *Gil Blas*, le *Matin*, s'arrachent sa prose. Et il n'y a pas, à Paris, un cavalier plus fringant, plus par-

fumé, plus coquet. Taille fine et cambrée, la barbe en pointe, les cheveux coupés drus et courts à la hussarde, le gilet blanc étroitement boutonné, camélia à la boutonnière, un pied d'Andalouse serré dans la bottine vernie, le tube éblouissant sortant de chez le bon faiseur, tel apparaît Emmanuel.

Il passe sur les boulevards à demi couché dans sa victoria; les coulisses de l'Opéra n'ont pour lui aucun mystère. Il est l'homme des premières représentations, des dîners politiques, des salons où l'on bâille et de ceux où l'on s'amuse. Et de temps à autre, par hygiène, il s'offre la distraction d'un petit duel qui se termine généralement à son avantage. Ainsi triomphe Emmanuel, beau comme Apollon, irrésistible comme Richelieu, toujours prêt comme Girot à « célébrer le champagne et l'amour », toujours disposé comme Comminge à se rendre au Pré-aux-Clercs.

Dix ans s'écoulent.. Le ciel s'est obscurci, la tempête éclate. Et quelle tempête! Panama, la commission d'enquête, les assauts furieux de la presse, les sinistres séances où souffle l'esprit du tribunal révolutionnaire... jetons un voile sur ces lugubres événements.

Aujourd'hui, Emmanuel est rentré en scène. Le suffrage universel a renouvelé son mandat, lui donnant une éclatante marque d'estime. Que voulez-vous? Les électeurs de Corse adorent ce député, qui n'est pas fier avec eux et qui embrasse les belles filles dans les rues d'Ajaccio.

Quand ils lisent le compte rendu d'une séance agitée; quand ils apprennent que leur ami vient d'envoyer à quelque collègue de la droite un nouveau cartel, leur cœur est ému, et ils s'écrient avec fierté :

— Toujours le même, notre Emmanuel!

LE THÉATRE

LA BONNE CÉLINE

Céline Montaland débuta à la Comédie-Française le 13 décembre 1849, dans le rôle de Camille de *Gabrielle*. Elle avait juste six ans; elle fut immédiatement classée dans la catégorie des petits prodiges. Le public ne déteste pas qu'on lui montre au théâtre de jeunes enfants. Pour ma part, j'ai horreur de ces exhibitions prématurées. L'aisance et le naturel sont choses rares, même chez les vieux comédiens, à plus forte raison chez les tout petits. Je ne me rappelle pas avoir rencontré jamais un acteur-enfant qui m'ait donné la parfaite illusion de son personnage. Or il paraît que Céline Montaland réalisait cet idéal difficile. Elle avait sur les planches une gaîté, une verve prime-sautière, une souplesse, qui dès le premier jour éblouirent le public. Là-dessus les témoignages sont unanimes, et Janin et Gautier ne tarissent pas d'éloges. Ils célèbrent à l'envi le succès de la jeune Céline, « succès prodigieux et sans précédent »...

Tout Paris s'en émut; la ville et les faubourgs défilèrent au théâtre. Les journaux, qui, à cette époque, ignoraient le reportage et s'occupaient fort peu des acteurs et des actrices, parlèrent à maintes reprises de l'apprentie comédienne. Les dramaturges en vogue résolurent d'utiliser ses grâces naissantes; ils s'ingénièrent à lui composer des rôles. Céline créa successivement (nous dit M. Luguet du Palais-Royal, qui joua à côté d'elle), *la Fille bien gardée* de Labiche, *Mam'selle fait ses dents*, *la Fée Cocotte*, *Maman Sabouleux*, *la Rose de Bohême*, *une Majesté de dix ans*. Elle se forma ainsi un répertoire qui lui appartenait en toute propriété, puisqu'il avait été conçu à son intention. Ce répertoire entre des mains habiles pouvait rapporter une fortune. Le père de Céline le comprit, et un beau jour il leva l'ancre, il quitta Paris et se mit à courir avec sa fille les théâtres de la province et de l'étranger. Ce fut un voyage triomphal...

Le père Montaland n'était pas un homme ordinaire. Il avait son grain d'originalité et je dirai même de génie. Il jouait la comédie avec quelque distinction; il possédait toutes les roueries, toutes les ficelles du métier; c'était un professeur expérimenté, un metteur en scène incomparable, c'était aussi un administrateur vigilant, et un « barnum » plein d'audace. Il savait l'art d'organiser la réclame et de piquer la curiosité. Huit jours avant son arrivée dans une ville, les feuilles locales publiaient des notes élogieuses, des détails biographiques sur l'illustre, l'in-

comparable Céline, dont les débuts prenaient ainsi l'importance d'un événement public.

M. Francisque Sarcey était à Grenoble, lorsque y arriva la caravane de la petite Montaland. Il y enseignait les belles-lettres, et passait au théâtre de la ville la plupart de ses soirées... Pauvre théâtre, humble troupe composée d'invalides sans mémoire et de débutants sans expérience. Céline apparut comme une déesse, dans ce milieu provincial, elle illumina la scène de sa beauté; et vous pensez bien que notre futur doyen, assis aux fauteuils d'orchestre, ne la quittait pas un instant des yeux. Il partagea l'admiration générale, et le lendemain il fit paraître sous la signature de *Jean*, dans le principal journal de Grenoble, un portrait de la jeune artiste. Ce fut son premier article de critique dramatique...

Cependant Céline grandissait, et poussait comme un beau lis; ce n'était plus une enfant, c'était une jeune fille; elle ne pouvait plus s'affubler de la robe courte et du pantalon brodé de *la Fille gardée*. Il lui fallait changer d'emploi, cesser d'être un phénomène et devenir une artiste. Elle revint à Paris, où l'attendaient de dures déceptions. Le public parisien est le plus enthousiaste et le plus inconstant qui soit au monde; il encense et il brûle ses idoles à quelques mois d'intervalle. Pendant cinq ans, il avait adoré la jeune Céline; quand elle reparut, après dix ans de voyage, elle était totalement oubliée. Elle debuta en 1860 à la Porte-Saint-Martin, dans une pièce détes-

table, *le Roi des îles*, et espérant amadouer Messieurs les critiques elle s'en fut leur rendre visite le matin même de ses débuts. Elle se présenta chez Sarcey, qui venait d'entrer dans le journalisme, et dont les premiers feuilletons faisaient quelque bruit; en le voyant elle poussa un cri de surprise.... Mais ici je laisse la parole à M. Sarcey qui a conté lui-même cette anecdote :

« — Comment! s'écria-t-elle... C'est vous qui êtes le Jean de Grenoble?

« Et tout de suite, comme si elle se remettait d'un fort étonnement :

« — Ah! monsieur, je garde toujours sur moi l'article que vous avez fait à Grenoble. Si je m'attendais à cela! Est-ce que tu l'aurais cru? dit-elle, se tournant vers son père... C'est M. Jean!

« Le père avoua qu'il ne l'aurait point cru. Elle tira — la petite masque — l'article de sa poche.

« — Tenez! le voilà, me dit-elle, d'un ton ému. Il ne m'a jamais quittée.

« — Nous le lisons souvent, ajouta le père avec attendrissement.

« — Il nous a consolés de bien des chagrins, reprit-elle.

« — Il nous rend le courage, quand nous doutons de nous, insista-t-il.

« C'étaient des litanies. Ah! l'aimable comédienne! Je n'étais déjà plus assez naïf pour me laisser prendre à ces roueries d'actrice. Mais la scène était si gaîment

jouée! J'aurais volontiers dit, comme ce grand seigneur à qui son valet de chambre, un Frontin de l'ancien répertoire, adressait toutes sortes de compliments sur ses bonnes fortunes :

« — Je sais bien, maraud, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans toutes ces flatteries, mais, continue! cela me fait plaisir. »

Céline Montaland n'obtint aucun succès dans *le Roi des îles*. On admira la femme et l'on dédaigna l'artiste. Autant on avait porté aux nues le talent précoce de l'enfant prodige, autant on se plaisait à rabaisser celui de la jeune actrice.

— Bien jolie, Céline, se répétait-on aux fauteuils d'orchestre, adorable, mais c'est tout!... pas l'ombre de talent!...

On dit toujours que la beauté entre pour une grande part dans le succès des comédiennes. C'est souvent un préjugé. La beauté, quand elle est éclatante, cesse d'être une alliée, devient un danger. Tandis qu'on regarde, on n'écoute pas; quand les yeux sont occupés, les oreilles sont distraites; enfin l'on s'imagine volontiers que les jolies femmes ne travaillent point, et qu'au lieu d'apprendre des rôles, elles passent leurs journées à se polir les ongles et à se peindre en noir les sourcils. Une femme vraiment belle a mille peines à conquérir une réputation de comédienne, surtout quand elle joue sur une scène boulevardière; il lui faut soutenir des luttes héroïques, dépenser dix fois plus d'efforts que

n'en dépenserait une laideronne pour arriver au but désiré.

Céline Montaland a subi cette épreuve et l'on peut dire que pendant quinze ans elle a porté le fardeau de sa beauté radieuse. C'était une adorable créature opulente et fine, sémillante et rieuse, souple et cambrée; elle ressemblait à cette pâle Andalouse, aux yeux de braise, aux narines émues, aux lèvres sanglantes, qu'ont célébrée les poètes, et à qui tous les racleurs de guitare ont soupiré des romances. Cette fille exquise avait la taille de Carmen, le pied de Rosine et le sourire de Mimi Pinson. Elle semblait heureuse de vivre, elle s'épanouissait comme une fleur des tropiques, aux chaudes couleurs, aux violents parfums. Tout Paris en fut grisé. Céline Montaland n'avait qu'une rivale, Mlle Blanche Pierson, dont la blonde fraîcheur faisait songer aux roses mousseuses qui fleurissent dans les bois. Ces deux jeunes femmes, loin de se fuir, se cherchaient; leurs beautés si différentes gagnaient à être opposées, elles se faisaient valoir par le contraste. Napoléon III, qui était, si l'on en croit la légende, un dilettante passionné, résolut — nouveau Pâris — de citer devant lui ces deux déesses : il les fit jouer côte à côte, dans une pièce écrite pour la circonstance par Eugène Labiche et intitulée *le Point de mire*; il se donna le plaisir de les admirer, de les contempler, de les comparer. Je ne sais à laquelle il remit la pomme... Peut-être en offrit-il à chacune la moitié!...

Cette représentation du *Point de mire* produisit une vive sensation dans le monde des princes, des diplomates et des artistes. Il fut convenu que Montaland et Pierson étaient les deux plus jolies femmes de Paris. Chaque jour leur apportait une moisson de madrigaux, de sonnets, de portraits, d'acrostiches. Les journaux littéraires (à cette époque où les discussions politiques n'étaient point permises) engageaient des polémiques autour des deux comédiennes. Chacune d'elles avait de vaillants champions qui prenaient part au tournoi. Un chroniqueur de beaucoup d'esprit, Gaston de Saint-Valéry, résolut de mettre fin à cette lutte galante, et, pour concilier les avis contraires, il consacra aux charmeresses une petite étude qui eut beaucoup de succès; c'était un ingénieux parallèle, où ni l'une ni l'autre n'était maltraitée. Le morceau est plein de grâce, il est oublié; le voici (mes lecteurs auront, je pense, quelque plaisir à le savourer) :

« L'une est blonde, blanche et rose, la figure ouverte et toute remplie de fins détails, à ravir un sculpteur; la taille heureuse, un embonpoint épanoui; dans toute la personne quelque chose de cordial, de juvénile, de souriant, qui cause le même plaisir que les belles journées du début de l'été; avec cela, une voix ravissante, sonore et tendre, merveilleusement féminine; des regards spirituels et recueillis, une bouche pleine de grâce; une chevelure légère, et chaude de tons.

« L'autre est brune, éclatante, piquante, accomplie; l'œil luit comme un diamant noir; la bouche est meublée de perles; les cheveux sont d'un noir bleu; les épaules admirables, encore qu'un peu lourdes; la voix mordante; le rire incisif.

« La blonde éveille en vous mille idées riantes, mille tableaux de volupté délicate : paysages champêtres et cependant parés, climat serein, soleil joyeux. La brune fait penser aux fêtes de l'hiver, aux salons scintillant sous la lumière des lustres, aux tables du souper, chargées d'argenterie et de cristaux, aux valses de Strauss.

« Nombre de choses exquises et fraîches semblent en naturelle harmonie avec la blonde. Pourquoi vous fait-elle songer au goût savoureux des pêches et au parfum des fraises des bois, tandis que la brune me rappelle le fumet des truffes et l'arome du vin de Porto? Par quelles inexplicables affinités l'image triomphante de la brune s'associe-t-elle, dans mon esprit, aux boutiques de joailliers de la rue de la Paix, aux essences de Guerlain, au velours et à la soie, et celle de la blonde à la mousseline de l'Inde, à la plus fine batiste, à la senteur voilée des roses-thé? La brune me produit l'effet du chef-d'œuvre d'une incomparable industrie; mais je ne doute pas que la blonde n'ait fleuri, comme un lis, dans la rosée du ciel. On voudrait conduire la brune au bal, mais on rêverait de garder la blonde dans une villa blanche, ombragée d'un bouquet d'orangers; on aimerait à

couvrir la brune de diamants, mais on souhaiterait de faire pousser pour la blonde des fleurs inconnues. Enfin, on dirait volontiers à la brune : Si j'étais prince!... et à la blonde : Si vous m'aimiez!... »

Les années se passaient. La beauté de Céline continuait de rayonner, mais son talent demeurait dans l'ombre. Elle jouait un peu partout sur toutes les scènes, elle acceptait tous les rôles, elle s'exhibait dans le drame, dans la féerie, dans l'opérette, dans le vaudeville. Elle endossait volontiers le travesti, elle ne repoussait aucun costume, elle s'habillait et se déshabillait en scène avec la même bonne grâce souriante. La comédienne qui devait interpréter un jour la duchesse de Réville consentit à créer, vers 1875, au théâtre Taitbout, le rôle de Javotte dans *la Cruche cassée*. Ce fut un des grands succès de sa carrière, et ce succès fut improvisé dans d'assez bizarres circonstances. L'anecdote est typique et vaut la peine d'être contée.

Le théâtre Taitbout, qui ne fut jamais pris au sérieux par le public parisien, se débattait alors dans la plus noire infortune. Il avait subi plusieurs échecs successifs, des échecs ridicules et obscurs. Ses premières représentations étaient légendaires; tous les gommeux s'y rendaient, non pas avec le désir d'écouter la pièce, mais avec l'intention de l'« égayer », en imitant des cris d'animaux. Ils trouvaient infiniment spirituel d'interrompre les couplets du ténor par un miaulement plaintif et de jeter un braiment

sonore au milieu du duo d'amour. Les directeurs regardaient avec angoisse le papier timbré s'amonceler à leurs portes, ils entrevoyaient la faillite à l'horizon. Ils résolurent de tenter un effort suprême. *La Cruche cassée* était leur dernière chance de salut; cet ouvrage léger comptait deux rôles de femmes : ils les confièrent à deux actrices aimées du public, Céline Chaumont et Céline Montaland.

— Nous verrons, dirent-ils, si l'on aura le toupet de siffler les deux Céline!...

Hélas! aucune considération n'arrête la folle jeunesse, quand elle est bien décidée à s'amuser. Or, les habitués du théâtre Taitbout avaient résolu de sacrifier *la Cruche cassée*, comme ils avaient immolé les ouvrages précédents. Ils se faufilèrent à leurs places, armés d'instruments redoutables, de cri-cris stridents, de mirlitons folâtres, et de petits moutons sournois, en carton doré, qui laissaient échapper un murmure équivoque quand on leur pressait le ventre. La représentation s'annonçait mal; le premier acte se déroula au milieu des murmures et des rires étouffés.

Le second fut cahoté durement. Les directeurs navrés arpentaient leur cabinet comme les fauves en cage et se jetaient des regards farouches. Soudain l'un d'eux s'arrêta, un rayon d'espoir illumina son visage; il se frappa le front d'un air inspiré :

— Qu'on fasse venir Mlle Montaland, s'écria-t-il.

La comédienne arriva, un peu surprise de ce

brusque mandement. Le directeur lui prit les mains et les serra avec effusion.

— Nous sommes perdus, murmura-t-il... Vous seule pouvez nous sauver...

— Et comment cela? dit Céline.

— Vous m'avez chanté l'autre jour certains couplets espagnols... Vous savez bien! des couplets, avec accompagnement de castagnettes... Par quels mots commencent-ils?

— *Como me gusto tu cuerpo, ole!*

— C'est cela même... Cette chanson a le diable au corps! et vous la chantez divinement. Il faut l'intercaler au troisième acte. C'est le salut, vous dis-je.

— Vous croyez? demanda Céline, encore incrédule, mais toujours accommodante et de belle humeur.

— J'en suis sûr!... Vite!... où sont les auteurs?.. Messieurs les auteurs, accourez, de grâce!

Les auteurs arrivent, sont mis au courant, improvisent un béquet, et un quart d'heure après, Céline Montaland, le sourire aux lèvres, le regard brillant, la taille cambrée, lance à pleine voix les fameux couplets :

Como me gusto tu cuerpo, ole!
Paradito en la calle
Con un trabuco en la mano
Por aqui ne posa nai-de
Ay, ay, ay, ay, ay, ay.
Como me gusto tu cuerpo, ole!

Ce fut, dans toute la salle, un étonnement, puis une joie, puis un délire. On applaudit, on cria *bis*, on rappela Javotte, les cri-cris et les mirlitons hostiles roulèrent sous les fauteuils, et personne, je vous jure, ne s'avisa de les ramasser. Le lendemain, les journaux exaltèrent à l'envi la voix, la verve, l'esprit de Céline Montaland. La foule accourut et le théâtre Taitbout connut enfin — ô joie ineffable! — les douceurs du bureau de location.

La comédienne ne fut pas aussi fière de ce triomphe que vous pourriez le supposer. Il la classait parmi les étoiles de l'opérette, et ce n'était pas le destin qu'elle ambitionnait.

Elle songeait avec un soupçon de mélancolie au grand art, qu'elle aurait voulu servir, et dont la fatalité l'éloignait sans cesse. Jouer un rôle de Molière, c'était le rêve! Elle apprit *Dorine*, et l'interpréta furtivement chez Ballande, en 1874, dans une représentation dominicale. Cet essai réussit et la mit en goût; elle exécuta ses engagements en cours; elle eut encore l'humiliation de paraître aux Nouveautés dans une revue, où les auteurs lui demandaient simplement de montrer ses jambes, et elle put enfin en 1881 entrer au théâtre de l'Odéon, pour y créer la mère de *Jack*, dans la pièce d'Alphonse Daudet. Elle s'y montra délicieuse; elle incarnait avec une idéale perfection cette femme frivole, inconsciente, ayant un cœur de mère et une cervelle d'oiseau. C'était le personnage même qu'on avait devant les yeux,

c'était la conception du poète réalisée. M. Émile Perrin ne s'y trompa point, et résolut de s'attacher la comédienne; il lui fit des propositions qu'elle accepta avec joie, mais il lui demanda d'aller passer deux ans en Russie... Ce petit voyage était nécessaire. Elle travaillerait, elle apprendrait le répertoire, elle se purifierait de l'opérette, et, quand elle arriverait à la Comédie-Française, on verrait en elle non plus l'ancienne commère des Nouveautés, mais une artiste sérieuse, ayant fait ses preuves à l'étranger et rapportant de Saint-Pétersbourg des couronnes bien gagnées.

Les préjugés sont tenaces; il faut s'y prendre à plusieurs fois pour les démolir. L'entrée de Céline Montaland au Théâtre-Français souleva quelques murmures d'incrédulité; certains critiques protestèrent contre un engagement qu'ils trouvaient inutile et, en tout cas, trop tardif. Les débuts de la comédienne justifièrent leurs craintes. Elle semblait mal à l'aise sur cette vaste scène, qu'elle avait quittée depuis l'âge de sept ans. Son jeu parut étriqué, sa diction un peu lourde. On lui en fit le reproche, elle se piqua d'honneur, et peu à peu, grâce à un labeur incessant, l'artiste se transforma. Elle fut nommée sociétaire. Elle acquit de l'ampleur, de l'autorité, elle reprit la plupart des rôles que le départ de Madeleine Brohan avait laissés libres, elle les joua sans doute avec moins d'éclat, mais elle y déploya ses qualités tout aimables, sa grâce, sa gaîté, sa bonté,

elle les éclaira de sa bonhomie, elle les adoucit et les tempéra... Assurément la duchesse de Réville n'était plus, sous ses traits, l'imposante douairière, dont les nettes répliques humiliaient la fatuité de Bellac, dont la voix mordante fouaillait les hypocrisies mondaines : ce n'était presque plus une duchesse, mais c'était une admirable grand'mère, sereine et bienveillante et tendrement enjouée... Le personnage, ainsi traduit, perdait quelque chose de son caractère, mais il n'en restait pas moins séduisant, et, à mesure que le souvenir de la créatrice s'effaçait, on goûtait davantage chaque jour le charme de la nouvelle interprète.

La mort est venue prendre Céline Montaland à l'heure où la pauvre artiste commençait à récolter le fruits de ses longs efforts. Elle était jeune encore, elle pouvait compter dans l'emploi des mères sur un superbe avenir, elle était aimée du public, appréciée de la critique, elle adorait son art, elle était heureuse puisque les vœux de toute sa vie se trouvaient comblés. Elle allait enfin, après une existence vagabonde, goûter les délices du sociétariat, de cette royauté incontestée et tranquille... Les Dieux ne le voulurent point permettre. Ils glacèrent ces lèvres qui toujours avaient souri, ils fermèrent ces yeux qui jamais n'avaient pleuré...

Après avoir parlé de la comédienne, je voudrais vous dire un mot de la femme, mais on comprendra que, sur ce domaine, une grande réserve me soit

imposée. Tous ceux qui ont approché Céline Montaland ont conservé d'elle un souvenir attendri; elle était bienveillante et indulgente, elle ne disait de mal de personne; aussi dans ce monde des théâtres, où les haines sont aiguës, ne comptait-elle pas un ennemi. Le trait dominant de son caractère était la bonté, une bonté infinie, dont on pourrait citer mille exemples. — C'est Montaland qui, se trouvant abandonnée au cours d'une tournée par un impresario sans scrupules, rapatria à ses frais ses compagnons et ne voulut jamais être remboursée. — C'est elle qui rencontrant un soir un vieil ami de son père, réduit à errer sans gîte dans les rues de Paris, et qu'elle n'avait pas vu depuis vingt ans, l'amena chez elle, lui céda son lit, et passa la nuit sur une chaise à le veiller et à le soigner. Et elle accomplissait ces actions touchantes avec une naïve simplicité. Il lui semblait naturel de se dévouer; elle aimait à semer la joie autour d'elle. — S'il est un paradis pour les âmes tendres, la bonne Céline y est entrée.

LES PREMIERS PAS DE RÉJANE

C'était peu de temps après la guerre, le 31 mars 1872. Une foule nombreuse se pressait devant la porte d'entrée des artistes de la Comédie-Française. La représentation venait de finir. Une voiture remplie de bouquets et de couronnes stationnait sur la chaussée. Au premier rang des badauds s'était glissée une gamine de douze ou treize ans, agile et fluette, qu'accompagnait une dame âgée. Elle regardait avec avidité la porte béante qui donnait accès aux acteurs de la maison de Molière. Tout à coup un vieillard, un peu courbé, frileusement enveloppé dans une large pelisse, en sortit, fendit le flot de curieux, monta en voiture et disparut. Sur son passage, un murmure sympathique s'était élevé, quelques applaudissements avaient retenti, et notre gamine n'avait pas été la dernière à battre des mains...

Ce vieillard était l'illustre Régnier, de la Comédie-Française; il venait de donner sa représentation de

retraite et quittait ce soir-là, pour n'y plus rentrer, le théâtre où il avait si longtemps brillé. Cette fillette, qui le regardait passer, s'appelait Gabrielle Réju; elle se nomme aujourd'hui Mme Réjane...

A cette époque elle n'était pas riche, ni heureuse. Elle vivait humblement, avec sa mère, au cinquième étage d'une maison noire, située dans un faubourg de Paris. Vous pourriez croire, d'après cela, que la petite Réju était née dans un milieu d'ouvriers. Nullement. Elle était issue de souche bourgeoise. Sa mère appartenait à une excellente famille de Valenciennes; son père, après s'être essayé dans le commerce, s'était improvisé comédien, avait roulé, sans aucun succès, les théâtres de province et avait fini par accepter une place de contrôleur à l'Ambigu. Puis il était mort, laissant sa veuve et sa fille sans ressources. Mme Réju, qui avait assisté aux déboires dramatiques de son mari, qui l'avait suivi dans son odyssée, devait priser fort peu l'état de comédien. Elle haïssait le théâtre de tout son cœur, et sa mortelle préoccupation était que sa fille ne se mît en tête de suivre cette carrière...

Les pressentiments de la bonne dame ne la trompaient point. La petite Gabrielle aimait le théâtre; elle en avait respiré l'atmosphère, dès ses plus tendres années. Lorsque son père était employé à l'Ambigu, il l'emmenait avec lui, la conduisait dans les loges et au foyer des artistes; là, tout le monde choyait la gamine, lui donnait des caresses et des

friandises; un jour, Adèle Page s'était amusée à la travestir en reine de France, et Gabrielle s'était promenée dans les coulisses, fièrement drapée dans un manteau bleu et portant au front avec dignité un diadème en carton. De telles scènes laissent dans l'esprit d'un enfant une empreinte ineffaçable. Aussi, dès la mort de son père, Gabrielle avait-elle résolu de devenir comédienne. Elle devinait l'hostilité de sa mère, elle se gardait bien de s'y heurter; mais son parti était pris et elle n'attendait qu'une occasion d'exprimer sa volonté, — bien décidée, s'il le fallait, à provoquer un éclat...

La jeune Gabrielle suivait alors les classes d'un petit pensionnat; c'était une élève un peu dissipée, mais intelligente; ses maîtres étaient enchantés de ses progrès. En rentrant chez elle, un soir, elle trouva sa mère qui l'attendait, le sourire aux lèvres :

— Gabrielle, lui dit Mme Réju, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

— Une bonne nouvelle?...

— Le directeur de ton pensionnat me propose de t'engager comme sous-maîtresse. Tu seras nourrie, logée, et tu toucheras quarante francs par mois pour commencer.

Notre future actrice ne put réprimer une grimace. Sous-maîtresse dans une institution de vingtième ordre!... Ce n'était pas le destin qu'elle avait rêvé.

— J'aimerais mieux être comédienne, hasarda-t-elle timidement.

— Qu'est-ce donc, mademoiselle?...

Gabrielle se tut, s'enfuit dans sa chambre et fondit en larmes. Ainsi toutes ses ambitions s'écroulaient!... Fallait-il donc renoncer à ses projets? Une circonstance imprévue vint à son secours, — Mme Réju était l'unique héritière d'un oncle fort riche qui habitait la province; elle comptait sur cette fortune pour rétablir sa situation. Mais l'oncle fit de mauvaises affaires et, lorsqu'il mourut, on ne trouva que des dettes dans sa succession. Cette fois la petite Réju n'hésita plus; abusant de l'accablement de sa mère, elle lui arracha enfin son consentement.

— Que deviendrons-nous, lui dit-elle, avec mes quarante francs par mois? Laisse-moi travailler, entrer au Conservatoire; si j'échoue, notre situation ne sera ni meilleure, ni pire; si je réussis, nous serons à jamais sortis d'embarras.

Le lendemain elle se présentait chez Régnier. Depuis le jour où elle avait vu sortir du Théâtre-Français le vieux comédien, chargé de couronnes, elle s'était juré qu'elle n'aurait pas d'autre professeur... Réjane n'était pas jolie à cette époque (il m'est permis de le dire, puisqu'elle en convient elle-même avec bonne grâce); elle ressemblait à un petit singe. Elle était mince et maigre, mais vive comme le salpêtre; ses grands yeux pétillaient d'intelligence. Régnier la reçut d'abord froidement, il était blasé sur le chapitre des débutantes; il avait pour principe de décourager les fausses vocations. Il interrogea

l'enfant, elle lui plut. Il lui fit lire le rôle d'Henriette, des *Femmes savantes*, lui donna quelques conseils, l'ajourna à trois semaines. Elle revint au jour dit, après avoir travaillé d'arrache-pied; elle n'avait pas très bien compris les avis du maître, mais elle avait témoigné du moins de sa bonne volonté. Régnier fut frappé de cette énergie; il ouvrit à la petite les portes du Conservatoire et consentit à lui donner des leçons particulières... Quelle joie! Songez donc! Le Conservatoire, c'était le salut pour Réjane, c'était l'espérance, c'était la gloire, c'était la réalisation de ses désirs les plus chers. Aussi, avec quelle fièvre elle se mit au travail! Elle espaçait les leçons de Régnier, bien coûteuses pour sa bourse, mais elle profitait merveilleusement de chacune d'elles; elle les ruminait pendant le jour, elle y rêvait la nuit. C'est à ces leçons, à ce premier enseignement de Régnier que la comédienne doit ses meilleures qualités : la netteté de sa diction, la souplesse de son jeu et surtout ce soin méticuleux du détail, sans lequel il n'est pas de bon acteur.

Au bout de trois mois, les élèves des classes de comédie subirent un examen. Il y avait dans ces classes un certain nombre de non-valeurs, de jeunes gens engagés à la légère et qu'il était prudent d'éliminer. La jeune Réjane dut concourir comme les autres, mais dans quel rôle? Elle alla consulter son professeur.

— Tu concourras dans Agnès, lui dit Régnier.

— Dans Agnès, avec ma tête, y pensez-vous? Je serai comique.

— Un artiste doit jouer tous les rôles. Tu joueras Agnès.

Le jour de l'examen, quand on vit paraître cette Agnès à la mine chiffonnée, à la voix de gavroche, à l'œil narquois et fripon, un fou rire s'empara des professeurs et des membres du jury. M. Thierry, l'ancien directeur de la Comédie-Française, qui siégeait parmi ces derniers, se pencha vers Régnier :

— Ce n'est pas sérieux, dit-il, cette petite ne saurait demeurer ici.

— Heu! heu! répondit Régnier en se grattant le bout du nez.

Le bon Régnier avait son idée... La vérité c'est que Réjane lui plaisait infiniment, que chaque jour il lui découvrait de nouvelles qualités et qu'il croyait fermement à son avenir. Non seulement elle fut maintenue au Conservatoire, mais dès le lendemain Régnier courait chez sa mère, lui faisait part de ses espérances, et, lui rendant les cachets qu'avait pris son élève préférée, lui annonçait que désormais il comptait lui donner des leçons gratuites. Ainsi poussée, la jeune artiste fit de rapides progrès; au bout d'un an, elle obtint un premier accessit et, l'année suivante, un prix. Elle avait concouru dans une scène des *Trois Sultanes*, arrangée par son professeur. Elle fut aussitôt engagée au Vaudeville.

L'ère des difficultés allait commencer pour la comé-

dienne. On s'imagine volontiers dans le public qu'un débutant est sauvé, dès qu'il a obtenu son premier prix, et que cette récompense lui ouvre toutes les portes... C'est une profonde erreur... La période qui suit la sortie du Conservatoire est particulièrement ingrate à franchir... L'élève a son diplôme sous le bras, il se présente à la Comédie-Française... Immédiatement, une coalition se forme contre lui et lui barre le chemin; les anciens se groupent contre cet intrus, qui veut leur prendre leurs rôles; on lui permet de faire ses trois débuts officiels, car le règlement l'exige; mais, une fois cette formalité accomplie, on le relègue au second plan; on lui abandonne les confidents, les comparses, les silhouettes, on lui jette en proie les courtisans d'*Hernani*, les ministres de *Ruy-Blas*. Il revêt un costume somptueux, pour lancer quelques hémistiches qui se perdent dans le bruit; ses rôles les plus longs se composent de dix vers. Combien en avons-nous vu s'étioler et languir, à la Comédie-Française, de ces jeunes premiers, de ces amoureux, de ces ingénues, de ces valets, qui avaient remporté au Conservatoire un succès enthousiaste! Ils devaient détrôner Delaunay, Reichemberg et Coquelin, et, au bout de quelques années, obscurément dépensées en efforts stériles, ils quittaient la scène et disparaissaient sans laisser de traces!...

Dans les théâtres de genre, la lutte est moins âpre, la hiérarchie moins puissante, mais le débutant a

d'autres obstacles à renverser. Il n'a pas, comme au premier ou au second Théâtre-Français, la ressource de s'essayer dans le répertoire. Il ne peut jouer que dans les pièces nouvelles. Or vous savez comment sont faites, en général, les pièces nouvelles. Elles contiennent deux ou trois rôles importants, qui sont donnés d'avance aux étoiles du théâtre; les autres ne comptent pas. Avoir un *rôle*, un vrai *rôle*, est donc le grand problème à résoudre. Pour cela, il faut faire agir mille influences, intriguer auprès du directeur, des auteurs, ou bien posséder assez d'aplomb et de talent pour éveiller leur attention et leur inspirer confiance.

Ce fut un peu le cas de Réjane; la période si désagréable des débuts lui fut moins cruelle qu'à bien d'autres. Dès ses premiers pas sur la scène, elle fut remarquée, applaudie par le public, distinguée par la critique. Je ne parle pas du rôle insignifiant qu'elle joua dans *la Revue des Deux Rondes*, représentée en mars 1875; mais, un mois plus tard, elle reprenait dans *Fanny Lear* le rôle de la soubrette qu'avait créé Mme Chaumont. Elle y fut charmante. La critique ne lui ménagea point les compliments :

« Après Mme Pasca, il faut citer cette jolie et piquante Réjane, à qui l'on avait donné pour ses débuts le rôle de la petite soubrette. Elle l'a dit d'une voix nette et fine, qui a beaucoup plu. La nature lui a fait cadeau d'un visage engageant et plein de malice; elle est comédienne jusqu'au bout des ongles. — Si celle-là ne fait pas son chemin!... »

Elle le fit, et rapidement... Mlle Réjane aurait tort de regretter les premières années qu'elle a passées au Vaudeville, car elle n'y a nullement perdu son temps. Après *Fanny Lear*, elle joua le principal personnage de *Lili*, une comédie de Marc-Monnier, où elle fut tout à fait exquise. Je me la rappelle dans ce rôle, et, je puis bien le lui avouer, elle avait fait alors sur mon cœur de collégien une très vive impression... Réjane m'apparaissait déjà comme une déesse de l'Olympe dramatique, et le public n'était pas loin de partager cette opinion. A *Lili* succédèrent *le Verglas* de Vibert, *le Premier Tapis* de Busnach, *les Dominos roses* d'Hennequin, une reprise des *Lionnes pauvres*, où la jeune comédienne réussit médiocrement. Elle se releva de cet échec en créant avec éclat la baronne Doria d'*Odette*.

Ceci nous conduit à l'année 1881. Mlle Réjane jouait depuis six ans au Vaudeville, son engagement allait expirer, et Raymond Deslandes, qui dirigeait le théâtre, lui proposait de le renouveler à d'assez peu brillantes conditions. Devait-elle accepter ces offres, devait-elle quitter la scène où elle avait obtenu ses premiers succès? Encore fallait-il trouver un autre théâtre disposé à l'accueillir. Était-il bien prudent de lâcher la proie pour l'ombre? Mlle Réjane, très perplexe, s'était décidée à suivre les conseils de la prudence; elle avait écrit à Raymond Deslandes pour lui dire qu'elle acceptait le nouveau traité et avait déposé sa lettre chez le concierge du théâtre. — Sur ces

entrefaites, on vient la prendre pour aller répéter une revue au Cercle des Mirlitons. Les membres du Cercle, toujours galants, l'entourent, lui font fête, l'accablent de louanges. Elle leur raconte ses hésitations, leur expose les offres de son directeur... Aussitôt s'élève un chœur d'exclamations indignées.

— Il ne vous donne que ça!

— Mais c'est absurde!

— C'est honteux!

— Lâchez-le, dit M. Paul Ferrier, qui se trouvait là, et je vous donne un rôle superbe dans ma nouvelle pièce, *la Doctoresse*, qui va passer au Palais-Royal.

— Mais j'ai écrit à Deslandes, reprend la comédienne légèrement étourdie...

— Peut-être ne lui a-t-on pas remis la lettre! Courez vite la chercher...

Réjane saute dans une voiture du Cercle. Elle arrive chez le concierge.

— Avez-vous encore ma lettre? demande-t-elle.

— La voici.

— Donnez-la-moi. Il faut que j'y ajoute une ligne.

Elle prend la lettre, la déchire en mille miettes et pousse un soupir d'allégresse. Le sort en est jeté. Elle ira jouer au Palais-Royal...

Mlle Réjane comptait sans son hôte, c'est-à-dire sans le directeur du Palais-Royal, qui refusa la pièce de Paul Ferrier et par conséquent sa principale interprète.

— Ils ne veulent pas de ma *Doctoresse*, dit Paul Ferrier, allons la porter chez Dormeuil, aux Menus-Plaisirs.

Dormeuil était absent, retenu à Asnières par son état de santé.

— Allons à Asnières!

Et les voilà partis pour Asnières, par une pluie diluvienne, à la recherche du directeur des Menus-Plaisirs. On ne les avait pas trompés : Dormeuil était malade, très malade, presque perdu, hors d'état d'écouter la lecture d'une pièce. L'étoile de *la Doctoresse* pâlissait à l'horizon, et avec elle s'évanouissait la confiance de la comédienne. Elle commençait à envisager l'avenir avec quelque inquiétude, lorsque le hasard la mit en présence de M. Bertrand, directeur des Variétés. Celui-ci goûtait fort le talent de Mlle Réjane; il l'engagea à de belles conditions, non pas qu'il eût besoin d'elle, car à cette époque Mme Judic régnait sans partage aux Variétés et n'eût pas souffert le voisinage d'une rivale, mais il était bien aise de s'attacher son concours. Il en serait quitte pour *prêter* sa nouvelle pensionnaire à ceux de ses confrères qui la lui demanderaient. Les propositions ne se firent pas attendre. Mlle Réjane émigra à l'Ambigu pour y créer *la Glu* de Jean Richepin, et au Palais-Royal pour y jouer *Ma camarade* de Meilhac. Elle remporta dans ces deux pièces une éclatante victoire.

Ce qu'elle fut dans *la Glu*, nul n'a pu l'oublier :

elle marqua ce personnage d'une empreinte indélébile. C'était bien la créature enveloppante et perverse qu'avait rêvée le poète, le petit monstre civilisé qui allume au cœur d'un homme rude et simple une effroyable passion, qui jouit de cette passion brutale, la pousse au paroxysme et s'y abandonne avec délices; l'actrice donnait tout à fait l'illusion de cette femme, non pas précisément jolie, mais ensorcelante, qui se fait aimer sans y prendre garde, qui ne peut paraître sans éveiller le désir et qui répand autour d'elle comme un parfum de séduction capiteuse...

Ce charme, difficile à définir, où il entre de la grâce, de la coquetterie, beaucoup d'esprit et un peu de corruption, Mme Réjane en imprègne tous ses rôles, tous ceux, bien entendu, qui ne sont pas opposés à sa nature. Élégante, la taille souple, le visage très mobile, des yeux pleins de malice et d'ironie, un nez prodigieusement spirituel, des lèvres gourmandes, une voix claire et mordante, telle est Réjane, telle est cette comédienne qui est demeurée ce qu'elle était jadis : une vraie gamine de Paris!... Et adroite, avec cela, et futée, prompte à saisir le ridicule des gens, habile à fixer leur physionomie!... Je me rappelle dans une revue, dont j'ai oublié le titre, certaine imitation de Sarah Bernhardt, qui était une merveille d'exactitude et de drôlerie. J'ajouterai qu'au milieu de ses fantaisies les plus folles, Réjane garde une mesure et un goût parfaits. Meilhac, et,

après lui, Georges de Porto-Riche ont su tirer un étonnant parti de ces qualités, et c'est à eux que l'artiste doit ses meilleures créations.

Peut-être est-ce dans *Décoré* d'Henri Meilhac que Mme Réjane a atteint les dernières limites de son art. Vous vous rappelez le sujet de cette comédie, si légère et si profonde. Henriette est une femme spirituelle et ennuyée. Elle n'aime guère son mari, qui ne mérite guère d'être aimé; elle subit les hommages de M. Édouard d'Andrésy, qui se dit éperdument épris de ses charmes; elle n'encourage point sa passion. Si elle y résiste, ce n'est pas précisément par principe ou par vertu, mais plutôt par indifférence; elle est très sceptique sur le chapitre des hommes; elle ne croit pas à la constance de leur affection. Et c'est justement ce scepticisme, ce mépris à peine dissimulé qui pique M. d'Andrésy; il se jure de triompher de cette froideur. Je n'ai pas à vous conter ici ses aventures, à vous dire comment, ayant conduit à Harfleur celle qu'il aime, il se jette à l'eau pour repêcher un enfant noyé et se mesure avec un lion qui vient de s'échapper de sa cage. Le premier de ces actes d'héroïsme froisse Henriette dans sa vanité. Comment un homme qui l'accompagne peut-il penser à autre chose qu'à elle! Et puis M. d'Andrésy est si laid dans ses habits trempés d'eau de mer! Henriette était à peu près décidée à sauter le pas, à goûter au fruit défendu..., mais la vue de son amoureux ruisselant refroidit son ardeur. Il faut un miracle pour que le

feu éteint se rallume. Ce miracle se produit. M. d'Andrésy affronte les colères du lion, qui lacère sa redingote et aplatit son chapeau. Cet accident, ridicule par lui-même, grandit M. d'Andrésy aux yeux d'Henriette; elle songe que cet homme a exposé sa vie pour elle et elle éprouve un délicieux sentiment, une émotion exquise et toute nouvelle... Serait-ce l'amour?... Mlle Réjane rendait cette minute de trouble avec une incomparable délicatesse. On la sentait vibrer... pas trop, mais juste assez pour expliquer sa chute prochaine; il y avait dans ses gestes, dans son regard, dans sa voix un élan chaleureux, un tendre abandon. Elle aimait, oui, elle aimait, pour un quart d'heure peut-être, mais à ce moment précis elle était sincère... Les grands artistes seuls peuvent exprimer d'aussi subtiles nuances, peuvent s'identifier à ce point avec leur rôle. Et encore faut-il pour que l'identification soit complète, qu'il y ait une certaine analogie de nature entre le personnage et l'interprète. Si Mlle Réjane joue avec tant de perfection les femmes de Meilhac, c'est qu'elle ressemble à ces femmes, — c'est plutôt que ces femmes lui ressemblent!...

Avant de finir, une observation me vient sous la plume : « Pourquoi Mme Réjane n'est-elle pas à la Comédie-Française? » On m'a conté à ce propos une petite légende, que je vais vous résumer en deux mots.

Il paraîtrait qu'un matin (il n'y a pas de cela très longtemps) un vigoureux coup de sonnette retentit à la porte de la comédienne. On courut ouvrir.

C'était le plus illustre de nos auteurs dramatiques, M. Alexandre Dumas fils. Il semblait fort affairé. Il entra résolument en matière :

— Voulez-vous, dit-il à Mme Réjane, jouer dans le *Demi-Monde* le rôle de Mme de Santis?

Ce rôle n'est pas très brillant. Mais Mme Réjane estimait qu'il est toujours glorieux de jouer dans une pièce d'Alexandre Dumas fils. Elle accepta donc avec grand plaisir.

— C'est entendu, répondit l'auteur du *Demi-Monde*; je me charge d'arranger la chose...

Comment des négociations si nettement entamées, et conduites par un tel ambassadeur, n'aboutirent point, il ne m'appartient pas de le rechercher ni de le dire. Toujours est-il que les mois se passèrent, et que Mme Réjane resta pensionnaire des scènes du boulevard. Elle y demeura sans doute pendant de longues années; et, malgré de courtes et parfois très heureuses infidélités, elle suivra l'inspiration de Meilhac partout où il lui plaira de la conduire. Ses destins sont liés à ceux de l'auteur de *Ma Cousine*. Et cette union spirituelle est si vigoureuse, si bien établie, si féconde qu'elle n'a pas à redouter d'accident. Réjane sera fidèle à Meilhac, Meilhac sera fidèle à Réjane, et tous deux continueront de vivre en bonne harmonie pour notre plus grand plaisir. Réjane ne joue pas sur les planches de Molière, mais elle joue sur les planches de Meilhac. Ce sont deux grandes maisons, non pas rivales, mais sœurs...

ORPHÉLIE-MELBA

Mme Melba, la jeune et célèbre cantatrice, a débuté à l'Opéra le 10 mars 1889, elle y a chanté *Hamlet*, *Faust*, *Roméo*, *Lucie*, *Rigoletto*, elle a parcouru l'Europe, elle s'est arrêtée à Londres, à Saint-Pétersbourg, surtout à Vienne... Les journaux ont donné sur ses voyages des détails circonstanciés, quelquefois indiscrets. Elle possède une voix admirablement pure, souple et étendue. Tous ceux qui l'ont écoutée sont fixés à cet égard, et les abonnés de l'Académie nationale de musique tiennent son talent en haute estime.

J'aurais voulu tracer de l'artiste un croquis plus intime et plus vivant, la montrer dans son cadre habituel, vous donner des renseignements sur les débuts de sa vie, vous conter comment cette fleur d'Australie a été transplantée et s'est épanouie chez nous. J'ai interrogé quelques confrères, quelques abonnés, et (Dieu me pardonne!) jusqu'aux ouvreuses

de l'Opéra!... C'est en vain... Je n'ai recueilli que des documents incertains et vagues... Alors, en désespoir de cause, et me résignant pour une fois au métier d' « intervieweur », je suis allé frapper à la porte de « Marguerite » et de « Juliette »...

Dans le quartier des Champs-Élysées, un appartement doré et un peu banal; un de ces logements somptueux, à l'usage de la colonie étrangère, où l'on s'installe hâtivement, entre deux courses, et que l'on n'a pas le temps de parer. Pourtant, dans tous les coins, sur tous les meubles, sur la cheminée, sur le piano, j'aperçois des portraits — photographies de chanteurs, de compositeurs, de comédiennes, d'hommes célèbres appartenant aux arts, aux lettres, et même... (dois-je le mentionner?) à la politique.

Je trouve Mme Melba en conférence avec un vieillard grave et imposant qui ressemble à un lord de l'Echiquier.

— Mon homme d'affaires, me dit-elle...

Elle est fort jolie, grande et mince, la taille moulée dans une robe de velours bleu. Le visage est froid, un peu triste. Parfois il s'éclaire d'un sourire et devient charmant. Les yeux sont intelligents, et profonds, et énergiques. Il y a de la volonté, de la tenacité dans ce front bombé, dans cette bouche aux lignes pures et fermes. Mme Melba parle assez mal notre langue; j'ignore totalement la sienne. Dans ces conditions il n'est pas facile de causer. Mais heureusement l'homme d'affaires digne et vénérable est là, qui va nous servir

de truchement. Un entretien rapide s'engage entre eux. Je saisis, dans le flot des mots anglais, les noms de Melbourna, d'Australia, de London et de Brussels... On prend une feuille de papier, on y griffonne des dates, on ouvre un registre où se trouvent collés et classés tous les articles français, belges, australiens, autrichiens, américains et russes dans lesquels la chanteuse est célébrée... Enfin, Mme Melba se tourne vers moi, et avec beaucoup de difficulté et de grâce, en cherchant ses mots et en remplaçant par un geste impatient et par un petit rire nerveux ceux qui d'aventure ne viennent pas, elle me conte sa biographie.

Elle est née à Melbourne (d'où son pseudonyme de Melba), d'une famille très riche. Son père est négociant; sa mère, excellente pianiste, lui a donné dès l'âge de trois ans des notions de musique. A quatre ans, la petite tapote un air sur le piano, à dix ans elle chante, à onze ans elle compose une valse...

Ici l'homme d'affaires interrompt : — Cette valse est remarquable. Elle fait fureur en Australie; tout le monde la connaît...

Mme Melba reprend son récit.

... A seize ans elle possède une voix extraordinaire et fait les délices des salons australiens. Elle devient l'amie de la femme d'un consul d'Autriche, très bonne musicienne elle-même et élève de Mme Marchesi. Il est décidé que la future étoile viendra en Europe et demandera des leçons à l'excellent professeur. On ne songe pas encore à la scène, ou l'on n'y

songe que vaguement. La jeune cantatrice franchit les mers, débarque en France, pioche notre langue, travaille avec ardeur sous la direction de Mme Marchesi, qui est ravie, enthousiasmée, et parle à tous ses amis de la « petite merveille »; enfin, en 1886, la « petite merveille » chante dans un concert donné à la salle Erard, devant M. Gounod, M. Gailhard et MM. Dupont et Lapissida, directeurs de la Monnaie. Gounod, séduit, lui envoie sa photographie avec ces mots : *A la Juliette que j'espère, à la charmante Melba*... Gailhard juge dans sa sagesse que la débutante est encore affligée d'un accent fâcheux; elle est engagée à la Monnaie, à raison de 6000 francs par mois. Elle y débute en 1887, de là elle passe en Angleterre, puis elle arrive à Paris en 1889, et paraît pour la première fois sur notre grande scène lyrique dans le rôle d'Ophélie... Vous savez le reste..., le succès qu'elle obtint dans ce rôle, et dans Marguerite, et dans Juliette, et dans Gilda, et dans Lucie... Aujourd'hui les propositions affluent de toutes parts. On lui offre, en Amérique, 10 000 francs par représentation...

L'homme d'affaires interrompt encore :

— Nous ne pouvons, vous le comprenez, accepter un prix aussi faible!

.... D'ailleurs, la Melba préfère aller en Russie, où elle est payée moins cher, où elle ne touche que 5000 francs par soirée (une misère!), mais où elle compte beaucoup d'amis. Elle y succède à la Patti dans les faveurs de la cour et de la ville..

Nouvelle interruption de l'homme d'affaires :

— La Patti estime que Mme Melba est seule capable de la remplacer un jour!...

Je juge à propos de placer un mot :

— Mais, dis-je à Mme Melba, puisque vous dédaignez les 10 000 francs d'Amérique et que les 5000 francs de Russie vous semblent une aumône dérisoire, pourquoi avez-vous chanté à Paris, où les appointements sont encore plus modestes?

— C'est qu'il faut passer par Paris pour être célèbre, et qu'aucune autre ville au monde ne peut former les grandes réputations... D'ailleurs, ajoute Mme Melba, ces questions me touchent peu, et j'attache plus d'importance à la gloire qu'à l'argent.

Voilà certes une déclaration précieuse, et que l'on devrait inscrire en lettres d'or au fronton des scènes subventionnées! C'est convenu. Mme Melba chante pour la gloire, ce désintéressement lui fait honneur. — Eh bien, puisque la charmante cantatrice a de si hautes ambitions, et qu'elle aspire, non pas simplement à devenir millionnaire, mais à se placer au premier rang des tragédiennes lyriques, qu'elle nous permette de lui donner un conseil.

Elle est douée merveilleusement; elle possède une voix exquise, dont elle se sert divinement; — c'est une virtuose éblouissante... mais ce n'est encore qu'une virtuose. Il lui manque la flamme intérieure, la passion : elle n'a pas l'âme tragique d'une Gabrielle Krauss et d'une Caron. Qu'elle surmonte cette froi-

deur relative, qu'elle ne s'immobilise pas dans le répertoire italien, qu'elle aborde nos principaux rôles dramatiques; qu'elle incarne Brunehild et Aïda, qu'elle aille jouer à l'étranger Elsa et Iseult, et qu'elle nous revienne avec la fièvre des belles œuvres sincères; qu'elle songe un peu moins à faire briller les qualités de sa voix, mais qu'elle mette ce trésor, dont la nature l'a gratifiée, au service des larges inspirations; qu'en l'écoutant on oublie l'éclat de son organe pour ne remarquer que la profondeur de son accent; qu'en un mot, la statue s'anime, devienne une femme, une amante, une héroïne exaltée ou désespérée ou farouche, selon les rôles, mais toujours vibrante... Et ce jour-là, au lieu d'applaudir une cantatrice habile, nous saluerons, nous acclamerons une grande artiste...

UN SOUPER CHEZ IRVING

J'ai voulu voir de près le grand tragédien Irving...

Avec l'ignorance et l'insouciance qui nous caractérisent, nous autres Français, nous connaissons peu Irving. Nous savons vaguement que ce nom est celui d'un acteur célèbre; nous ne soupçonnons pas la place qu'il occupe dans la société de Londres et l'affection que lui ont vouée les cœurs anglais.

Irving est un des hommes les plus populaires du Royaume-Uni. Chaque nuit, quand il quitte le théâtre, la foule se masse à la porte des coulisses et se découvre sur son passage. Et dans cette ovation quotidienne qui lui est faite, il entre autant de respect que d'admiration.

Irving n'est pas un comédien comme un autre, un bohème de l'art, qui s'exhibe dans toutes les scènes et dont le public se lasse, après quelques années de fol engouement. Il a pignon sur rue, il joue chez lui, dans un théâtre qui lui appartient. Il est son

propre directeur, son metteur en scène et quelquefois son poète; il modifie à sa guise les œuvres qu'il daigne interpréter, il les arrange, les raccourcit, les *tripatouille*, sans que personne y trouve à redire, tant on a confiance en son goût d'artiste et de lettré. Mille légendes courent sur lui et toutes à son avantage. On ne tarit pas d'éloges sur son merveilleux talent et l'on vante, plus encore, ses qualités de gentleman, sa courtoisie, sa bonne grâce, la générosité avec laquelle il ouvre sa bourse à ses camarades malheureux.

— Venez m'entendre dans *Becket* (m'a-t-il dit quand je suis allé lui rendre visite) et faites-moi l'honneur de partager, après le spectacle, le souper que j'offre à quelques amis.

Becket est un drame de lord Tennyson, le poète-lauréat, dont la mort mit naguère l'Angleterre en deuil. C'est, à notre point de vue, une œuvre théâtrale assez médiocre, plutôt une succession de tableaux historiques, auxquels s'entremêlent des épisodes romanesques et fadement langoureux. Mais le sujet intéresse l'amour-propre national, l'auteur jouit d'une immense renommée, la pièce est montée avec luxe et jouée avec éclat... Cent représentations consécutives n'ont pas épuisé son succès. La salle est toujours remplie.

Quand j'y pénètre, les fauteuils d'orchestre, le balcon, les loges sont garnis d'hommes en habit noir et de femmes décolletées. La représentation com-

mence à huit heures vingt minutes. A huit heures un quart, tout le monde est arrivé. On sait Irving inflexible sur ce point : il frappe les trois coups à l'heure indiquée et se conforme scrupuleusement aux prescriptions du programme. Le premier entr'acte doit durer douze minutes, le second treize, le troisième sept, le quatrième quatorze. Et le régisseur attend, montre en main, dans la coulisse, que ces intervalles soient écoulés, et à la quatorzième minute, juste, sans une seconde de grâce, le rideau se relève. Quel bel exemple d'exactitude à donner à nos directeurs parisiens!

Les scènes du prologue sont écoutées d'une oreille un peu distraite. On attend l'étoile... Soudain un murmure, léger comme un vol d'abeille, court dans le public. C'est lui, c'est Irving... Il apparaît sous les traits du vénérable Becket, évêque de Canterbury, qui fut assassiné, au XIIe siècle, sur l'ordre du roi d'Angleterre Henri II, dont il contrariait la politique.

La tête est admirable, d'une finesse, d'une mobilité rares. Elle prend toutes les expressions, elle traduit toutes les nuances de sentiment par où passe le héros : la douleur, la foi, la colère, la résignation. Je comprends assez mal le dialogue, mais je le devine, tant la mimique de l'artiste est éloquente. Son œil surtout est prodigieux, un œil inquisiteur et royal, tout à la fois dur et tendre, qui ordonne et qui caresse, qui foudroie et qui bénit, un œil de Pape ou d'Empereur, un œil de manieur d'hommes.

A cela, joignez une incomparable noblesse d'attitudes et de gestes, et vous aurez une idée de ce génie dramatique, dont aucun acteur français ne peut nous donner l'équivalent. Irving, c'est Mounet-Sully, avec moins de splendeur et de beauté plastique, mais avec quelque chose de plus intime, de plus profond, de plus solidement médité. Je ne sais rien qui dépasse l'effet du dernier tableau de *Becket*, alors que l'archevêque de Canterbury, affrontant le poignard de ses bourreaux, leur pardonne avant de mourir et lève au ciel des regards d'espérance et d'agonie. Quel regard! Et quel frisson dans la salle! Et quel enthousiasme! et quels bravos furieux!

... Irving nous fait dire qu'il nous attend à souper...

Il a réuni autour de sa table un certain nombre d'écrivains anglais, d'hommes du monde, de comédiens célèbres, auxquels sont venus se joindre, sur sa prière, quelques Français de passage. Je pénètre, par les coulisses, dans le foyer du théâtre où sont déjà réunis : MM. Boïto, le musicien de *Méphistophélès*, le librettiste de *Falstaff*; Grau, l'impresario bien connu; nos confrères les critiques du *Times* et du *Daily Telegraph*; Bancroft, qui joue le principal rôle de *Diplomacy*, une pièce adaptée de la *Dora* de Sardou et qui fait fureur, et Jules Claretie, Francisque Sarcey, Coquelin cadet, l'architecte Charles Reynaud, chargé par le gouvernement d'étudier la décoration et l'éclairage des scènes anglaises, et d'autres per-

sonnages qui, tous, parlent purement notre langue et nous accueillent avec courtoisie...

La chambre où nous nous trouvons est sobrement et luxueusement meublée... le vrai confort... Aux murs, tendus de velours vert, sont accrochées des toiles anciennes, un intérieur flamand, des portraits de cavaliers en bottes molles, de seigneurs à jabot, d'hommes à perruque, qui jouèrent la comédie au siècle dernier, ou au commencement de celui-ci. Irving a groupé autour de lui l'image de ses glorieux aînés, il s'en est fait comme une galerie d'ancêtres. Ces toiles, noircies par le temps, s'égaient, ce soir, du reflet des cristaux, des porcelaines, des nappes blanches et des bougies roses .. En voyant arriver Irving, correctement sanglé dans son habit noir, souriant et grave, avec, sur le visage, cet air de dignité un peu hautaine qui ne le quitte jamais, je comprends que cet artiste est bien le petit-fils de Garrick, de Kean, dont la statue se dresse à Westminster, à côté de celle des princes, et que j'ai devant moi le digne héritier de la race des comédiens gentilshommes.

Le hasard, ou, plus justement, ma bonne étoile, me place à table auprès d'un gentleman, dont je n'ai pas le droit de dire le nom, mais qui est très répandu dans la haute société anglaise et qui jouit ici d'une considération exceptionnelle.

Je profite de cette excellente aubaine et j'arrache à mon voisin des confidences assez piquantes. Tout d'abord, la conversation roule sur les femmes.

— Il me semble, lui dis-je, que les Anglaises s'habillent avec plus d'élégance qu'autrefois. Elles ne portent plus ces costumes bizarres, ces écharpes de soie et ces coiffures du temps de la reine Élisabeth, auxquels, jusqu'à ces dernières années, elles étaient obstinément demeurées fidèles... C'est une victoire pour la France, ou, tout au moins, pour les couturiers français...

— Oui, vous avez raison, nous subissons votre influence. Et c'est peut-être tant pis pour nous. Nous commençons à perdre ce qui constituait notre originalité, ce qui nous distinguait des autres peuples. Nous imitons vos robes, nous imitons vos comédies, bientôt nous lirons vos livres et nous adopterons vos mauvaises mœurs...

Me voyant sourire, à cette explosion de vertu, mon interlocuteur reprend aussitôt :

— Je devine votre pensée; vous nous traitez d'hypocrites, vous croyez que nous faisons nos coups à la sourdine et que, sous des dehors austères, nous cachons des abîmes de perversité... Eh bien! quand cela serait? Ne vaut-il pas mieux déguiser ses vices que les étaler au grand jour? Nous sommes pudibonds, c'est possible, nous goûtons médiocrement les grivoiseries de vos romans; nous sommes choqués par vos pièces modernes, qui roulent toutes, sans exception, sur l'adultère; vous nous trouvez ridicules, je le sais, mais au moins quand vous venez à Londres, en famille, les yeux de vos filles et de vos

femmes ne sont pas choqués par des gravures obscènes, leurs oreilles ne sont pas souillées par des refrains orduriers... Tandis que chez vous!...

« Une seule chose nous sauve, l'observance du cant, et le respect de ces préjugés que vous qualifiez de surannés. Ici à Londres, dans l'état actuel de nos mœurs, tout homme atteint par le scandale est un homme déshonoré, même si, après coup, son innocence est proclamée. Je connais un charmant garçon qui perdit sa place, et une place excellente, parce qu'une lettre anonyme l'avait dénoncé comme voleur. Arrêté sur un faux rapport, il fut immédiatement relâché et obtint du juge une réparation solennelle et un certificat d'honnêteté. Mais les journaux avaient annoncé son arrestation. Cela suffit. Il dut quitter Londres et se réfugier aux colonies. »

Vivent les vins de France! Rien ne leur résiste! Ils délient les langues les plus discrètes et font sortir de son puits la Vérité! Sous l'influence du champagne, mon interlocuteur s'anima. Il me traça un tableau saisissant de la vie anglaise, fixant d'un mot juste, sans acrimonie et sans faiblesse, la part de chacun; il m'analysa le caractère de ses compatriotes où dominent l'orgueil, l'activité, l'égoïsme, l'amour de la propriété et l'intelligence du commerce; il me montra l'influence de ce caractère sur la politique du Foreign-Office et sur l'extension de l'empire colonial; il m'épouvanta en me dépeignant la misère du peuple,

sa résignation, l'impuissance où il était de lutter pour améliorer son sort...

Puis, s'échauffant toujours, l'honorable gentleman me fit part des derniers bruits qui couraient par la cour et par la ville, il confia à ma loyauté des secrets redoutables, il me narra des anecdotes salées et m'apprit certains mystères qui eussent fait les délices de Brantôme!

Je n'aurai pas l'indélicatesse de répéter ses méchants propos...

J'aime mieux croire qu'il s'est joué de ma candeur; qu'il a cédé au plaisir de mystifier un Parisien, et que la vertu des misses et des ladies continue de fleurir sur le sol de l'Angleterre, comme un lis immaculé!...

LA JOURNÉE D'UNE TRAGÉDIENNE

J.-J. Weiss publia jadis un article intitulé « la journée d'un ministre ». En cette page célèbre, il montrait le Ministre surmené, fiévreux, perdant le sommeil et l'appétit, taquiné par la presse, tourmenté par la Chambre, bourrelé d'inquiétudes, assiégé par mille sollicitations, préparant ses discours entre deux visites, et se couchant, le soir, sans avoir eu le loisir de songer une minute à sa femme, à ses enfants, à lui-même.

Si J.-J. Weiss vivait encore, et s'il avait l'honneur de connaître Mme Sarah Bernhardt, il reconnaîtrait qu'un ministre est bien peu de chose auprès d'une tragédienne, et que l'occupation d'un Garde des Sceaux est, à proprement parler, une sinécure, à côté du labeur quotidien de Phèdre, de Marguerite Gautier et d'Iseyl...

... Dès qu'ELLE ouvre les yeux, sa maison s'emplit d'un bruit de volière. Les quémandeurs attendent

que la Déesse soit prête à les recevoir. Elle cause avec eux, en décachetant son courrier. Que de lettres! Et quelles lettres!... lettres de gens célèbres, lettres d'inconnus, lettres amicales, lettres d'affaires... C'est un impresario qui sollicite cinq secondes d'entretien; un reporter de New-York qui demande à l'artiste ce qu'elle pense de Shakespeare; une dame de province qui mendie un autographe; un rhétoricien qui s'extasie sur la dernière matinée de la *Dame aux Camélias*; c'est un obscur Delobelle, victime du grand art, et dont la misère implore un morceau de pain; c'est enfin le petit rouleau, ficelé de rose, espoir suprême du jeune ou du vieux poète, que tous les théâtres ont repoussé et qui cherche une revanche.

Sarah lit du coin de l'œil, écoute d'une oreille, feuillette des manuscrits, griffonne quelques réponses; et — vite! vite! — picore sur un coin de table la côtelette du déjeuner; et — vite! vite! — file à la Renaissance, où, à une heure précise, elle est attendue...

La voilà dans son royaume... Car c'en est un, rempli de sujets qui lui sont dévoués, qui ne jurent que par elle, et qui ne vivent que d'elle. Et alors commence le travail, infiniment varié, des répétitions : mise en scène, choix des accessoires et des costumes, conciliabules avec les auteurs, les acteurs, les décorateurs; solution des difficultés administratives. Et le flot des visites, un moment interrompu,

reprend de plus belle : quelques fâcheux, vite expédiés; quelques amis reçus à la hâte, entre deux portes :

— Venez donc, ce soir, à six heures. Nous bavarderons *en dînant à la campagne!...*

Les familiers savent ce que signifie ce mot; et que ce *dîner à la campagne* ne doit avoir lieu, ni à Saint-Germain, ni à Versailles, ni même au Bois de Boulogne. Ces pays lointains ne conviennent qu'aux oisifs. Sarah peut bien, à la rigueur, faire le tour du monde : elle n'a pas le temps d'aller à Suresne, et d'en revenir.

Non! elle *dîne à la campagne* sans quitter Paris; elle n'a point pour horizon les hautes futaies, et les coteaux verdoyants; elle aperçoit en vidant son verre la caisse jaune des fiacres, et l'étalage violemment illuminé des bijoutiers du boulevard...

Je puis vous revèler ce mystère, et vous inviter à *dîner à la campagne* sous les auspices de Sarah Bernhardt... Franchissons ensemble le seuil de la Renaissance, circulons dans ces couloirs tortueux qui semblent s'enrouler aux flancs d'un transatlantique (est-ce le faux air maritime de ce théâtre qui a séduit la tragédienne, en lui rappelant ses traversées?)... Une porte basse... C'est là... Toc! toc!... Un fouillis de tentures, de satins précieux, de soies orientales, quelques fleurs, quelques plantes, un feu clair flambant dans la cheminée, et, devant le feu, étendue sur des coussins, enveloppée d'une robe

japonaise aux longues manches, la maîtresse de céans avenante et souriante... A terre, sur l'épais tapis, une nappe blanche, et, sur la nappe, des viandes, des légumes, venaisons fumantes, patates cuites sous la cendre, entremets onctueux, fromages et fruits...

Les convives arrivent, attrapent une assiette, s'allongent sur un coussin, s'installent à la cavalière, sans cérémonie. Et l'on mange de bon appétit, et l'on devise gaîment. Sarah dit ses projets d'avenir, sa façon de comprendre Hermione qu'elle va bientôt jouer, son enthousiasme pour les beaux vers.

— Oh! ce rôle, voyez! J'en rêve la nuit!...

Vingt fois, la portière se soulève. Vingt fois, l'administrateur vient consulter la patronne, lui demander des ordres; et s'en va, après lui avoir baisé la main, comme le grand prêtre d'Assyrie baisait la main de Sémiramis... De la sorte s'achève le *dîner à la campagne*, ainsi nommé à cause de son allure éminemment pittoresque...

Huit heures sonnent... Sarah Bernhardt a juste le temps de s'habiller pour entrer en scène, ou de monter au guignol pour surveiller la répétition. A minuit, après le spectacle; à une heure, en avalant un bol de bouillon, elle donne encore des audiences... Et elle rentre chez elle, pouvant se dire sans doute à plus juste titre que l'empereur romain, qu'elle n'a pas perdu sa journée.

Concevez-vous le terme d'une telle activité? Concevez-vous que cette femme extraordinaire puisse vieillir, prendre sa retraite, se retirer à Nemours, refuge des comédiens fatigués?... A la voir, si merveilleusement active, cette idée ne vous vient pas. Le jour où Sarah, vaincue par l'âge, devra se reposer, elle mourra; — à moins qu'elle ne s'intéresse à l'élevage des poules et des lapins, qu'elle ne renouvelle l'agriculture, ou qu'elle n'écrive ses mémoires.

En attendant, elle travaille seize heures sur vingt-quatre — reine et mère d'un petit peuple dont elle est l'idole.

Je me demande s'il y a beaucoup de femmes du peuple qui peinent autant que cette princesse?...

LA VOCATION DE MOUNET-SULLY

Mounet-Sully arrive le troisième dans la troupe de la Comédie-Française, par ordre d'ancienneté. C'est, depuis le départ de Coquelin, l'artiste le plus populaire de la maison. Il l'est devenu, beaucoup par ses qualités et un peu par ses défauts. Le public l'a considéré pendant longtemps comme un fou, comme un toqué de génie, et l'on a composé mille légendes avec le récit de ses excentricités.

L'illustre interprète d'*Œdipe* et d'*Hamlet* naquit à Bergerac en 1841. Sa famille s'opposait à la vocation qui le poussait vers la scène. Il vint à Paris, entra au Conservatoire, dans la classe de Bressant. Déjà à cette époque Mounet-Sully prenait des airs de beau ténébreux; il affectait de mépriser l'enseignement classique et s'efforçait de renouveler les rôles que ses maîtres lui donnaient à étudier. Ses camarades l'appelaient par ironie *Monsieur Midi à quatorze heures.* Ils ne prévoyaient guère que ce jeune échappé de Charenton, aux gestes et aux théories bizarres, pût

devenir une des gloires de la Comédie-Française. Mounet obtint, non sans peine, un prix de tragédie et fut engagé en 1868 à l'Odéon. Il y demeura vingt-deux mois et, durant ce long stage, ne réussit pas une seule fois à attirer l'attention de la foule; il passa tout à fait inaperçu. Nous donnons, par curiosité, la liste des rôles où il parut sur la scène de la rive gauche : Cornouaille du *Roi Lear*, Verdell dans *Jeanne de Ligneris* de Marc Bayeux, Un Praticien dans le *Gutenberg* d'Édouard Fournier, Sextus dans la reprise de *Lucrèce* de Ponsard, Daubrun dans *le Bâtard* de Touroude, Massala dans *l'Affranchi* de Latour de Saint-Ybars... Comment expliquer que ce débutant, qui avait reçu de la nature des dons si magnifiques, une voix si profonde et si musicale, une taille de jeune dieu romantique et une si vive intuition des côtés plastiques de son art, n'ait pas attiré dès ses débuts l'attention de la critique? C'est un mystère. Toujours est-il que Mounet-Sully languit dans l'obscurité et qu'au moment où éclata la guerre de 1870 son nom était complètement inconnu.

Ce fut la période la plus douloureuse de sa vie. Très exalté, très nerveux, Mounet-Sully était également accessible aux enivrements et aux désespoirs. Il crut que sa carrière était manquée, il rentra dans son pays et accepta un poste modeste dans l'administration des finances. Il devint quelque chose comme commis de perception dans un chef-lieu de canton du département de la Dordogne.

Mais le théâtre, semblable au fleuve Achéron, ne lâche plus ceux qui se sont dévoués à lui. Tout en alignant des chiffres (voyez-vous Mounet-Sully tenant une comptabilité en partie double et cultivant la règle de trois), tout en étudiant le rendement des impôts, l'ex-pensionnaire de l'Odéon mâchonnait dans sa belle barbe brune les tirades de Victor Hugo, de Racine et de Corneille; et, le soir venu, il s'en allait au loin dans les champs fleuris d'aubépine et lançait aux étoiles, d'une voix retentissante, les imprécations de Ruy Blas et les plaintes d'Hernani.

A cette même époque, vers la fin de 1871, M. Delaunay, de la Comédie-Française, passait par hasard à Périgueux. Il était alors dans tout l'éclat de sa renommée. Il avait dans Perdican, dans Fortunio, dans les amoureux de l'ancien et du nouveau répertoire enflammé l'imagination de toutes les femmes et fait battre le cœur de toutes les jeunes filles. Il passait enfin, à juste titre, pour un des personnages influents de la maison de Molière. Le soir même de son arrivée, il reçut la visite d'un inconnu qui demanda à lui être présenté. M. Delaunay l'accueillit avec sa bonne grâce accoutumée, et l'interrogea amicalement.

— Monsieur, lui dit le nouveau venu, je dois réciter dimanche dans une réunion d'amis *la Grève des Forgerons* de Coppée. J'ai appris le morceau, mais j'hésite sur l'intonation de certains vers et j'ai voulu, puisque vous étiez de passage en cette ville, m'inspirer de vos conseils.

— Je vous écoute, dit Delaunay.

Mounet-Sully attaqua *la Grève des Forgerons*. Ce fut un étonnant spectacle, et M. Delaunay s'en souviendra toute sa vie. Mounet ne dit pas le poème de Coppée, il le rugit, il le mima, il le tonna. Le parquet criait sous ses pieds fiévreux, les vitres tremblaient sous les éclats d'un organe juvénile qui n'avait jamais connu l'enrouement. Aux derniers vers, notre tragédien, râlant, épuisé, à bout de souffle, se laissa tomber dans un fauteuil et épongea la sueur qui ruisselait de son front...

— Tudieu, quelle vigueur! s'écria Delaunay. Il faut modérer cela, mon ami... Au lieu de réciter *la Grève des Forgerons*, supposez que vous ayez à interpréter un rôle de répertoire, le Cid, par exemple...

— Le Cid, mais je l'ai joué.

— A Périgueux?

— Non pas, à Paris.

— Qui donc êtes-vous?

Mounet-Sully raconta son odyssée, sa passion pour le théâtre, ses succès au Conservatoire, ses échecs à l'Odéon, et sa misère actuelle, son découragement, son regret d'avoir abandonné une carrière pour laquelle il sentait qu'il était né...

— Oui, certes, vous êtes né pour le théâtre, ajouta Delaunay, touché de l'histoire. Et vous y entrerez, je vous en donne ma parole. Je retourne à Paris, venez m'y trouver. Le reste me regarde.

En effet, Delaunay parla avec enthousiasme à Émile

Perrin du tragédien inédit qu'il venait de découvrir; Bressant, qui n'avait pas oublié son ancien élève, le recommanda de son côté, tant et si bien qu'au mois de juillet 1872 Mounet-Sully débutait dans le rôle d'Oreste à la Comédie-Française.

Ce que fut cette soirée, ceux qui y assistèrent ne l'oublieront pas. Paris, si mobile dans ses goûts — et si volage, — se prit de passion pour cet acteur qui ne ressemblait guère aux comédiens ordinaires et qui semblait dévoré d'une ardeur prodigieuse. D'abord les spectatrices en raffolèrent. Elles ne pouvaient se lasser de contempler cet admirable gars, qui ne venait que du Périgord, mais qui semblait arriver en droite ligne de l'Espagne, ou du Maroc, ou des contrées fabuleuses dans lesquelles vagabondent les Arabes d'Orient. Les yeux de Mounet-Sully luisaient comme braise; sa voix chantait divinement les plaintes amoureuses et traduisait avec une énergie surhumaine les fureurs d'Oreste. Ses gestes étaient amples et majestueux, enfin le péplum moulait dans ses plis un torse dont la grâce et la force eussent ravi Praxitèle... Ce fut un enchantement!...

Quelques mois après, revirement complet dans l'opinion. Mounet-Sully devait jouer le Cid. Il s'avisa de transformer le personnage. Et au lieu de présenter au public le Rodrigue classique, le Rodrigue de Corneille, le hardi garçon qui jette si bravement à la tête du comte ses insolentes provocations, et qui interpelle avec une si joyeuse fanfare les Navarrais,

les Maures et les Castillans, Mounet-Sully fit de ce héros bruyant et ensoleillé une sorte d'Hamlet fatal, un être d'ombre et de mystère, qui du premier au dernier acte semblait hanté par un cauchemar. Cette interprétation ne fut pas admise; le nouveau Rodrigue excita les protestations de la critique, souleva l'hilarité des vieux habitués, dernier rempart des traditions. Et, après avoir célébré le génie tragique du débutant, on décréta qu'il était totalement dépourvu de talent et même d'intelligence... C'est ainsi que nous passons toujours d'un extrême à l'autre...

Je ne dis pas que le public soit tombé, depuis lors, d'un excès de dénigrement dans un excès d'admiration. Mais il est certain qu'à l'heure présente M. Mounet-Sully est considéré comme un homme de génie et qu'il peut se permettre impunément les plus surprenantes fantaisies : quoi qu'il fasse, il est assuré d'être applaudi. Si jamais la Comédie-Française reprend *Ulm le Parricide*, notre tragédien y trouvera un rôle superbe. Je crois savoir que M. Parodi cuisine et mitonne à son intention un autre drame en cinq actes, tiré de l'histoire des Croisades. Nous aurons la joie de voir M. Mounet-Sully délivrer Jérusalem. Qui mieux que lui pourrait s'acquitter de cette tâche?

CINQ DIRECTEURS EN ROBE DE CHAMBRE

Je causais l'autre jour avec certain auteur dramatique d'esprit aiguisé, que j'ai le bonheur de posséder comme voisin de campagne, et je lui demandais son sentiment sur les directeurs de théâtre en général.

— Tous des...

Ma plume se refuse à transcrire le substantif dont il se servit. Et là-dessus, pour appuyer son affirmation, il se mit, avec une extraordinaire vivacité, à me conter des historiettes, à me citer des traits fabuleux : traits d'avarice, traits d'égoïsme, traits de vanité bouffonne; de quoi défrayer dix volumes de mémoires. Ah! si les dramaturges voulaient nous conter leurs tribulations, que de jolies choses ils nous apprendraient! Ils n'y manqueront pas, sans doute, et nos neveux s'amuseront fort des confidences posthumes des littérateurs contemporains...

En attendant, l'idée m'est venue d'utiliser les renseignements de mon voisin, et de tracer un léger croquis des hommes de goût qui président aux destinées des principaux théâtres de Paris. Je vous présente ces médaillons, qui n'ont d'autre mérite que leur ressemblance... Je laisse au lecteur le soin de retrouver la figure sous le masque et de diviner les noms des originaux.

M. SÉLECT

Le plus important des directeurs parisiens, après l'administrateur de la Comédie-Française; fut comédien dans un temps lointain, — si lointain! — qu'il ne s'en souvient guère, pas plus que le public; jouait les amoureux, correctement et sans flamme. La correction est sa marque distinctive. Acteur correct, directeur correct, écrivain correct (car il se mêle d'écrire), officier correct (car il est capitaine ou lieutenant de l'armée territoriale), il est correct aussi dans sa tenue, dans sa toilette, dans ses propos, dans ses gestes. Ses cheveux sont coupés à l'ordonnance, sa moustache ni trop longue ni trop courte, ses habits ni trop étroits ni trop larges... Tout en lui est pondéré, calculé, mesuré, dosé... Allez-vous lui rendre visite, il vous reçoit avec une courtoisie parfaite, nuancée de réserve et de froideur; il ne s'engage point à la légère, il pèse ses mots, il prévoit les

difficultés... Il vous donne l'impression d'un diplomate très sage... Attendez cependant... Sous cette calme surface bouillonnent des passions effrénées, dont la plus terrible est l'ambition, une ambition sans limite, une soif dévorante de distinctions et d'honneurs officiels. M. Sélect a voulu être directeur de théâtre : il l'a été; lieutenant de territoriale : il l'a été; chevalier de la Légion d'honneur : il l'a été; millionnaire : il l'est ou le sera... Que désire-t-il encore? L'habit vert? Un fauteuil au Sénat ou à la Chambre? Le ministère des Postes et Télégraphes? L'administration d'un grand théâtre subventionné? Peut-être, ces diverses choses, peut-être une de ces choses... Toujours est-il qu'il suit assidûment les représentations de Bayreuth, où il se sature de musique wagnérienne, et que, d'autre part, il adresse de gracieux sourires aux grands hommes encore inédits qui constituent la littérature d'avant-garde. De temps à autre il leur demande une pièce qui se joue péniblement dix fois devant des banquettes, mais dont la presse est unanime à constater l'éclatant succès. Et le « jeune et intelligent directeur » récolte sa part de louanges. « Ah! s'il était à l'Opéra! » soupirent les musiciens nourris dans le culte de Wagner... « Que n'est-il à la Comédie-Française! » s'écrient les littérateurs, qui voient déjà les portes de la Maison s'ouvrir devant leurs chefs-d'œuvre... M. Sélect reçoit modestement ces hommages, et, entre deux pièces bien écrites, glisse sournoisement un infâme vaudeville,

destiné à ramener un peu d'argent dans sa caisse... Que de soins! de calculs! de préoccupations! de tribulations! Et le cerveau de M. Sélect n'éclate pas! Rassurez-vous. M. Sélect a la tête solide, et il marche d'un pas noble et assuré vers les hautes destinées qui lui sont promises...

M. PROTÉE

Légendaire celui-là... Commença, comme M. Sélect, par jouer la comédie, mais, en dépit des apparences, n'a jamais cessé d'être comédien. Et je vous assure que ses meilleurs rôles ne sont pas ceux qu'il a créés sur les planches... Aimable, certes il l'est au plus haut degré... Mais défiez-vous!... L'eau des lacs de Norvège est aimable aussi, elle dort au soleil inoffensive et paisible, et cependant elle engloutit, en ses remous invisibles, la barque du téméraire pêcheur!... Malheur à celui dont l'avenir repose entre les mains de M. Protée. Autant bâtir un palais sur les sables mouvants du désert. Ce n'est pas que M. Protée soit méchant ou dénué d'intelligence. Il connaît son métier comme pas un, il est artiste, il a l'instinct de la mise en scène et de la décoration... Mais le Seigneur, en lui accordant ces dons, lui a dit : « Tu seras directeur de théâtre et tu n'aimeras que les pièces à spectacle. » Et cette triste prophétie s'est réalisée. M. Protée, dans une œuvre dramatique, ne voit que la pompe

du décor et le luxe du costume. Parlez-lui de Shakespeare. Il adore Shakespeare, il s'extasie sur *Hamlet*; *Othello* lui arrache des pleurs, et *le More de Venise* le plonge dans des ravissements infinis. Mais, n'en doutez pas, tandis qu'il vous vante la beauté de ces ouvrages et le génie de leur auteur, son imagination inquiète songe déjà à renouveler la *terrasse d'Elseneur* et entrevoit, comme en un rêve, le panorama de Venise au xve siècle, et la riche architecture du lit où expirera l'infortunée Desdémone... Les comédies de Molière lui plaisent par leurs intermèdes et par leurs ballets. Il met la *Cérémonie* bien au-dessus du *Malade imaginaire*, et peut-être en son for intérieur préfère-t-il *la Princesse d'Elide* au *Misanthrope*... Les jeunes auteurs flattent ses manies. Ils lui apportent des scénarios extravagants mais fort colorés, qui évoquent le mirage des civilisations exotiques. L'un se déroule aux Indes (Ceylan, les pêcheurs de perles, les ruines d'Angkor, les jungles, les tigres, les fakirs, les brahmines... quel rêve!); l'autre évolue au Japon (le mikado, les mousmés, l'eau-de-vie de riz, les chrysanthèmes, ô Pierre Loti!); un troisième ne craint pas d'affronter les *brousses* du Sénégal; un quatrième s'installe au fond de la mer; un cinquième, qui a pénétré les arcanes de la vieille Égypte, promène le bœuf Apis autour de la pyramide de Chéops... M. Protée lit ces manuscrits, les juge excellents, les met dans sa poche... et n'y pense plus. Le dramaturge, heureux de voir sa pièce reçue, serre avec

effusion les mains de M. Protée... Il attend avec confiance... Les jours, les semaines, les mois s'écoulent, il attend toujours... Parfois la patience lui échappe... Mais M. Protée le rassure d'un regard affectueux, d'un geste bienveillant... « Je songe à vous, cher ami... » Nouvelle étape, nouveau martyre du postulant et nouvel accès d'irritation. Cette fois il exige une promesse positive, un engagement formel. Il guette M. Protée, il le happe au passage. M. Protée sent qu'on va le mettre au pied du mur. Il fait face au danger; sa voix, d'ordinaire pateline, devient dure et brève. Il n'attend pas qu'on l'interroge; il prend les devants...

— Qu'avez-vous à me dire?

— Il s'agit de ma pièce..., balbutie l'auteur décontenancé. Je voudrais savoir...

— Savoir quoi?

— Si ma pièce.....

— Votre pièce, votre pièce!... L'ai-je reçue, votre pièce?

— Oui... sans doute!...

— Eh bien! que demandez-vous de plus?

Et, sur cette belle parole, M. Protée pivote et disparaît, frétillant et souple comme une anguille... Louvoyant ainsi parmi les écueils, M. Protée mène sa barque, l'échouant tour à tour et la relevant d'un coup d'épaule. On le croit mort, il ressuscite; on le croit perdu corps et biens, il se retrouve à la côte avec les débris de sa cargaison. Et, juste au moment

où son navire a sombré, il rencontre un généreux capitaine qui le reçoit à son bord... Décidément, M. Protée est né sous une heureuse étoile. La Fortune lui veut du bien et une Fée le protège!...

LE NABAB

... Là-bas, à l'autre bout de Paris!... Une bonbonnière de petit théâtre!... La bonbonnière est un peu crasseuse, elle suinte l'humidité, elle exhale des relents douteux; mais on s'y amuse. On y vient voir des pièces gaies, jouées par de bons acteurs et par de très jolies filles. Sur ce chapitre on peut s'en rapporter au Nabab, il s'y connaît. Pas moyen de le tromper sur la qualité de la marchandise. Il ne suffit pas qu'une jolie fille lui dise : « Monsieur le Nabab, je suis une jolie fille. » Il la regarde d'un œil soupçonneux, il l'emmène dans son petit cabinet directorial, et il lui pose des questions minutieuses, aussi méticuleux qu'un juge d'instruction (quoique moins sévère). La pauvre enfant, toute tremblante, répond d'une voix entrecoupée à ses pressantes interrogations!... Et ce n'est qu'au bout d'une heure (parfois un peu plus, parfois un peu moins) que le Nabab, complètement édifié sur le talent, l'état social, l'expérience et la direction de la jeune comédienne, lui accorde la faveur de gagner cent francs par mois (frais de toilette compris) et de créer un petit rôle dans

la prochaine pièce de Gandillot. Vous pourriez supposer que le Nabab est un homme maigre et fatigué. Au contraire, il est gros, jovial, prospère : son ventre s'arrondit avec sa fortune. Cet homme est heureux de vivre; il est satisfait de lui-même; je ne veux pas dire qu'il soit particulièrement orgueilleux ou atteint du délire des grandeurs. Non; il est content d'avoir réussi en ses entreprises et, parti de très bas et de très loin, d'être arrivé à conquérir une place dans le monde des théâtres. Il économise, il capitalise, il achète de la rente, il a pignon sur rue, il possédera plus tard un château. Ce Sardanapale est un excellent administrateur, il réalise la quintessence de l'économie et, s'il sacrifie souvent à la bagatelle, c'est avec méthode, prudence et circonspection. Il s'amuse en bon père de famille... Rendons justice au Nabab : il déploie une rare activité et, bien qu'il nourrisse une prédilection légitime pour le répertoire de Labiche, il ne repousse pas de parti pris les nouveaux venus; il ne les fait pas languir. Dès qu'un ouvrage lui plaît, il l'accepte; dès que l'ouvrage est reçu, il le monte. Et il laisse à l'auteur le soin de diriger les études de sa pièce; il ne lui impose pas des tripatouillages et ne lui souffle pas des mots d'esprit. L'auteur s'arrange à sa guise; il est chez lui, il a licence de tout commander, hormis des décors trop riches et des accessoires trop onéreux... Vous jugez de sa joie... Trôner seul à l'avant-scène, ne pas sentir, près de soi, un impresario maussade et tâtillon, qui

vous larde d'observations malveillantes... Quelquefois, au milieu d'une répétition, la porte du balcon s'ouvre avec fracas. Le Nabab surgit, en manches de chemise, en gilet déboutonné, beau comme un dieu marin sortant de l'onde; il rugit, vocifère, interpelle violemment le machiniste ou le régisseur et disparaît... Et si vous lui demandez les causes de cette fantastique intervention : « Ne suis-je pas le maître? Ne dois-je pas faire sentir mon autorité? » Il rit, mais regardez-le : sa lèvre en se soulevant montre des dents aiguisées, son œil demeure grave. Sous la feinte bonhomie de ce directeur boulevardier se cache l'âpre ténacité d'un homme de Bourse, la ruse d'un avoué franc-comtois...

M. PRUDHOMME

... Le parfait notaire... Visage rasé de frais, cheveux grisonnants, amples faux cols, cravate noire, vêtements sombres... Idées saines, respect des traditions, triomphe de la morale bourgeoise... Sera maire, s'il ne l'est déjà, d'une commune suburbaine et adressera à la rosière une attendrissante allocution... En attendant, il cherche de tous côtés des pièces grivoises qui attirent la foule en son tout petit théâtre (il faut bien, n'est-ce pas, gagner sa pauvre existence!). Et, tout en condamnant les fâcheuses tendances du goût moderne, M. Prudhomme, qui a la prétention de

marcher avec son siècle, donne des conseils aux jeunes vaudevillistes. Il a suivi les représentations du Théâtre-Libre qui l'ont blessé dans sa conscience de Français et de lettré: mais il a cru remarquer que le public prenait quelque plaisir à cet étalage de pessimisme. Il en a judicieusement conclu que les comédies légères devaient, pour suivre la mode, changer de ton et se nuancer de mélancolie. Il a mandé soudain un de ses fournisseurs habituels. Et entre eux s'est engagé ce curieux dialogue :

— Avez-vous une pièce?

— Oui...

— Est-elle triste ou gaie?

— Elle est gaie!

— Tant pis!

— Comment! tant pis!... Vous changez de genre? Vous voulez un drame?

— Nullement, je désire un vaudeville!

— Un vaudeville triste??...

M. Prudhomme sourit et dans son sourire passe une ombre de dédain pour la faible intelligence de son interlocuteur.

— Je vais vous expliquer mon idée, dit-il en caressant négligemment le cordon de son binocle... Il me faudrait une pièce gaie, très gaie, extrêmement gaie, avec, *sur le coup de dix heures*, une NOTE AMÈRE?... Avez-vous compris?...

Le malheureux auteur ne comprit que trop, il réalisa le rêve de M. Prudhomme, il introduisit la *note*

amère en son prochain vaudeville. Et de cette chimérique combinaison résulta une épouvantable catastrophe... L'ouvrage dut être remisé après la seconde représentation. Cependant M. Prudhomme n'est pas guéri de sa turlutaine. Il continue de chercher la *note amère*. Et, peut-être, quand il prendra sa retraite, consacrera-t-il ses loisirs à écrire le chef-d'œuvre, suave amalgame de rires et de pleurs, qui doit ouvrir un nouveau filon aux dramaturges de l'avenir...

M. TAMBOUR

... Il a un pied dans tous les théâtres. Il vole de scène en scène, comme l'abeille de fleur en fleur. Mais cette abeille est un gros frelon bourdonnant. On le voit accourir à l'heure de la faillite, quand le directeur aux abois a besoin, pour amuser ses créanciers, d'une ingénieuse combinaison. M. Tambour est l'homme de ces situations désespérées; il a dans son sac de Scapin des tours infaillibles. Cela finit parfois par des coups de bâton. Mais bah! M. Tambour en a vu bien d'autres. Il se secoue l'échine et n'y pense plus. Une fois maître de la place, il s'empresse de réduire les frais généraux. Nul ne s'entend comme lui à rogner les appointements, à multiplier les amendes, à simplifier la figuration. Mille légendes courent à Paris sur son avarice mons-

trueuse. On raconte que M. Tambour, jouant une pièce dont le troisième acte se déroulait au milieu d'un bal, remplaça, au bout de la dixième représentation, l'orchestre par un piano, puis le piano par un accordéon, puis l'accordéon par un orgue de Barbarie dont il tournait lui-même la manivelle. On raconte qu'ayant à faire doubler au pied levé une de ses pensionnaires tombée malade, il força la concierge du théâtre à monter sur les planches et à mimer le rôle. Et c'était un rôle de mariée! Et la concierge avait cinquante ans sonnés! Je n'en finirais pas, si je voulais tout dire : et l'histoire du riche salon (l'action se passant dans le grand monde) insensiblement appauvri, dégarni, dépouillé de ses beaux meubles, la laine se substituant à la soie, le reps au satin, les chaises de paille aux chaises Louis XIII; et l'aventure du jeune ténor qui ne voulut pas résilier son engagement, et tant d'autres anecdotes piquantes et suggestives... M. Tambour supporte d'une âme constante ces légers désagréments; il brave le ridicule, on croirait presque qu'il s'en honore, tant son regard est assuré et sa démarche tranquille. Finira dans la peau d'un brocanteur, d'un marchand d'habits ou d'un entrepreneur de tournées...

QUELQUES FANTAISISTES

DEUX CANDIDATS A L'ACADÉMIE

I. — M. ADRIEN BLANDIGNIÈRES

Le jour solennel est arrivé... Tous les candidats, en files pressées, ont frappé à la porte des immortels et gravi le douloureux calvaire des visites obligées. Ils ont affronté la politesse de MM. les Ducs, la rudesse de MM. les Professeurs, et le sourire plus cruel encore de M. Jules Simon. Parmi ces candidats, deux ou trois sont illustres, quelques autres jouissent d'une honnête renommée.

Un seul est tout à fait inconnu du public parisien. Nous savons seulement qu'il est natif de Toulouse, qu'il exerce la profession de poète et qu'il se nomme Adrien Blandignières. Mais quels peuvent être l'état civil, la physionomie, l'âge, le talent et les œuvres de ce mystérieux compétiteur? C'est ce qu'il s'agissait d'élucider.

Je me suis mis en campagne... J'ai interrogé les

bibliophiles, fouillé dans les boîtes des bouquinistes, remué la poudre des archives nationales, et, après de longs et laborieux efforts, j'ai réussi à mettre la main sur deux volumes signés d'Adrien Blandignières. L'un, intitulé *la Sœur de charité*, date de 1885; le second, plus récent, porte ce titre :

MES FINES PERLES

(Œuvres choisies).

Enfin! j'allais donc savoir!... J'ai tourné fiévreusement la première page, et la tête de M. Adrien Blandignières m'est apparue. Elle n'est pas banale, je vous assure. L'œil de M. Blandignières est noyé de mélancolie, son front est puissant. Sa lèvre dédaigneuse est ombragée d'une moustache au pli conquérant. Cet homme doit exercer un redoutable empire sur les Toulousaines sentimentales...

Au recto, se trouvent mentionnés les titres, grades et dignités du poète. Et vous allez voir s'ils sont ronflants.

M. Adrien Blandignières a l'honneur d'être :

1° *Membre du félibrige*;

2° *Membre de la Société académique franco-hispano-portugaise de Toulouse*;

3° *Lauréat de l'Académie Jasmin*;

4° *Délégué de la Pomme à cidre de Paris*;

5° *Membre associé des Jeux floraux de Marseille*;

6° *Mentionné à l'Académie des Jeux floraux de Toulouse*;

7° *Patron de Clémence Isaure*... etc., etc.

Je comprends que l'âme de M. Blandignières soit ambitieuse, et qu'il ait soif d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne déjà si brillante. N'être qu'un simple « délégué de la Pomme à Cidre » et devenir le confrère de Paul Bourget : quel rêve pour un fils du Capitole!...

Mais l'ambition, si légitime soit-elle, ne suffit pas à forcer les portes de l'Académie française. Encore faut-il posséder un bagage littéraire. L'instant est venu de lire les vers du glorieux « patron de Clémence Isaure » et d'examiner ses *fines perles*. A l'œuvre donc! Armons-nous de courage, et montons à l'assaut de ce volume! Et si, chemin faisant, nous y trouvons quelques longs poèmes, dignes d'estime, ou même quelques sonnets sans défauts, nous nous ferons un devoir et un plaisir de les signaler à l'admiration des foules...

Tout d'abord, M. Blandignières s'empresse de nous fournir, dans la langue des dieux, certains renseignements biographiques. Il nous apprend qu'il a l'avantage de résider à Toulouse, dans la rue du *Chant-des-Merles* :

C'est au séjour du Chant-des-Merles.
Où je demeure avec ma sœur,
Que j'ai trié ces fines perles
Pour les offrir à votre cœur.

Nous sommes tout émus de ce gracieux hommage; mais notre curiosité n'est point satisfaite. Nous voulons pénétrer plus avant dans l'intimité de l'auteur, connaître sa vie, son passé, compatir à ses regrets, nous associer à ses espérances. Cet autre quatrain va nous dévoiler le fond de son âme :

> Un poète visible à toute heure du jour,
> Bénissant le Sénat qui vota le divorce,
> Désire sur-le-champ accorder son amour
> A la rare beauté qui lui tendra l'amorce.

Eh! quoi! Ce pauvre M. Blandignières!... Lui aussi, il a connu les déceptions conjugales! Il a été trahi dans ses affections! Mon Dieu! que les femmes sont perfides! Mais M. Blandignières n'est pas homme à se laisser abattre par la destinée, il lutte, il réagit; il ne demande qu'à oublier l'infidèle, il brûle du désir de se consoler, et il est prêt, *sur-le-champ* (entendez-vous, mesdames!), à vous offrir son cœur et sa main. On nous l'avait toujours dit : les Toulousains sont impétueux. Ils ne s'amusent point aux bagatelles, et mènent tambour battant les affaires amoureuses...

Ne croyez pas, cependant, que M. Adrien Blandignières s'attarde, comme Coppée ou Sully-Prudhomme, aux questions de sentiment. Sa Muse est plus héroïque. Elle chante la gloire de la France; elle flétrit nos ennemis séculaires, elle exalte la vaillance de nos alliés, le courage et l'habileté de nos généraux... M. Blandignières a lu dans les feuilles, l'éloge

du gouverneur de Paris, l'honorable général Saussier. Aussitôt, il saisit sa lyre et en tire ces accents :

Général, tes succès dans les grandes manœuvres
Font prévoir tes exploits dans tes prochaines œuvres!...

Et son enthousiasme croissant toujours, son imagination s'échauffant, l'inspiration l'emportant au delà des nues, il s'adresse, non plus à nos soldats, non plus aux soldats russes, mais au Tzar lui-même, au Grand Empereur Alexandre III :

O toi dont le seul nom fait tressaillir l'Europe
Et fait courber le front de tous les Allemands,
Mets le comble à nos vœux par ton cœur philanthrope,
Fais-nous rendre l'Alsace et Lorraine, nos champs.

(A la bonne heure! M. Blandignières exprime clairement sa pensée. L'empereur Alexandre III saura maintenant ce que nous exigeons de lui.)

Ton regard amical change notre horoscope,
Il peut nous préserver des malheurs les plus grands.
Je crois être à la fois ton serviteur et pope
En publiant partout les bienfaits que tu rends.

(Je n'aime pas beaucoup *ton serviteur et pope...* Mais qu'est-ce qu'une gaucherie auprès de tant de beautés!)

La grandeur de ton âme a rajeuni la France
Et nous ouvre soudain une ère d'espérance,
De fortune, de gloire et de prospérité.

Elle est notre unité redoutable et suprême;
Elle impose la paix à la triplice même.
O Tzar! à toi nos cœurs et l'immortalité!

Si je n'avais peur d'être pédant, je dirais à M. Blandignières que, depuis *la Fille du régiment*, les poètes n'osent plus faire rimer le mot *France* avec le mot *espérance*; que cette *grandeur d'âme du tzar* qui est *notre unité redoutable et suprême*, me paraît difficile à concevoir... Ce seraient là des arguments bien mesquins, auxquels M. Blandignières ne répondrait que par le mépris... Aussi vaut-il mieux que je me taise...

Vous le voyez, M. Blandignières n'est point le premier venu. C'est un bon patriote, un Français de la vieille roche, et j'éprouve une réelle tristesse en songeant qu'aucun des Quarante ne daignera peut-être lui donner sa voix...

Aucun!... J'exagère!... M. Blandignières peut compter sur un suffrage : celui de M. Jules Claretie. En effet, au moment où je vais fermer le petit volume, le sonnet suivant me saute aux yeux :

A JULES CLARETIE

Tes immenses succès dans le monde des lettres
Dépasseront toujours comme point colossal
De tous les immortels et des célèbres maîtres
Le talent, le génie et le haut piédestal.

(Quel lyrisme, messeigneurs!)

Parce que tu naquis pour aimer tous les êtres,
Et que ton âme grande et ton cœur amical
N'ont du vulgaire humain, depuis la tête aux guêtres,
Rien de ce qui le rend jaloux, traître et fatal,

(Comment le poète a-t-il pu savoir que M. Jules Claretie portait des guêtres?)

Domine, comme un Dieu, sur la terre de France;
Je viens avec toi, frère, apporter l'espérance
Autour de l'Océan de ce monde agité.

Nos vœux s'accompliront, oui, j'en ai l'assurance,
Car nous sommes ceux-là qui changent l'arrogance
Et l'âme des méchants envers l'humanité

Si l'éminent administrateur de la Comédie-Française n'est pas le dernier des ingrats, il déposera dans l'urne le nom du suave écrivain qui rima les *fines perles*!...

II. — M. OLIVIER LE ROY DE KÉRANIOU

« M. Le Roy de Kéraniou se présente à l'Académie française. » Telle est la nouvelle qui paraît dans les journaux, dès que se produit une vacance. Quel est ce candidat? Quelle profession exerce-t-il? Est-ce un homme de lettres, un romancier, un auteur dramatique, un savant, un géographe? Puisqu'il se présente à l'Académie, il a dû publier des livres... Quels livres a-t-il écrits?

Certains renseignements recueillis, une longue visite à la Bibliothèque, des fouilles consciencieuses pratiquées au département des imprimés, vont me permettre d'élucider ce mystère.

M. Olivier Le Roy de Kéraniou est né en 1828; il

est entré dans la marine, il a conquis le grade de capitaine au long cours; dans l'intervalle de ses traversées, il a donné l'essor à quelques ouvrages parmi lesquels je citerai les suivants :

Les *Potins*, poème dédié aux enfants d'Adam (1842);

L'*Avenir du commerce et des ports français* (1857);

L'*Avenir de l'administration des postes en France et en Espagne* (1863);

La *Libération du territoire* (1872);

De la défense de Brest et de ses abords (1873).

Cet opuscule est le dernier que mentionne le *Journal de la librairie*. Depuis 1873, M. de Kéraniou n'a pas, au point de vue littéraire, donné signe de vie; c'est après un silence de vingt ans passés, qu'il sollicite un fauteuil à l'Académie.

Ce silence est un peu long... N'importe!... M. Le Roy de Kéraniou n'en a pas moins publié un ouvrage en vers et plusieurs en prose; nous devons donc le considérer comme un prosateur et comme un poète. C'est sous ce double aspect que je vais me permettre de l'envisager.

« Les *Potins*, poème dédié aux enfants d'Adam. » J'ai lu avec beaucoup de curiosité cet opuscule, que j'ai eu mille peines à me procurer. Il se compose d'environ cent cinquante vers, où les « faiseuses » et les « faiseurs » de potins sont énergiquement flétris. M. de Kéraniou n'aime point les potins; peut-être déjà, à cette epoque lointaine, avait-il eu à s'en

plaindre; en tout cas, sa muse fulmine; elle invoque Melpomène dans un exorde majestueux :

Saisis ta lyre d'or, céleste Melpomène,
Soutiens mes faibles pas dans l'immortelle arène,
Viens embraser mes sens par tes accords divins,
Je m'apprête, en ce jour, à chanter... les *potins*...

A cet endroit, l'auteur introduit une parenthèse...

Les *potins*? Quel est ce mot barbare, et que veut-il dire? Il ne figure pas au dictionnaire de l'Académie; mais notre poète n'est pas embarrassé pour si peu, et il nous donne du *potin* cette ingénieuse définition :

De l'illustre *cancan*, le *potin* est le frère.

Maintenant que le mot est expliqué, il ne reste plus qu'à énumérer les idées qu'il représente. C'est à quoi s'attache M. de Kéraniou, et vous allez voir que ses exemples sont aussi variés que bien choisis. Il nous montre d'abord un quidam, arrivant dans une petite ville, suivi de sa nombreuse famille.

On ignore son nom, son lieu d'origine; il vit dans la retraite. Aussitôt les calomnies de courir, les bruits les plus contradictoires de circuler :

Si j'en crois ce grand efflanqué
Qui partout me suit à la piste,
C'est un parfait *bonapartiste*,
Mais papa donne pour certain
Que c'est un franc *républicain*;
Et mon oncle le médecin
Soutient qu'il est *orléaniste*...
Moi, je réponds qu'il est *carliste*...

Autre exemple de potin : la jeune Laure dépérit ; on l'emmène à la campagne, elle passe deux mois dans une ferme isolée. Là, grâce au bon air et au laitage, sa santé renaît :

La joie en ses regards pétille,
En son front le bonheur est peint.
Près d'elle l'Amitié s'empresse
Et verse des pleurs de tendresse.
Mais la Malignité sourit...

Pourquoi sourit-elle? Vous le devinez... Elle insinue que la jeune fille avait un douloureux secret à cacher, et qu'elle n'est venue se réfugier au milieu des champs que pour dissimuler à tous les yeux le fruit de sa faute. Oh! la médisance, l'infâme et stupide calomnie!... M. de Kéraniou est positivement indigné; s'il n'écoutait que sa colère, il briserait sa plume, mais non!... il accomplit une tâche vengeresse; il la poursuivra jusqu'au bout.

— Ai-je tout dit sur les *potins*?... demande-t-il avec amertume... Hélas! la matière n'est que trop riche; elle n'est pas près d'être épuisée, et le poète passe en revue toute la gent potinière. Voici d'abord :

. . . . . Ces bonnes âmes
Qui toujours, dans le droit sentier,
Au beau titre de saintes femmes
Joignent celui de *fines lames* (??)
Et sont la terreur du quartier.

Voici, d'autre part,

. . . . . Ces colombes timorées,
Ces citadelles de vertu
Qui vous damnent pour *un fétu*.

Ici, le bon M. Le Roy de Kéraniou s'attendrit; une pensée charitable lui vient sous la plume. Les diseurs de potins sont parfois inconscients, songent-ils. Ce sont de braves gens égarés, mais bien dangereux. Et il enferme cette profonde pensée dans le distique suivant :

Souvent, hélas! d'affreux malheurs
Ces braves gens sont les auteurs!...

Je viens de vous montrer le poète. Je passe au prosateur.

En 1872, M. Le Roy de Kéraniou, qui n'avait publié jusqu'alors que de savants travaux sur le port de Brest, donna le jour à une petite plaquette modestement intitulée : la *Libération du territoire*. Ce titre ne vous dit rien de particulier. Moi-même, hier, j'ai ouvert sans défiance cette vieille brochure. Mais à peine avais-je commencé de la parcourir que j'ai poussé un cri de surprise. Cet opuscule, aujourd'hui oublié, contient l'exposé d'un projet colossal, à côté duquel les conceptions de M. de Lesseps paraissent des jeux d'enfant.

Voici la chose en deux mots :

M. de Kéraniou (songez que nous sommes en 1872, au lendemain de la guerre, et que les Prussiens n'ont pas encore quitté nos départements), M. de Kéraniou blâme sévèrement et juge ridicule le concours des dons nationaux, qui, de toute part, sont offerts pour payer l'indemnité de guerre et libérer nos provinces.

Il a une autre idée, bien plus pratique à ses yeux. Il propose, pour se procurer les cinq milliards, de constituer une *société anonyme*. Et quel sera l'objet de cette société? C'est là que l'imagination de M. de Kéraniou nous ouvre des horizons infinis... La société aura pour but (je copie textuellement) :

« De construire, entre l'Atlantique et la mer Noire (à l'aide de prises d'eau intelligemment pratiquées dans les lacs de Suisse, et dirigées à travers la France, l'Autriche et la Russie), un canal de *cinquante à soixante mètres* de large, sur six ou sept mètres de profondeur; de *creuser à la même profondeur* et de *souder* audit canal tous les cours d'eau importants d'Europe; et de transformer ainsi les lacs de la Suisse en *véritables rades* ou mers intérieures accessibles aux plus puissantes flottes qui aient encore sillonné les océans... »

(Vous voyez que, si l'on eût écouté M. de Kéraniou, le fameux « amiral suisse », d'exhilarante mémoire, eût cessé d'être un personnage de vaudeville!... Mais je poursuis) :

« La société aura pour but de faire de Lyon, Paris, Bâle, Genève, Berne, Prague, Vienne, Bucarest, des ports de premier ordre, en communication directe avec l'Atlantique, la Manche, la Méditerranée et la mer Noire. »

Qu'en dites-vous? Vous reculez, effrayés, devant ce programme!... M. Le Roy de Kéraniou n'est pas aussi timoré. Il envisage avec tranquillité cette entreprise

sans précédent dans l'histoire; il se charge de la réaliser promptement, et il ajoute avec une adorable candeur :

« Si, pour le moment, nous n'étendons pas le cercle d'action de la compagnie au delà des frontières d'Europe, tout esprit *qui sait s'élever comprendra* que c'est pour n'être pas taxé d'exagération. »

Tartarin n'eût pas mieux dit...

Donc, M. de Kéraniou voit déjà dans sa pensée s'allonger le grand canal. Il partira de l'embouchure de la Charente et se dirigera sur Vienne *en s'écartant le moins possible de la ligne droite*. De Vienne, il « coupera *tous les affluents du Danube* » et ira déboucher dans la mer Noire.

Et, saisi d'un transport d'enthousiasme, l'auteur du projet s'écrie :

« Ne sera-ce pas vraiment beau, alors, de voir des milliers de navires *de toutes les nations et dimensions*, circuler au milieu de nos champs et de nos prairies comme à la mer et répandre sur leur passage toutes les richesses de la terre? »

Or, pour exécuter ce vaste dessein, que faut-il? Environ cinq milliards. M. de Kéraniou propose de diviser ce capital en *cinquante millions d'actions* de cent francs chacune, qui, naturellement, se placeront comme du pain dans tous les pays d'Europe.

Sur les cinq milliards ainsi obtenus, trois milliards seront déposés dans les caisses de l'État qui s'en ser-

vira pour libérer le territoire, et qui versera à la Société une rente annuelle de deux cents millions. Les deux autres milliards seront consacrés à pousser « avec une rapidité qui *tiendra de la vapeur et de l'électricité* (*sic*) » l'exécution des travaux. Ces travaux dureront trente ans environ. M. de Kéraniou estime qu'en les commençant tout de suite ils pourront être achevés vers 1902, et que à cette époque bienheureuse, tous les fleuves d'Europe viendront verser leurs ondes dans le grand canal, et que tous les riverains de ces fleuves auront trempé leurs lèvres « aux milliards de la compagnie. »

Je vous ai résumé, dans ses grandes lignes, le projet colossal de ce candidat à l'Académie. Et ne croyez pas que ce projet fut improvisé, imaginé en 1872 dans une heure de fièvre patriotique. L'auteur l'avait longuement mûri. Il y songeait, nous dit-il lui-même, depuis trente-deux ans. Lorsqu'il parcourait les mers sur son navire, il passait des nuits entières à rêver, les yeux levés vers les astres d'or... Il était inquiet, agité, il sentait confusément qu'un vaste dessein germait en lui. Cependant les années passaient, M. de Kéraniou commençait à vieillir, ses cheveux grisonnaient, il se croyait arrivé au terme de sa carrière, lorsqu'un jour (je lui laisse la parole) :

« C'était au commencement de mai 1868, je me sentis, « comme par un effet électrique », rattaché à la vie. L'idée du grand canal venait de m'apparaître ! »

Pauvre idéologue! Quel sort mélancolique a été le sien! Concevoir, après trente-deux ans d'attente, un aussi vaste projet et attendre encore vingt-cinq ans sans pouvoir l'exécuter... Je le plains de tout mon cœur!... Si l'Académie était clémente, elle offrirait, en guise de consolation, un fauteuil à ce rêveur. Mais j'ai peur qu'elle ne demeure insensible à ses ardentes prières.

Et puis, je suis forcé de l'avouer, quoi qu'il m'en coûte, si M. Le Roy de Kéraniou est un penseur d'immense envergure, ce n'est malheureusement qu'un poète et qu'un prosateur de second ordre. Son style est émaillé de locutions et de phrases bizarres dans le goût de celles-ci :

« Trop délicat est l'épiderme allemand pour résister longtemps au souffle du mistral et de ces brises du large qui pénètrent dans les chairs, *comme avec les dents.*

« Notre territoire sera devenu la véritable *plaque tournante* de l'humanité.

« Le génie qui s'engage dans la voie de l'erreur, comme la sève qui se répand dans les branches, *tombe bientôt en feuilles.* »

Tout cela constitue un mince bagage académique; je crains que l'œuvre génial de M. de Kéraniou ne paraisse insuffisant. Il lui restera la consolation d'avoir conçu un grand rêve, que peut-être l'avenir réalisera, et qui, en tout cas, pourra suggérer à Jules Verne un merveilleux sujet de roman.

L'AMATEUR DE STATISTIQUE

Lorsque vous aurez un instant à perdre, entrez à la bibliothèque, franchissez le seuil de la salle de travail... Vous apercevrez, non loin de la porte, enfoui sous un monceau de livres et de paperasses, un singulier personnage. C'est un vieillard, aux cheveux blancs comme neige, qui, chaque matin, arrive à la même heure, s'assied à la même place et noircit sans s'interrompre de minuscules feuillets de papier. Son abord est farouche. Essayez-vous de l'approcher, de glisser vers lui un regard indiscret, il lève brusquement la tête et vous montre deux prunelles dilatées par la fureur... Comment suis-je arrivé à adoucir ce cerbère? Ne me le demandez pas. Sachez seulement qu'il a daigné me prendre pour confident. Il m'a avoué qu'il n'avait jamais connu qu'une passion : la statistique; qu'à cette passion dévorante il avait tout sacrifié, sa famille, son bonheur domestique, ses relations sociales, sa fortune...

— Je possède des trésors inestimables, me dit-il, et je vous invite à les venir voir...

Vous pensez si je fus exact au rendez-vous. Après avoir grimpé six étages, j'arrivai dans le grenier où m'attendait mon nouvel ami. Autour de lui, le long des murs étaient rivés d'innombrables casiers d'ébène, fort proprement établis. Chaque casier portait, sculptés en relief, de mystérieux hiéroglyphes.

— Voilà mes richesses, murmura le vieillard d'un ton craintif (comme s'il regrettait d'avoir introduit un profane dans son sanctuaire). Tout ce que la science humaine peut connaître se trouve ici résumé, et condensé et fixé sur ces tablettes. Je suis en état de vous fournir à l'instant tel renseignement qu'il vous plaira de me demander sur n'importe quel sujet, histoire, beaux-arts, littérature, mathématique, astronomie, magie, cabale, jeux d'esprits et bouts-rimés... Voulez-vous en faire l'expérience? Désignez-moi du doigt un casier, le premier venu... Celui-ci? Le troisième, à droite!

Mon bizarre interlocuteur tire à lui la boîte d'ébène et en extrait une centaine de feuilles couvertes de pattes de mouches :

— Vous êtes tombé sur la statistique de l'or, une des plus curieuses. Soupçonnez-vous (il prit un air fin) quelle quantité d'or emploient les dentistes américains pour aurifier les dents de leurs compatriotes? Le métal utilisé à ce service s'est élevé pour l'année 1890 à 802 kilogrammes. Cela représente une

somme d'environ 2 500 000 francs qui se trouvera enterrée après la mort des Yankees avec leurs mâchoires. En supposant que cette consommation dure trois siècles, les cimetières des États-Unis recéleront une valeur de 750 millions de francs, équivalente à celle de l'or monnayé qui circule actuellement dans ce pays. Ce seront là pour nos petits-fils de riches et sinistres placers.... Savez-vous encore, ajouta-t-il, que la fortune des Gordon Bennett ne suffirait pas à nourrir pendant douze ans la race d'une truie qui aurait eu, d'une portée, six petits cochons mâles et quatre femelles, en supposant que ces femelles eussent chacune la première année un nombre égal de petits?

Et comme j'ouvrais des yeux étonnés...

— Sans doute, reprit-il en souriant. Si aucun de ces cochons ne mourait, ils seraient, après douze ans révolus, au nombre de 35 551 230... Or, en comptant seulement par an cinq francs de nourriture pour chaque animal, ce qui est fort modéré, il faudrait dépenser pour leur entretien annuel la somme énorme de 165 970 150 francs... Mais passons à des sujets moins frivoles.

Il ouvrit un autre carton.

— Je vous présente la statistique des guerres et du sang versé depuis le commencement du monde. Le total est effrayant. En estimant à 19 millions d'hommes pour le dernier siècle et à 1200 millions pour trente siècles le nombre des victimes de la

guerre, rien que dans les contrées civilisées, le sang de ces victimes cuberait 18 millions de mètres cubes et atteindrait le poids de 18 milliards 900 millions de kilogrammes. Chaque heure de l'histoire de ces trente siècles aurait donc vu couler 680 litres de sang pour teindre la « pourpre royale des tyrans ». Enfin, et voici le bouquet : si les squelettes de ces 1200 millions de victimes étaient dressés et mis bout à bout, ils atteindraient la lune, la traverseraient, et continuant leur ascension, s'élèveraient quatre fois plus haut encore dans les espaces sidéraux... Vous doutiez-vous de ces choses?

Je dus convenir qu'un tel résultat confondait l'imagination la plus hardie.

Encouragé par mes témoignages d'admiration, mon hôte poursuivit sa promenade. Pendant une heure, il jongla avec les chiffres... Et quels chiffres! Il me fit des révélations de la plus haute importance. Il m'apprit que les pleurs versés par les femmes étaient quarante-neuf fois plus abondants que ceux versés par les hommes; que ces larmes, recueillies pendant dix mille ans et employées à faire mouvoir la roue d'un moulin, permettraient de moudre assez de grains pour nourrir la France pendant quatre ans, huit mois et sept jours. Il m'apprit aussi que les plus petits pieds de femmes se trouvent en deçà de la Provence et les plus grands dans le Lyonnais; que l'estomac d'un homme âgé de soixante-dix ans a tout juste absorbé vingt wagons de nourriture, soit quatre

tonnes par wagon, soit 80 000 kilogrammes. Il m'affirma que sur cent spectateurs assis dans une salle de théâtre, on en découvre en moyenne dix-sept de chauves, douze qui louchent ou qui portent monocle et sept qui mâchent leurs cannes; que sur les soixante-quatre qui restent, seize ont l'habitude de se passer la main dans les cheveux, et autant de se fourrer les doigts dans le nez; et que les trente-deux derniers sont plus ou moins tourmentés de tics nerveux... Il me fournit la preuve que sur cent Français douze seulement portent la barbe, tandis que la proportion des hommes barbus est de 36 0/0 pour les Espagnols, de 29 pour les Russes, de 21 pour les Autrichiens, de 80 pour les Italiens et de 7 pour les Anglais...

Que vous dirai-je? Quand je quittai mon vieil astrologue, j'étais étourdi, grisé, anéanti, mon crâne bouillait; je marchais comme en un rêve. Je fis cent pas dans la rue en m'appuyant aux murailles pour ne pas tomber, et je m'aperçus, ô terreur! que je commençais à retenir machinalement le numéro des fiacres qui passaient sur la chaussée... Je devenais statisticien par esprit d'imitation!...

Je me guéris de cette manie naissante. Et peut-être eus-je tort de m'en guérir. Il est si doux d'avoir une marotte qui vous est un perpétuel et salutaire délassement! Les fureteurs de bibliothèques ressemblent à Christophe Colomb, ils poursuivent obstinément la découverte de l'Amérique, c'est-à-dire l'exhumation

de quelque manuscrit rarissime, de quelque livre oublié. Et si, par hasard, leurs recherches aboutissent, leur âme est agitée du même frisson qui parcourut le cœur du Génois, quand, après trois jours d'angoisse, il aperçut la terre nouvelle!.....

TABLE DES MATIÈRES

LES LETTRES

Les débuts littéraires de Henri Meilhac..... 3
Le jubilé de Sarcey..... 13
Un amateur de vieux livres..... 21
La première idylle de Jules Lemaître..... 31
Jules Lemaître conseiller municipal..... 41
Alphonse Daudet aux champs..... 47
Comment on devient journaliste (H. Pessard)..... 57
Le dernier boulevardier (Aurélien Scholl)..... 69
Auguste Vacquerie et Victor Hugo..... 79
Le poète millionnaire (Jacques Normand)..... 87
La maison de Renan..... 95
Bouchor poète et végétarien..... 105
Le père de Théodore Barrière..... 115
Le journal d'Edmond About..... 125
Les moliériste et le *Moliériste*..... 133
La vie et l'œuvre d'André Theuriet..... 137

SILHOUETTES FAMILIÈRES

Marcel Prévost..... 155
Auguste Dorchain..... 161
Henri Becque..... 165
Jean Richepin..... 171
François Fabié..... 175
Émile Faguet..... 181

VOYAGE AU PAYS DES CONFÉRENCES

A l'Odéon..... 185
A la Bodinière..... 189
A la Madeleine..... 192
A Notre-Dame..... 199
Chez Vatel..... 205

LES ARTS

Georges Clairin et Henri Regnault..... 217
Le père des petites Parisiennes..... 223

LA POLITIQUE

Clarence Terrace (Henri Rochefort)..... 233
La Velléda de l'Irlande (miss Maud Gonne)..... 241
Mon député..... 251
L'insurgé Alphonse Humbert..... 261
Le bouillant Achille (Emmanuel Arène)..... 269

LE THÉATRE

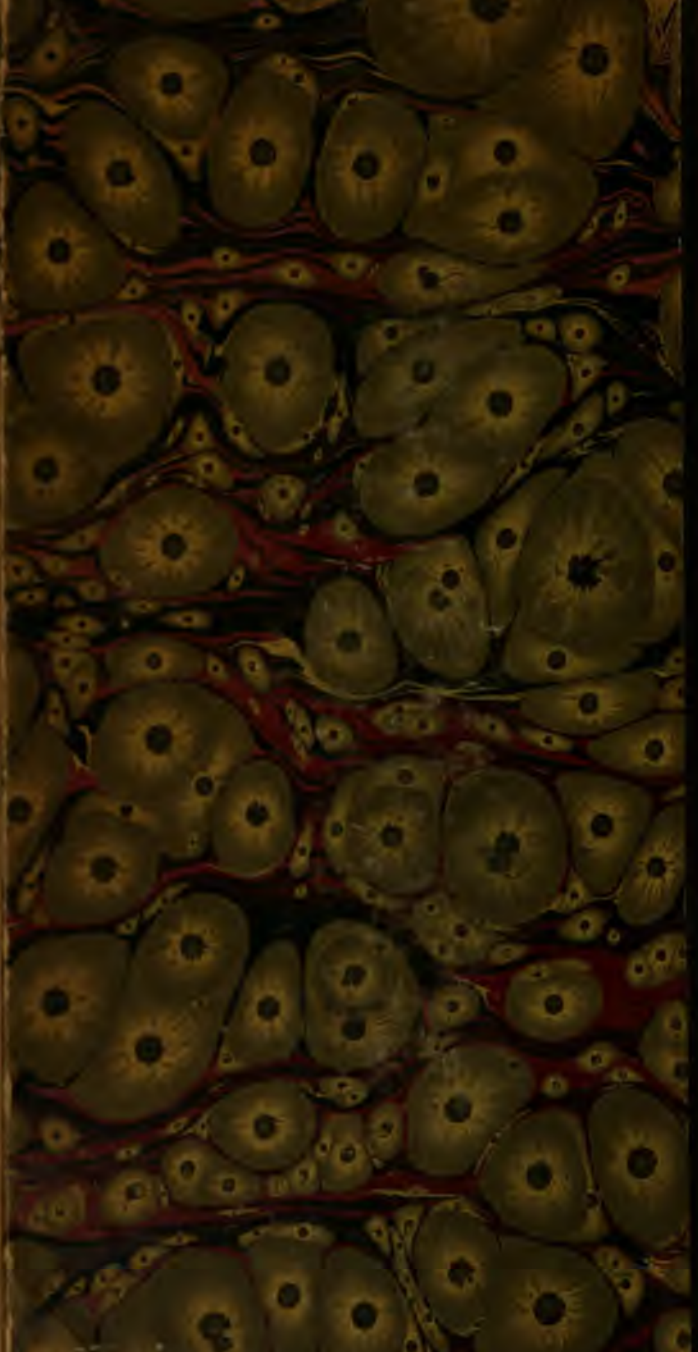
La bonne Céline..... 275
Les premiers pas de Réjane..... 291
Ophélie-Melba..... 307
Un souper chez Irving..... 313
La journée d'une tragédienne..... 321
La vocation de Mounet-Sully..... 327

CINQ DIRECTEURS EN ROBE DE CHAMBRE

Sélect..... 334
Protée..... 336
Le Nabab..... 339
Prudhomme..... 341
Tambour..... 343

QUELQUES FANTAISISTES

DEUX CANDIDATS A L'ACADÉMIE

I. M. Adrien Blandignières..... 347
II. M. Olivier Le Roy de Kéraniou..... 353
L'amateur de statistique..... 363

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 451-94.